

PETITS POÈMES

PETITS

# POÈMES

PAR

L. PAMPHILE LEMAY



QUEBEC

TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

83, Rue de la Montagne

—  
1883

# ÉVANGÉLINE

—  
(Traduction)  
—

Salut, vieille forêt ! Noyés dans la pénombre  
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,  
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers  
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers,  
Jetant à chaque brise une plainte sauvage,  
Ressemblent aux chanteurs qu'entendit un autre âge,  
Aux Druides anciens dont la lugubre voix  
S'élevait prophétique au fond d'immenses bois !  
Et le vaste océan dans ses antres de roche  
Frémit encore. — Ecoute ! Il s'agite, il s'approche,  
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots  
Pour répondre, ô forêt, à tes tristes sanglots !

Vieille forêt, salut ! Mais tous ces cerfs candides  
 Qu'on voyait tressaillir comme les daims timides  
 Que le cor du chasseur a réveillés soudain,  
 Que sont-ils devenus ? Je les appelle en vain ! . . .  
 Et le joli village avec ses toits de chaume,  
 Et la petite église avec son léger dôme,  
 Et l'humble Acadien qui regardait ses jours  
 Couler comme ne na ruisseau dont le paisible cours,  
 En perçant les forêts qui lui prêtent l'ombrage,  
 Bêchait du ciel par la radiense image,  
 Que sont-ils devenus ? Quel calme dans les champs !  
 Plus de gais laboureurs ! La haine des méchants,  
 Jadis, les a chassés comme, au bord d'une grève,  
 Après un jour brûlant, l'ouragan qui s'élève  
 Chasse et disperse au loin, sur les flots de la mer,  
 Les sables du printemps, les flocons de l'hiver !  
 Grand Pré n'est plus. Ici nul n'en a souvenance,  
 Mais il vit dans l'histoire et la vieille romance.

O vous tous qui croyez à cette affection  
 Qui s'enflamme et grandit avec l'affliction ;  
 O vous tous qui croyez au bon cœur de la femme,  
 A la force, au courage, à la foi de son âme,  
 Écoutez un récit que les bois d'alentour  
 Et l'océan plaintif redisent tour à tour ;  
 Écoutez une histoire aussi belle qu'ancienne,  
 Ton poème d'amour, O terre Acadienne !

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Dans l'Acadie, au fond d'un joli petit val  
Où murmure, en fuyant, un ruisseau de cristal,  
Sous les bosquets, au bord de ce Bassin des Mines  
Qu'inondent tour à tour et soleils et bruines,  
On aperçoit encor, paisible, retiré,  
Mais loin de ce qu'il fut, le hameau de Grand Pré.  
Du côté du levant de beaux champs de verdure  
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture  
Et donnaient jadis au village son nom.  
Pour attêter les eaux, le vigilant colon,  
A force de travail, à force de fatigues,  
Eleva de ses mains de gigantesques digues  
Qu'au retour du printemps il venait entr'ouvrir,  
Pour laisser l'Océan s'élançer et courir

Sur le duvet des prés devenus son domaine.  
 Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine  
 S'étendaient des vergers et des bouquets d'ormeaux.  
 Ici le lin berçait ses frères chalumeaux,  
 Là le blé jaunissant, ses tiges plus robustes ;  
 Vers le nord surgissaient mille sortes d'arbustes,  
 Des bois mystérieux, des taillis, des halliers ;  
 Et puis, sur les sommets des monts irréguliers,  
 Des bruyères, des bruyillards, aux formes inconstantes,  
 N'égalent comme un camp qui déroute ses tentes,  
 Et semblaient adorer le valon dans la paix,  
 Sans oser cependant y descendre jamais.

Les maisons du village avaient un air de fête  
 Avec leur carré blanc et leur étrange falte  
 Taillés dans un bois dur, le chêne ou le noyer,  
 Ainsi qu'en Normandie on taillait son foyer,  
 Quand la France élevait les Henri sur le trône.  
 Arrange par faisceaux, un chaume frais et jaune  
 Des bâtiments divers recouvrait tous les toits ;  
 Des lucarnes laissaient, par leurs châssis étroits,  
 Pénétrer le soleil jusqu'au fond des mansardes.  
 Quand tournant au vent, les girouettes criardes  
 Etrouclaient aux feux d'un beau soleil couchant ;  
 Dans les longs soirs d'été, lorsque l'herbe du champ  
 Exhalait son arôme et tremblait à la brise,  
 Sur le seuil de la porte avec leur jupe grise,  
 Avec leur capeline et leur mantelet noir,  
 Les femmes du hameau venaient gaiement s'asseoir,  
 Et filaient leur quenouille ; et les brunes fillettes  
 Unissaient leurs chansons au bruit clair des navettes

Qui promenaient le fil dans le tissu nouveau,  
Au joyeux roulement du rapide fuseau.  
Le pasteur du village, un modeste et saint prêtre,  
Ne tardait pas alors, d'ordinaire, à paraître,  
Car il le savait bien les pauvres l'attendaient.  
S'ils le voyaient venir, les enfants suspendaient  
Leurs courses dans les prés, leurs cris de toutes sortes,  
Et s'assojaient ensemble, en rang, devant les portes.  
Les femmes, déposant leur quenouille un moment,  
Se levaient aussitôt, saluaient poliment.  
Bientôt les laboureurs, revenant de l'ouvrage,  
À l'étable en chantant menaient leur attelage.  
Le soleil émaillait la pente du coteau,  
Et ses derniers rayons, comme des filets d'eau,  
Jusques au fond du val glissaient de roche en roche.  
De sa voix argentine, au même instant, la cloche  
Annonçait l'Angelus et le déclin du jour.  
Et, pardessus les toits et les monts d'alentour,  
On voyait la fumée en colonnes bleuâtres,  
Comme des flots d'encens, s'échapper de ces âtres  
Où l'on goûtait la paix, le plus divin des biens.

Ainsi vivaient alors les bons Acadiens.  
Ils ignoraient la haine, ils ignoraient la crainte ;  
Leurs jours étaient nombreux et leur mort était sainte.  
Dans l'ombre de la nuit nul n'était inquiet,  
Et les portes n'avaient ni pêne, ni loquet.  
Chez ces honnêtes gens on trouvait la demeure  
Ouvrte comme l'âme, à chacun, à toute heure.  
Là le riche vivait avec frugalité,  
Le pauvre n'avait point de nuits d'anxiété.

Sur une grande ferme attachée au village,  
Et tout près du bassin, au milieu du feuillage,  
On voyait autrefois une belle maison  
À l'air un peu coquet avec son blanc pignon :  
C'était là qu'habitait Benoit Bellefontaine.  
Il gardait avec lui, dans ce joli domaine,  
Sa fille Évangéline, une soave fleur.  
Tous deux vivaient heureux. Benoit avait du cœur,  
Il avait de l'esprit, le regard franc, l'air grave,  
Une haute stature, un bras fort, un front hâve,  
Une démarche ferme et soixante-et-dix ans.  
Avec son teint de bronze et ses longs cheveux blancs  
Il était comme un chêne au milieu d'une lande,  
Un chêne que la neige orne d'une guirlande.  
Et cette jeune fille, elle était belle à voir  
Avec ses dix-sept ans, son front pur, son œil noir  
Qu'ombrageait quelque peu sa longue chevelure ;  
Son œil noir qui brillait comme brille une mère  
Sur le bord du chemin, au milieu d'un buisson.  
Elle était belle à voir, au temps de la moisson,  
Lorsqu'elle s'en allait à travers la prairie,  
Avec son corslet rouge et sa jupe fleurie,  
Porter aux moissonneurs assis sur les guérets,  
Chaque jour, un flacon tout plein de cidre frais.  
Mais les jours de dimanche elle était bien plus belle.  
Quand la cloche d'airain sonnait dans la tourelle,  
Que le prêtre, en surplis, bénissait, au saint lieu,  
Le peuple rassemblé pour rendre hommage à Dieu,  
On la voyait venir le long de la bruyère,  
Tenant dans sa main blanche un livre de prière  
Ou, plus souvent, peut être, un humble chapelet.

Elle portait alors élégant mantelet,  
Jupon bleu, souliers fins, chapeau de Normandie,  
Et brillants anneaux d'or qu'aux rives d'Acadie  
Une aïeule de France autrefois apporta ;  
Que la mère, en mourant, à sa fille quitta  
Comme un gage sacré, comme un saint héritage.  
Mais un éclat plus doux inondait son visage  
Quand, venant de confesse à l'approche du soir,  
Elle passait sans bruit sur le bord du trottoir,  
Adorant dans son cœur Dieu qui l'avait bénie.  
On aurait dit alors qu'une molle harmonie,  
Comme un accord qui meurt, sur ses pas s'élevait.

La maison de Benoit le fermier se trouvait  
Sur un coteau charmant couvert de pâturages.  
En face, l'océan déroulait ses mirages.  
Le chemin pour s'y rendre était bordé d'ormeaux ;  
Un sycamore altier voilait de ses rameaux,  
Dès les jours chauds de mai, la porte et la toiture.  
A travers la prairie un sentier de verdure  
Conduisait au verger tout en fleurs le printemps,  
L'automne tout en fruits. De ses bras palpitants  
Une vigie enchainait le tronc du sycamore  
Et protégeait l'essaim d'une ruche sonore.  
Et plus bas se trouvaient, sur le flanc du coteau,  
Le puits au bord moussu, la brinbale, le seau  
Et l'auge où s'abreuvaient les bœufs et les génisses.  
Puis du côté du nord plusieurs autres bâtisses,  
Les granges, les hangars, dans la froide saison,  
Contre les ouragans protégeaient la maison.  
C'était là qu'on voyait les voitures diverses,

Les pesants chariots, la charrue et les herbes,  
 La vaste bergerie où bêlaient les moutons  
 Et le brillant sérail où régnaient les dindons,  
 Où le coq orgueilleux chantait, d'une voix fière,  
 Comme aux jours où son chant troubla l'âme de Pierre.  
 Les granges jusqu'au faite étaient pleines de foin ;  
 Et les seules semblaient un village de loin :  
 Leurs toits proéminents étaient couverts de chaume,  
 Et le treille fané remplissait de son bannu  
 Le fouil où montait un solide escalier.  
 C'est là que se trouvait aussi le colombier  
 Avec ses nids moelleux, ses tendres créatures,  
 Ses doux roucoulements, ses amoureux murmures ;  
 Puis, au-dessus des toits, tournant à tous les vents,  
 Les girouettes d'or jetaient leurs cris stridents.

C'est ainsi que vivait en paix avec le monde,  
 En paix avec son Dieu, dans sa terre féconde,  
 Le fermier de Grand Pré. Sa joie et son appui,  
 La douce Evangéline était auprès de lui  
 Et gouvernait déjà sagement le ménage.  
 Plus d'un jeune amoureux à peu près de son âge,  
 La suivait à l'église et priait à genoux,  
 En reposant sur elle un œil tendre et jaloux,  
 Comme se cette femme avait été la sainte  
 Qu'il venait vénérer dans la pieuse enceinte.  
 Bien heureux qui pouvait toucher sa blanche main,  
 Marcher à ses côtés sur le bord du chemin !  
 Ceux qui jusqu'à sa porte osaient parfois se rendre,  
 Et soudain l'entendaient sur l'escalier descendre,  
 Se demandent sans doute, et toujours bien en vain,

Lequel battait plus fort, ou du marteau d'airain,  
Ou de leur cœur rempli d'espérance et d'angoisse.  
Aux fêtes du Patron qu'invoquait la paroisse,  
Vers le soir, la jeunesse assemblée au vallon,  
Dacçait joyeusement au son du violon,  
Et les garçons, alors, débordant d'aliégresse  
Lui répétaient tout bas des mots pleins de tendresse ;  
Mais inutilement ; de tous les amoureux  
Le jeune Gabriel était le seul heureux.  
Gabriel lajeunesse, un des fils de Basile  
Le forgeron du bourg. Un forgeron habile,  
Un citoyen honnête et des plus importants ;  
Car le peuple a jugé, partout et de tout temps,  
L'état de forgeron un métier honorable.  
Une estime profonde, une amitié durable  
Unissaient le fermier et le vieux forgeron ;  
Et leurs petits enfants, l'espoir de leur maison,  
Avaient grandi tous deux, charmants, pieux et sages,  
Semblables à deux fleurs sous les mêmes fenillages.  
Plein de zèle, animé des plus nobles desirs,  
Le pasteur du hameau qu'il donnait ses loisirs  
A l'éducation de sa chère jeunesse,  
Leur avait enseigné l'amour de la sagesse  
En leur montrant à lire. Enfants nés alors  
Ils se livraient ensemble, en paix et sans remords,  
Aux plaisirs innocents de l'innocente enfance.  
Leur leçon récitée avec obéissance,  
Ils couraient à la forge où Basile, le soir,  
Bien souvent, les bras nus, le visage tout noir,  
Un tablier de cuir autour de la ceinture,  
Hardiment soulevait, d'une main forte et sûre,

D'un cheval hennissant le vigoureux sabot,  
Pendant qu'auprès de lui, dans un feu de fagot,  
Rougissait lentement un grand cercle de roue,  
Comme un serpent de feu qui se noue et dénoue  
Au milieu d'un brasier allumé sous les bois.  
A l'approche des nuits, l'automne, bien des fois,  
Quand le ciel était noir et que la forge sombre  
Vomissait au dehors des flammèches sans nombre,  
Par les carreaux brisés, les fentes du lambris,  
Ils venaient regarder, avec des yeux surpris,  
Le soufflet haletant qui ranimait la braise,  
Et réchauffer leurs doigts en causant à leur aise.  
Quand ils n'entendaient plus le soufflet bourdonner,  
Plus sous le dur marteau, l'enclume résonner,  
Alors ils comparaient à des vierges pieuses  
Qui portent à la main leurs lampes radieuses,  
Et vont au sanctuaire au milieu de la nuit,  
Les étincelles d'or qui retombaient sans bruit  
Et mouraient tour à tour sous les cendres éteintes.

Quand l'hiver étendait son voile aux blanches teintes,  
On les voyait tous deux sur un léger traîneau,  
Sillonner comme un trait la pente du coteau ;  
Souvent sur les chevrons on le toit de la grange  
Lestement ils montaient, cherchant la pierre étrange  
Que l'hirondelle trouve au bord du flot mouvant  
Et qu'elle vient cacher dans son nid, sous l'auvent,  
Pour de ses chers petits dessiller la paupière.  
Heureux qui la trouvait cette étonnante pierre !  
Ainsi leurs premiers jours, sans pleurs et sans ennuis,  
Comme un songe doré s'étaient bien vite enfuis !

Ils n'étaient plus enfants à l'époque où se passe  
Le récit douloureux qu'il faut que je vous fasse.  
Gabriel était homme ; il aimait les travaux,  
Forgeait avec son père et ferrait les chevaux.  
Evangéline était une adorable femme ;  
De la femme elle avait et les espoirs et l'âme.  
Elle fut surnommée, un jour, dans le canton :  
" Le soleil d'Eulalie," à cause, disait-on,  
Qu'elle ferait régner par sa grande prudence,  
Au foyer de l'époux, la joie et l'abondance,  
Et que de beaux enfants au visage vermeil  
Naîtraient de ses amours. En effet le soleil  
Qui brille le matin de la sainte Eulalie,  
Féconde les vergers dont chaque rameau plie,  
Sous le poids des fruits mûrs, veloutés où luisants,  
Comme plie un vieillard sous le fardeau des ans. -

## II

Déjà l'on arrivait à ce temps de l'année  
Où le feuillage sec dort sur l'herbe fanée,  
Où le soleil tardif est pâle et sans chaleur,  
Où la nuit froide au pauvre apporte la douleur.  
En bandes réunis, les oiseaux de passage,  
Sous un ciel noir et lourd, volaient, comme un nuage,.

Des tristes régions que l'aquilon flétrit  
 Aux rivages nants où l'amandier fleurit.  
 La forêt se tordait sous les vents de septembre  
 Comme un jeune coursier qui hennit et se cambre.  
 Tout disait que l'hiver allait être cruel.  
 L'abeille prévoyante avait gardé son miel,  
 Et les conteurs des bois et les chasseurs sauvages,  
 Qui recueillent souvent des indices fort sages,  
 Affirmaient qu'en effet les temps seraient mauvais  
 Parce que le renard avait le cuir épais.

Ainsi venait l'automne et les froids avec elle,  
 Mais ce temps enchanteur, cette époque si belle  
 Qu'on appelle au hameau l'été de la Toussaint  
 Ranima le cœur triste et le soleil éteint,  
 Un éclat radioux portant aux rêveries  
 Illuminait les airs, les bois et les prairies ;  
 L'univers rayonnant semblait, dans sa splendeur,  
 Nouvellement sorti des mains du Créateur.  
 On eût dit que l'amour régnoit dans tout le monde ;  
 Que l'océan chantait pour endormir son onde !  
 Et des accents nouveaux, de sublimes concerts  
 Paraissaient s'élever des bourgs et des déserts !  
 Des enfants qui jouaient les voix vives et nettes,  
 Les gutilons évêchés, les folles giroettes  
 Qui criaient dans les airs, sur les toits des donjons,  
 Les doux roucoulements des amoureux pigeons,  
 Les plaintes de la brise et les battements d'ailes  
 Des oiseaux qui volaient au-dessus des tourelles,  
 Tout n'était qu'harmonie et tout n'était qu'amour !  
 On eût dit le printemps célébrant son retour !

Sur le bord de la mer, au sommet des collines,  
Les rayons du soleil pleuvaient dans les bruines ;  
L'océan était d'or : les arbres des forêts  
Berçant, avec orgueil, les chatoyants reflets  
De leur voile safran, ou pourpre, ou diaphane,  
Brillaient dans le lointain comme le fier platane  
Que le Perse idolâtre, en son culte pervers,  
Décore de joyaux et d'oripeaux divers.

Tout respirait la paix, le calme et l'innocence ;  
La nuit dans les vallons descendait en silence,  
Et l'étoile du soir étincelait encor,  
Parsemant le ciel bleu de ses flandres d'or.  
Les troupeaux bondissants regagnèrent l'étable  
En flairant du gazon le parfum délectable,  
En respirant du soir l'agréable fraîcheur.  
Et les devantant tous, luisante de blancheur,  
Venait en s'ébatant une grasse génisse,  
Celle d'Évangéline, avec son beau poil lisse,  
Sa clochette sonore et son joli collier.  
Et puis on vit le pâtre, à travers le hallier,  
Ramener en chantant les brebis de la rive.  
Près de lui le gros chien à la mine pensive,  
Berçant sa large queue et fier de sa valeur,  
Trottinait noblement, jappant pour faire peur  
A quelques vieux traînards qui restaient en arrière.  
Le jour, quand le berger dormait sous la bruyère,  
C'était lui qui gardait les timides agneaux,  
Et la nuit, quand les loups réunis en troupeaux,  
Dans les bois d'alentour jetaient leurs cris de rage,  
Il les gardait encore avec plus de courage.

Quand la lune, plus tard, éclaira l'horizon,  
Que sa molle lueur argenta le gazon,  
Les chars de foin salé, jetant un âcre arôme,  
Montèrent des marais à la grange de chaume.  
Sous leurs harnais de bois décorés de pompons  
Les chevaux hennissaient et balançaient leurs fronts.  
Ils secouaient souvent leur épaisse crinière  
Où tombaient la rosée et la fine poussière,  
Et puis rongeaient l'acier de leur mors écumant :  
La féconde génisse, arrêtée un moment,  
Ruminait l'œil pensif, pendant que la laitière,  
En écume d'argent, faisait dans sa chaudière  
Couler un flot de lait. Et dans la basse-cour,  
Répétés par l'écho des granges d'alentour,  
L'on entendit encor, comme dans un délire,  
Des bêlements, des cris et des éclats de rire.  
Mais ce bruit, toutefois, s'éteignit promptement ;  
Un grand calme se fit : tout à coup, seulement,  
En roulant sur leurs gonds les portes de la grange  
Firent, dans le silence, un grincement étrange.

Assis dans son fauteuil fait de bois de noyer,  
Benoit le laboureur regardait, au foyer,  
La flamme qui lançait d'éblouissantes flèches,  
L'ondulante fumée et toutes ces flammèches  
Qui tournoyaient gaiement comme des feux-follets.  
Sur le mur, en arrière, où les joyeux reflets  
Dansaient légèrement des rondes fantastiques,  
Son ombre se peignait avec des traits comiques,  
Pendant qu'à la clarté du foyer pétillant,  
Prenant un air moqueur, un regard sémillant,

Chaque face sculptée au dossier de sa chaise  
Semblait s'épanouir et sourire à son aise,  
Et que sur le buffet, chaque vase d'étain  
Luisait comme au soleil un bouclier d'airain.

Le bon vieillard chantait, d'un ton mélancolique,  
Des refrains de chanson, des couplets de cantique,  
Ainsi que ses aïeux, jadis, avaient chanté,  
A l'ombre de leur bois, sous leur ciel enchanté,  
Leur ciel de Normandie. Et son Evangéline,  
Portant jupe rayée et blanche capeline,  
Filait, en se berçant, une filasse d'or.  
Le métier dans son coin se reposait encor,  
Mais le rouet actif mêlait, avec constance,  
Son ronflement sonore à la douce romance  
Que chantait le vieillard assis devant le feu.  
Comme dans le lieu saint, quand le chant cesse un peu,  
On entend sous un pas vibrer l'auguste enceinte,  
Ou du prêtre à l'autel on entend la voix sainte,  
Ainsi quand le fermier, vaincu par les émois,  
Suspendait les accents de sa dolente voix,  
De l'antique pendule, au milieu des ténèbres,  
On entendait les coups réguliers et funèbres.

Or, pendant qu'il chantait ainsi dans son fauteuil,  
Un froissement de pieds fit tressaillir le seuil,  
Et la clenche de bois bruyamment soulevée  
De quelque visiteur annonça l'arrivée.  
Mais il le savait bien, c'était le forgeron  
Avec ses gros souliers pleins de clous au talon

De même Evangéline, au trouble de son âme,  
Où s'était allumée une suave flamme,  
Devinait sûrement qui venait avec lui.

—“ Ah ! sois le bienvenu, Lajeunesse, aujourd'hui !  
Dit Benoit en voyant son vieil ami paraître.  
“ La gaîté, quand tu viens, semble aussitôt renaître,  
“ Et je me sens alors plus jeune et plus heureux.  
“ Mais veux-tu savourer un tabac généreux ?  
“ Prends au coin du foyer ta place accoutumée  
“ Et fumons en causant. C'est bien dans la fumée  
“ Qu'on voit avec plaisir se dessiner tes traits.  
“ Quand tu fumes, ton front, ton visage si frais  
“ Brillent comme la lune à travers les nuages  
“ Qui s'élèvent, le soir, au bord des marécages.”

Basile, souriant, suivi de son garçon,  
Au foyer plein de feu vint s'asseoir sans façon  
Et répondit ainsi : “ Mon cher Bellefontaine,  
“ Tu plaisantes toujours et n'as jamais de peine ;  
“ D'autres sont obsédés de noirs pressentiments  
“ Et ne font que rêver malheurs et châtiments :  
“ Ils s'attendent à tout : rien ne peut les surprendre...  
Puis il s'interrompt quelque moment pour prendre  
Son calumet de terre et le charbon fumant  
Qu'Evangéline allait lui porter poliment ;  
Ensuite il ajouta : “ Je n'aime point pour hôtes  
“ Ces navires anglais mouillés près de nos côtes.  
“ Leurs énormes canons qui sont braqués sur nous  
“ Ne nous annoncent point les desseins les plus doux ;

“ Mais quels sont ses desseins, hélas ! on les ignore.  
“ On sait bien qu'il faudra quand la cloche sonore  
“ Appellera le peuple à l'église, demain,  
“ S'assembler pour entendre un mandat inhumain ;  
“ Et ce mandat, dit-on, émane du roi George.  
“ Or, plus d'un paysan soupçonne un coupe-gorge ;  
“ Tous sont fort alarmés et se montrent craintifs ! ”

Le fermier répondit : “ De plus justes motifs  
“ Ont sans doute amené ces vaisseaux sur nos rives :  
“ La pluie, en Angleterre, ou les chaleurs hâtives  
“ Ont peut-être détruit les moissons sur les champs,  
“ Et, pour donner du pain à leurs petits enfants,  
“ Et nourrir leurs troupeaux, les grands propriétaires  
“ Viennent chercher les fruits de nos fertiles terres.”

— “ Au bourg l'on ne croit rien d'une telle raison  
“ Et l'on pense autrement,” reprit le forgeron  
En secouant la tête avec un air de doute ;  
Et poussant un soupir : “ Mon cher Benoit, écoute,  
“ L'Angleterre n'a pas oublié Louisbourg,  
“ Pas plus que Port Royal, pas plus que Beau Séjour.  
“ Déjà des paysans ont gagné les frontières,  
“ D'autres sont aux aguets sur le bord des rivières,  
“ Attendant en ces lieux avec anxiété  
“ Cet ordre qui demain doit être exécuté !  
“ On nous a déponillés, pour combler nos alarmes,  
“ De tous nos instruments et de toutes nos armes ;  
“ Seul le vieux forgeron a ses pesants marteaux  
“ Et l'humble moissonneur, ses inutiles faux ! ”

Avec un rire franc mais un peu sarcastique

Le vieillard jovial à son ami répliqua :

- “ Au milieu de nos champs et de nos gras troupeaux,  
 “ Sans armes, nous vivons dans un profond repos ;  
 “ Nous sommes mieux encor, par derrière nos dignes,  
 “ Que n'étaient autrefois nos ancêtres prodigues  
 “ Dans leurs murs qu'ébréchaient les canons ennemis.  
 “ D'ailleurs dans l'infortune il faut être soumis.  
 “ J'espère cependant que ce soir la tristesse  
 “ Fuira loin de ce toit où va régner l'ivresse,  
 “ Car ce soir nous signons le contrat, c'est certain.  
 “ Les jeunes gens, ensemble et d'une habile main,  
 “ Ont bâti la maison et la grange au village.  
 “ Le fenil est rempli de grain et de foin ;  
 “ Pour un an le foyer est pourvu d'aliments.  
 “ Attends, mon cher Basile, encor quelques moments  
 “ Et Leblanc va venir avec sa plume d'oie ;  
 “ De nos heureux enfants partageons donc la joie.”

Cependant à l'écart, en face d'un châssis,  
 Les jeunes fiancés étaient tous deux assis  
 Regardant le ciel bleu. La belle Évangéline  
 Livrait à Gabriel sa main brûlante et fine ;  
 En entendant son père elle rougit soudain,  
 Puis un profond soupir fit onduler son sein.  
 Le silence venait à peine de se faire  
 Que l'on vit à la porte arriver le notaire.

## III

Comme un frêle aviron aux mains des matelots,  
Ou comme le filet dans le ressac des flots,  
Le notaire Leblanc était courbé par l'âge :  
Son front large gardait la trace d'un orage  
Et sur son col bronzé tombaient ses cheveux gris,  
Pareils aux touffes d'or des épis de maïs.  
A travers leur cristal ses besicles de corne  
Laisaient voir la sagesse au fond de son œil morne.  
Il se plaisait beaucoup à faire des récits.  
Père de vingt enfants, plus de cent petits-fils,  
Par leur charmant babil et par leur gentillesse,  
Jouant sur ses genoux, égayaient sa vieillesse.  
Pendant la guerre il fut, comme ami des anglais,  
Quatre ans tenu captif dans un cachot français.  
Maintenant il avait une grande prudence  
Et la simplicité de la naïve enfance.  
C'était un bon ami : les enfants l'aimaient tous,  
Car il leur racontait contes de loups-garous  
Et d'espiègles lutins faisant au ciel des niches ;  
Il leur disait aussi le sort des blancs Létiches,  
Enfants morts sans baptême, esprits mystérieux  
Qui voltigent toujours, cherchant partout les cieux,

Et de l'enfant qui dort viennent baiser les lèvres ;  
 Comment une araignée éloigne toutes flèvres,  
 Quand on la porte au cou dans l'écale des noix ;  
 Comment les animaux parlent à haute voix  
 Dans la nuit de Noël, au fond de leurs étables.  
 Il leur disait encor les vertus véritables  
 Que le peuple, autrefois, simple autant que loyal,  
 Pretendait découvrir dans le fer à cheval  
 Et le treillis étalant quatre feuilles de neige ;  
 Il leur parlait aussi d'ogre et de sortilège.

Cependant aussitôt que Leblanc arriva,  
 De son siège au foyer Basile se leva  
 Et, secouant le feu de sa pipe de terre,  
 Il dit en s'adressant au modeste notaire :  
 — " Allons, père Leblanc, qu'avez-vous de nouveau ?  
 " Peut-être savez-vous ce qu'on pense au hameau  
 " De ces fiers bâtimens venus de l'Angleterre ? "

— " Je sais fort peu de chose et fais mieux de me taire,  
 Lui répondit Leblanc d'un ton de bonne humeur :  
 " Il est vrai qu'il circule une grande rumeur,  
 " Mais, comme mon avis n'est jamais le plus sage,  
 " Je dirai seulement ce qu'on dit au village.  
 " Je ne puis toutefois penser que ces vaisseaux  
 " Viennent sur notre rive apporter des fléaux ;  
 " Les anglais voudraient-ils nous déclarer la guerre ?  
 " Pourquoi ? Faut-il un cas au moins. Je ne crains guère.

— " Nom de Dieu ! " s'écria le bouillant forgeron,

Qui parfois décochait joliment un juron,  
 " Faut-il donc regarder toujours en toute chose  
 " Le pourquoi, le comment ? Il n'est rien que l'on n'ose !  
 " L'injustice est partout et personne n'a tort :  
 " Tout le droit maintenant appartient au plus fort."

Sans paraître observer la chaleur de Basile,  
 Lebianc continua d'une voix fort tranquille :  
 " L'homme est injuste, mais le bon Dieu ne l'est pas :  
 " La justice triomphe à son tour ici-bas,  
 " Et pour preuve je vais vous redire une histoire  
 " Qui ne s'efface point de ma vieille mémoire :  
 " Elle me consolait de mon destin fatal  
 " Lorsque j'étais captif au fort de Port Royal.  
 Le vieillard aimait bien cette histoire touchante,  
 A ceux que maltraitait quelque langue méchante,  
 A ceux qui sur l'honneur ne voulaient plus compter  
 D'une voix tout émue il allait la conter.

— " Sous un ciel étranger, dans une ville antique,  
 Bien longtemps on put voir sur la place publique,  
 " Symbole de justice, un monument d'airain.  
 " C'était une statue. Elle avait, d'une main,  
 " Un glaive menaçant, de l'autre, une balance.  
 " Les faibles et les forts l'admiraient en silence,  
 " Au retour du printemps, quelques petits oiseaux,  
 " Renouant leurs amours, venaient, dans les plateaux,  
 " Bâtit leurs nids moelleux en chantant et sans craindre  
 " Le glaive flamboyant qui semblait les atteindre.  
 " L'on vit pourtant, hélas ! se corrompre la loi :  
 " Aux misères du pauvre on n'ajouta plus foi,

" Et le faible, sans cesse en butte à l'ironie,  
 " Dut subir du plus fort la lâche tyrannie.  
 " On afficha le vice, et plus d'un tribunal  
 " Outragea l'innocence et protégea le mal.

" Un collier di-paout, un jour, de chez un noble,  
 " On conclut aussitôt à quelque vol ignoble  
 " Et l'on chercha partout, mais en vain, des témoins,  
 " On voulut se venger sur quelqu'un néanmoins,  
 " Devant un tribunal revêtu de l'hermine  
 " On accusa, sans honte, une pauvre orpheline  
 " Qui depuis de longs jours servait fidèlement,  
 " Le procès, pour la forme, eut lieu bien promptement,  
 " Et le juge pervers condamna la servante  
 " A mourir au gibet d'une mort infamante.  
 " Autour de l'échafaud on vit les curieux,  
 " Pressés, impatients, inonder tous les lieux.  
 " La jeune fille vint, calme mais abattue,  
 " Subir son triste sort au pied de la statue.  
 " Le bourreau la saisit. Au moment solennel  
 " Où son âme montait vers le Juge Éternel  
 " Un orage surgit. L'impitoyable foudre  
 " Frappe le monument et le réduit en poudre,  
 " Et la balance tombe avec un sourd fracas,  
 " Or, dans un des plateaux qui se brisent en bas  
 " On voit un nid brillant . . . c'était un nid de pie  
 " Dans lequel s'écouait avec coquetterie,  
 " Parmi les brins de foin, le collier précieux ! . . .  
 " C'est ainsi qu'éclata la justice des cieux ! "

Quand le père Leblanc eut fini son histoire  
Basile ne dit mot mais ne parut rien croire ;  
Il n'en concluait point qu'on n'avait désormais  
Nul motif d'avoir peur des navires anglais.  
Il voulait répliquer et manquait de langage.  
Ses pensers demeuraient empreints sur son visage  
Comme, sur une vitre, on voit dans les hivers,  
La vapeur se geler sous mille aspects divers.

Alors Evangéline, à la braise de l'âtre,  
S'empresse d'allumer la lampe au pied d'albâtre,  
Car la nuit qui descend répand l'obscurité.  
Puis, lorsque la maison est pleine de clarté,  
Somnante, elle va déposer sur la table  
Un pot d'étain rempli d'un cidre délectable ;  
Et, prenant aussitôt son encre et son papier,  
Le vieux notaire écrit, d'un style régulier,  
Les noms des contractants, la date et puis leur âge,  
La dot qu'Evangéline apporte en mariage  
Et cent détails charmants sans en oublier un.  
Et quand tout fut écrit comme voulait chacun,  
Que le sceau de la loi fut mis, brillant et large  
Comme un soleil levant, sur le blanc de la marge,  
L'heureux fermier tira sa bourse de chamois  
Pour offrir au notaire au moins deux ou trois fois,  
En bel et bon argent, le prix de son ouvrage.  
Mais Leblanc refusa, grondant comme un orage  
De ce qu'on payait trop des actes sitôt faits.  
Il fit aux fiancés les plus charmants souhaits,  
Prit le grand pot d'étain où fermentait la bière,  
D'une main sûre emplit la coupe tout entière,

Et but à la santé des gens de la maison.  
Ne pas faire cela, c'eut été trahison.  
Du cidre sur sa lèvre il essuya l'écume ;  
Derrière son oreille il enfonça sa plume ;  
Il roula son papier et donna le bonsoir.  
Alors ceux qui restaient vinrent sans bruit s'asseoir  
En cercle devant l'âtre où pétillaient les flammes.  
Évangéline prit le damier et les dames  
Et les alla donner aux paisibles vieillards.  
La lutte commença. Leurs anxieux regards  
Voyaient, avec plaisir, les pions faire un siège  
Et les dames tomber dans un perfide piège.  
Également adroits, ils s'amusaient beaucoup  
D'une manœuvre heureuse ou d'un malheureux coup.  
Les fiancés, assis dans la fenêtre ouverte,  
Écoutaient sur la rive expirer l'onde verte.  
Heureux et souriants, ils se parlaient d'amour  
En regardant les flots qui chantaient tour à tour,  
Et les rubans de feu sur l'écume des vagues,  
La lune qui veillait et les bruines vagues  
Qui traînaient mollement leurs robes sur les prés,  
Et les étoiles d'or dans les cieux empourprés.

Ainsi passait le soir, sans soucis, sans tristesse,  
Et le temps paraissait redoubler de vitesse.  
Tout à coup l'on ouït, dans le beffroi voisin,  
La cloche qui vibrait sous le marteau d'airain.  
On entendit neuf coups ; elle sonnait neuf heures ;  
C'était le couvre-feu de toutes les demeures.  
Basile et son ami se serrèrent la main  
Et se dirent adieu pour jusqu'au lendemain.

Bien des mots de douceur, bien de tendres paroles,  
Paroles d'amitié charmantes et frivoles,  
S'échangèrent tout bas entre les deux amants,  
Et de leurs cœurs émus calmèrent les tourments.

Les charbons du foyer furent mis sous la cendre ;  
Nul bruit dans la maison ne se fit plus entendre,  
Excepté toutefois le bruit, sur l'escalier,  
Des pas quelque peu lourds de l'honnête fermier.  
Tenant dans sa main blanche une lampe de verre,  
Évangéline aussi monta, mais si légère  
Qu'elle semblait glisser sur les degrés de bois.  
Une chaste lueur éclaira les parois  
Et dora tour à tour les barreaux de la rampe ;  
Ce n'était point alors sa radieuse lampe,  
Mais c'était son regard qui versait la clarté.  
Elle entra dans sa chambre. Un châssis, d'un côté,  
Y laissait du soleil pénétrer la lumière.  
Une chaise et le lit de la jeune fermière,  
Une table, une image, une croix seulement,  
Voilà ce qu'on voyait dans cet appartement.  
Mais on trouvait, au fond, en rang sur les tablettes,  
De flanelle et de drap maintes pièces complètes,  
Ouvrage ingénieux, tissu fin et parfait  
Que son habile main au métier avait fait,  
Et qu'elle allait offrir pour dot en mariage.  
Voilà qui prouverait la femme de ménage  
Mieux que les champs de grain et mieux que les troupeaux..

Elle éteignit sa lampe. Inondant les carreaux,  
Aussitôt les rayons de la lune sereine

Flottèrent en faisceaux sur le tapis de laine,  
Et son cœur vaguement agité par l'espoir,  
Au pouvoir merveilleux du bel astre du soir  
Obéit doucement comme l'onde et la nue.  
Elle buvait alors une ivresse inconnue.  
Quand de son fin soulier sortit son beau pied blanc ;  
Quand ses longs cheveux noirs tombèrent sur son flanc,  
Qu'elle parut charmante ! Et, dans sa rêverie,  
Elle s'imagina qu'au bord de la prairie,  
Amoureux et rasé, Gabriel son amant,  
En silence épiait le fortuné moment  
Où, devant les rideaux de l'étroite fenêtre,  
Il verrait son image un instant apparaître.  
Or, l'ombre d'une nue effleura les cloisons  
Que la lune baignait de ses moelleux rayons,  
Et par l'obscurité la chambre fut remplie.  
Un sentiment de crainte et de mélancolie  
Saisit Évangéline. Elle eut comme un remords,  
Entr'ouvrit sa fenêtre et regarda dehors.  
La lune s'échappait, souriante et volage,  
Des plis mystérieux d'un vagabond nuage.  
Une étoile aux cils d'or la suivait dans le ciel.  
De même, au temps jadis, le petit Ismaël  
Suivait Agar sa mère en sa lointaine marche,  
Après qu'elle eut quitté le toit du Patriarche.

## IV

Quand le bourg de Grand Pré sortit de son sommeil  
Les fleurs ouvraient déjà leur calice vermeil,  
Un océan de pourpre entourait les collines,  
Les ruisseaux babillaient, puis le Bassin des Mines,  
Légèrement ridé par l'haleine du vent,  
Réfléchissait l'éclat d'un beau soleil levant,  
Et, sur les flots d'azur, les barques aux flancs sombres  
Bergaient avec flerté leurs gigantesques ombres.

Aux clameurs du Travail qui s'éveillait encor  
Le matin radieux ouvrit ses portes d'or.  
Portant l'honnêteté sur leur figure franche  
Les paysans, vêtus des habits du dimanche,  
Arrivèrent bientôt des villages voisins.  
Ici quelques vieillards, sur le bord des chemins,  
S'aidant de leurs bâtons, venaient par petits groupes ;  
Là les gens éveillés, en turbulentes troupes,  
Passaient à travers champs, suivant, le long du clos,  
Le sillon qu'avaient fait les pesants chariots,  
Aux jours de la moisson, dans la pelouse tendre.  
On grondait les amis qui se faisaient attendre.  
Chacun fumait, causait, riait de toute part.

Les groupes arrivés aux groupes en retard  
Criaient mille bons mots, mille plaisanteries.  
Les maisons ressemblaient à des hôtelleries.  
Assis devant les seuils sur de vieux bancs de bois,  
Se chauffant au soleil, nombre de villageois  
Discouraient du danger qui menaçait leur tête.  
La maison de Benoit avait un air de fête.  
Là plus vive qu'ailleurs paraissait la gaîté ;  
On voyait en entrant s'enfuir l'anxiété.  
La jeune Evangéline accueillait les convives  
Avec un air modeste et des grâces naïves ;  
Elle avait à leurs yeux, ce jour-là, plus d'attrait  
Que le cidre nouveau que sa main leur offrait.

On fit dans le verger les chastes fiançailles.  
Le soleil était chaud comme au temps des semailles ;  
De l'odeur des fruits mûrs l'air était parfumé ;  
Le ciel brillait d'un feu tout inaccoutumé.  
Le prêtre fut conduit à l'ombre du feuillage  
Où le suivit Leblanc, notaire du village.  
Du bonheur des amants s'entretenant tous deux,  
Basile et le fermier étaient assis près d'eux.  
Et contre le pressoir et les ruches d'abeilles,  
Avec les jeunes gens aux figures vermeilles,  
Était le vieux Michel, joueur de violon,  
Charmant diseur de riens, beau chanteur de chanson,  
Qui tenait bien l'archet et battait la mesure  
En frappant du talon le tapis de verdure.  
Sur ses cheveux de neige on voyait, tour à tour,  
L'ombre de quelque feuille ou les reflets du jour  
Passer quand les rameaux se berçaient à la brise.

Son visage riant avec sa barbe grise  
Brillait comme un charbon qui s'anime au foyer  
Quand le vent prend la cendre et la fait tournoyer.  
Il promena l'archet sur les cordes vibrantes.  
L'instrument résonna : les danses délirantes  
Commencèrent sur l'herbe, à l'ombre du verger.  
Le gazon s'inclina sous plus d'un pied léger.  
Jeunes gens et vieillards s'unirent dans la danse.  
Les brillants tourbillons roulèrent en cadence,  
Sur l'émail du vert pré, sans trêve, sans repos,  
Au milieu des ris francs et des tendres propos.  
La plus belle parmi toutes ces jeunes filles,  
La plus belle au milieu de ces vierges gentilles,  
C'était Evangéline ! et le plus fier garçon,  
C'était bien Gabriel le fils du forgeron !

Le matin passait vite : on était dans l'ivresse ;  
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse,  
On entendit sonner la cloche dans la tour ;  
On entendit le bruit du sonore tambour,  
Et l'église aussitôt se remplit tout entière.  
Tremblant pour leurs époux, au fond du cimetière,  
Les femmes du village, en foule et tristement,  
Attendirent la fin de cet événement.  
Elles se cramponnaient aux angles de la pierre,  
Aux saules qui des morts protégeaient la poussière  
Pour voir dans la chapelle à travers les vitreaux.

Avec un air d'orgueil, marchant à pas égaux,  
Les soldats, deux à deux, des vaisseaux descendirent

Et tout droit à l'église à grands pas se rendirent.  
 Au son de leurs tambours de sinistres échos  
 Du temple profané troublèrent le repos.  
 Un long frémissement s'empara de la foule  
 Qui bouillit comme un flot que la tempête roule.  
 La porte fut fermée avec de gros verroux.  
 Des féroces soldats redoutant le courroux  
 L'Acadien craintif attendit en silence.  
 Bientôt le commandant avec fierté s'avance,  
 Monte jusqu'à l'autel, se tourne et parle ainsi :  
 — “ Vous êtes en ce jour tous assemblés ici  
 “ Comme l'a décrété Sa Majesté chrétienne,  
 “ Habitants qui peuplez la terre Acadienne :  
 “ Or, vous n'ignorez pas que le roi fut clément,  
 “ Fut généreux pour vous ; mais vous autres, comment  
 “ A de si grands bienfaits osez-vous donc répondre ?  
 “ Consultez votre cœur il pourra vous confondre.  
 “ Paysans, il me reste un devoir à remplir,  
 “ Un pénible devoir ; mais dois-je donc faiblir ?  
 “ Dois-je faire à regret ce que mon roi m'ordonne ?  
 “ Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,  
 “ Vos terres, vos maisons et puis tous vos troupeaux.  
 “ On va vous transporter, à bord de nos vaisseaux,  
 “ Sur un autre rivage où vous serez, j'espère,  
 “ Un peuple obéissant, travailleur et prospère.  
 “ Vous êtes prisonniers au nom du Souverain. ”

Quelquefois en été quand le soleil de juin,  
 Sous l'ardour de ses feux dessèche les prairies ;  
 Que les fleurs des jardins, que les feuilles flétries  
 Tombent, une par une, au pied de l'arbrisseau ;

Qu'on n'entend plus couler le limpide ruisseau ;  
A l'horizon de flamme un point sombre, un nuage,  
Portant dans son flanc noir le tonnerre et l'orage,  
S'élève tout à coup, grandit, grandit toujours.  
Le soleil effrayé semble hâter son cours :  
Il règne dans les airs un lugubre silence :  
Le ciel est noir ; l'oiseau vers la forêt s'élance ;  
Et la cigale chante et l'air est étouffant ;  
La foudre gronde ; enfin le nuage se fend,  
Le ciel vomit la flamme, et la pluie et la grêle  
Sous leurs fouets crépitants brisent l'arbuste frêle,  
Et le carreau de vitre, et les fleurs et les blés.  
Alors les bestiaux se regardent troublés ;  
Ils ont peur ; et bientôt, oubliant leur pâture,  
Ils s'élancent beuglant le long de la clôture  
Pour trouver un passage et s'enfuir promptement.  
Des pauvres villageois tel fut l'étonnement  
A cette heure fatale où le cruel ministre,  
Sans rougir, annonça la nouvelle sinistre.  
Ils courbèrent le front sous le poids du malheur ;  
Ils restèrent muets de crainte et de douleur.  
Mais la pensée enfin d'un si profond outrage,  
Bouleverse leur âme et fait soudre la rage.  
Vers la porte du temple ils s'élancèrent tous.  
C'est en vain toutefois qu'ils redoublent leurs coups :  
Elle ne s'ouvre point ! Des soupirs, des prières,  
Des imprécations et des menaces fières  
Font bien haut retentir, en cet affreux moment.  
Le lieu de la prière et du recueillement.  
Tout à coup dans la foule on vit le vieux Basile,  
Frémissant, agité comme un bateau fragile  
Que le vent de l'orage emporte sur les flots,

Lever ses poings nerveux en rugissant ces mots :  
 —“ A bas ! ces fiers Anglais ! Ils ne sont point nos maîtres !  
 “ A bas ! ces étrangers ! ces perfides ! ces traîtres  
 “ Qui viennent en brigands détruire nos moissons !  
 “ Qui veulent nous chasser pour piller nos maisons ! ”  
 Il en aurait bien dit sans doute davantage,  
 Mais un brutal soldat à la mine sauvage,  
 Le frappant sur le front d'un gantelet de fer,  
 L'étend sur le parquet avec un ris d'enfer.

Pendant que cette scène affreuse et sans exemple  
 Se déroule, en plein jour, sous la voûte du temple,  
 Pendant que les Anglais jettent leurs fiers défis  
 Le chœur s'ouvre, et tenant le divin crucifix,  
 Le prêtre, revêtu de l'aube et de l'étole,  
 Et le front entouré comme d'une auréole,  
 S'avance d'un pas sûr jusqu'au pied de l'autel.  
 Son cœur est abîmé dans un chagrin mortel ;  
 Il voit son cher troupeau qui crie et se désole,  
 Lui parle avec douceur, et sa grave parole  
 Retentit comme un glas le soir du jour des morts :

—“ Hélas ! que faites-vous et quels sont ces transports ?  
 “ Pourquoi ces cris ? Pourquoi cette sourde colère ?  
 “ J'ai pendant quarante ans travaillé, comme un père,  
 “ A vous rendre plus doux et plus humbles de cœur,  
 “ Et vous ne savez point supporter le malheur !  
 “ Aux âmes des païens vos âmes sont pareilles !  
 “ De quoi m'ont donc servi la prière et les veilles,  
 “ Si vous n'êtes meilleurs, si vous ne savez plus  
 “ Pardonner aux méchants comme font les élus ?

« Si loin de pardonner vous cherchez la vengeance ?  
 « C'est ici la maison d'un Dieu plein d'indulgence,  
 « Ne la profanez point par d'aveugles excès.  
 « La haine ne doit pas au temple avoir d'accès.  
 « Oh ! voyez sur la croix ce Dieu qui vous contemple !  
 « Ce Dieu crucifié doit vous servir d'exemple !  
 « Voyez, mes bons enfants, quelles saintes douceurs  
 « Dans ce regard rempli de tristesse et de pleurs !  
 « Que de paix et d'amour sur cette lèvre pâle  
 « Qui semble dire encore, au moment où s'exale,  
 « Comme un baume divin, le suprême soupir :  
 — « Mon Père, pardonnez ce qu'ils me font souffrir »  
 « Mes enfants, disons donc, nous que la peine accable,  
 « Nous qui sommes l'objet d'une haine implacable,  
 « O mon Père, pardon ! pardon pour nos bourreaux ! »

Après un jour brûlant, s'il pleut, les arbrisseaux  
 Verdissent dans les prés et nous semblent renaître.  
 Tels les cœurs abattus, aux paroles du prêtre,  
 Retrouvèrent la force et la tranquillité ;  
 Et les bons villageois, avec humilité,  
 Levèrent sur le Christ des regards d'espérance ;  
 Ils s'écrièrent tous, oubliant leur souffrance  
 Et tombant à genoux sous les sacrés arceaux :  
 « O mon père, pardon ! pardon, pour nos bourreaux ! »

Déjà le jour baissait. La voûte de l'église  
 Prenait, de place en place, une teinte plus grise ;  
 Un clerc vint allumer les cierges de l'autel,  
 Et le Père Félix, sur un ton solennel,

Commença la prière ; et, d'une voix plaintive,  
Avec un cœur rempli d'une piété vive,  
Le peuple infortuné pendant longtemps pria.  
Puis, toujours à genoux, de l'*Ave Maria*  
Tous ces hommes soumis, après cela, chantèrent  
Les mots divins. Longtemps leurs cantiques montèrent,  
Sur l'aile de l'amour, vers le trône de Dieu,  
Comme autrefois Eli sur son char tout de feu.

Un affreux désespoir du village s'empare  
Alors que l'on apprend la conduite barbare  
Des Anglais ; et l'on voit tremblants, épouvantés,  
Les femmes, les enfants courir de tous côtés.  
Longtemps Evangéline attendit son vieux père,  
A la porte, debout sous l'auvent solitaire,  
Tenant sa main ouverte au-dessus de ses yeux  
Afin de se garer du soleil radieux ;  
Du soleil qui versait des torrents de lumière  
Dans les chemins du bourg et sur l'humble chaumière  
Dont il faisait reluire au loin le chaume d'or ;  
Du soleil qui semblait vouloir jeter encor  
Un long regard d'amour sur cette noble terre  
Enchaînée à jamais par la fourbe Angleterre.  
Sur la table elle avait mis la nappe de lin :  
Elle avait apporté, pour le souper, le pain  
Fait d'un froment nouveau, le cidre, le fromage,  
Et le miel odorant comme la fleur sauvage :  
Elle avait approché sa chaise et le fauteuil.

Ainsi l'infortunée attendit sur le seuil  
Jusqu'à l'heure tardive où, loin dans les prairies,

Les ombres des grands pins sur les herbes fleuries  
S'allongent vers le soir. Et comme une ombre aussi  
Descendit la douleur dans son cœur tout transi.  
Elle était accablée, et pourtant sa jeune âme,  
Comme un jardin céleste, exhalait le dictame  
De l'espoir, de l'amour et de la charité.  
Oubliant sa faiblesse et sa timidité,  
Elle partit alors, et, dans tout le village,  
Par des regards amis, par un pieux langage,  
Courageuse, elle alla consoler, tour à tour,  
Les vierges qui pleuraient comme elle leur amour;  
Elle alla ranimer les femmes désolées  
Qui rentraient à regret et tout échevelées,  
Dans leurs foyers déserts avec leurs chers enfants,  
Maintenant que la nuit s'étendait sur les champs.

Le soleil descendit derrière les collines,  
Et de molles vapeurs, de folâtres bruines,  
De son orbe éclatant voilèrent les doux feux ;  
De même qu'autrefois, en des temps merveilleux,  
Quand du Mont Sinaï descendit le prophète  
Un voile de rayons environna sa tête.  
A l'heure de mystère où s'efface le jour,  
On entendit sonner l'angelus dans la tour.  
Comme un triste fantôme, anxieuse et plaintive,  
Marchant à pas pressés, Evangéline arrive  
A l'église où régnait un silence de mort.  
Elle cherche les siens et pleure sur leur sort ;  
Elle entre au cimetière ; elle s'arrête, écoute :  
Tout est calme et muet sous la modeste voûte.  
Ce silence l'effraie. Une vague souleuvre

Dans son cœur abattu se mêle à la douleur ;  
D'une tremblante voix deux fois elle s'écrie :  
" Gabriel ! Gabriel ! " et de sa main flétrie  
Elle assèche les pleurs qui coulent de ses yeux.  
Mais rien ne lui répond ; tout est silencieux ;  
Et les tombeaux des morts, dans le sein de la terre,  
Entendent plus de voix, cachent moins de mystère  
Que ce temple qui semble un tombeau de vivants !  
Marchant le front courbé sur les sables mouvants  
Elle revient alors, l'esprit rempli de trouble,  
Au foyer paternel ; et son chagrin redouble  
À l'aspect désolé de l'humble appartement.  
Sous le toit solitaire entraînent rapidement  
Les ombres de la nuit et les spectres livides :  
Les fantômes du soir hantent les chambres vides.  
Le souper sur la table était encore entier  
Et la flamme dormait sous la cendre, au foyer.  
Sur l'escalier, alors, et dans sa chambre chaste  
Ses pas firent gémir l'écho. L'horizon vaste  
Se perdait dans la nuit ; le ciel était couvert.  
Eile entendit bientôt, près du châssis ouvert,  
Sous le fouet de la pluie et le vent de l'orage,  
Du sycomore ombreux crépiter feuillage.  
Déclarrant le ciel noir, d'éblouissants éclairs  
D'une horrible lueur firent briller les airs.  
Le tonnerre roula de colline en colline.  
Dans sa chambre, à genoux, la pauvre Evangéline  
Sa rappela qu'au ciel est un Dieu juste et bon  
Qui voit tout l'univers s'incliner à son nom :  
Elle se rappela cette jeune servante  
Dont Leblanc avait dit l'histoire consolante.

Son âme se calma, son front devint vermeil,  
Puis elle s'endormit d'un paisible sommeil.

## V

Quatre fois le soleil, sorti du sein des ondes,  
Fit pleuvoir sur Grand Pré ses feux en gerbes blondes ;  
Quatre fois, en dorant l'humble croix du clocher,  
Il disparut derrière un noirâtre rocher  
Qui découpait au ciel une ligne bizarre.  
A cette heure suave où l'aurore se pare  
Des roses qu'elle cueille à l'approche du jour,  
Le coq joyeux chanta dans chaque basse-cour.  
Et pendant qu'il chantait, livides et muettes,  
Conduisant vers la mer leurs pesantes charrettes,  
Le chapelet au cou, les femmes, tour à tour,  
Sortirent, à pas lents, des hamaux d'alentour.  
Elles mouillaient de pleurs la poussière des routes,  
Et puis, de temps en temps, elles s'arrêtaient toutes  
Pour regarder encore une dernière fois  
Le clocher de l'église au milieu de leurs toits  
Et leurs sillons livrés au plus lâche pillage,  
Avant que la forêt qui couronne la plage

Ne les vint pour jamais ravir à leurs regards.  
Et les petits enfants, loquaces et gaillards,  
Aiguillonnant les bœufs de leurs voix menaçantes,  
Auprès d'elles marchaient ; et leurs mains innocentes  
Serraient contre leur cœur quelques hochets bien chers  
Qu'ils voulaient emporter de l'autre bord des mers.

Tous arrivent enfin dans ce lieu solitaire  
Où la Gaspéreau mêle, en bruissant, son eau claire  
Aux flots de l'océan. Et là, de toute part  
Ils errent tristement attendant le départ.  
On les surveille ; on leur parle un grossier langage ;  
On entasse au hasard leur modeste bagage.  
Et tout le long du jour les fragiles canots  
Les transportent à bord au milieu des sanglots !  
Et tout le long du jour de nombreux attelages,  
Chargés péniblement, descendent des villages !

L'aile sombre du soir sur le bourg s'étendit :  
Un grand calme régnait. Soudain l'on entendit  
Le roulement pressé des tambours à l'église.  
Une terreur profonde, une horrible surprise  
Des femmes du hameau font tressaillir les cœurs,  
Et, bravant des soldats les sarcasmes moqueurs,  
Elles courent au temple, en assiégeant la porte.  
Mais voici qu' aussitôt, le front haut, l'âme forte,  
Les bons Acadiens défilent deux à deux,  
Et des hommes armés se tiennent auprès d'eux.  
Quelquefois pour trouver la fatigue légère,  
De pauvres pèlerins, sur la terre étrangère,  
Chantent, en cheminant, les refrains du pays ;

Ainsi, dans les sentiers qui longent les taillis,  
 Les prisonniers chantaient en allant vers la grève.  
 Les soldats endurcis les plaisantaient sans trêve ;  
 Leurs épouses, leurs sœurs et leurs filles pleuraient !  
 Tour à tour, cependant, ces airs pieux mouraient.  
 Mais voici que soudain un autre hymne commença !  
 — “ Cœur sacré de Jésus, ô source de clémence,  
 “ Cœur sacré de Marie, ô fontaine d'amour,  
 “ Hélas ! secourez-nous en ce malheureux jour !  
 “ Nous sommes exilés sur la terre des larmes !  
 “ Pitié, pitié pour nous dans nos longues alarmes ! ”  
 Les jeunes paysans commencèrent d'abord ;  
 Puis les vieillards émus à leur pieux accord  
 Unirent aussitôt leur chant tremblant et grave.  
 Et le vent qui des bois portait l'odeur suave,  
 Les femmes qui suivaient le cruel régiment,  
 Et les petits oiseaux qui voltigeaient gaiement  
 Sous la pourpre du ciel ou sous la sombre nue,  
 Mêlèrent à ces voix une plainte inconnue !

Assise au pied d'un arbre, à côté du chemin,  
 En silence et le front appuyé sur sa main,  
 Levant souvent un œil rempli d'inquiétude  
 Vers le bourg devenu comme une solitude,  
 La jeune Évangéline attend les prisonniers.  
 Comme le bruit des flots sous les vents printaniers,  
 Retentissent des pas sur la terre durcie,  
 \* Et la vierge sensible est de nouveau saisie,  
 A ce suprême instant, d'une affreuse douleur.  
 Elle voit Gabriel ! Quelle étrange pâleur  
 Sur sa noble figure, hélas ! s'est répandue !

Elle vole vers lui frissonnante, éperdue,  
Presse ses froides mains : " Gabriel ! Gabriel !  
" Ne te désole point ! soumettons-nous au ciel ;  
" Il veillera sur nous ! Et que peuvent les hommes,  
" Que peuvent leurs desseins contre nous si nous sommes  
" L'un et l'autre toujours unis par l'amitié ? "

Sur ses lèvres de rose, à ces mots de pitié,  
Avec grâce voltige un triste et doux sourire ;  
Mais voici que soudain sa chaste joie expire ;  
Elle tremble et pâlit. Au milieu des captifs  
Elle voit un vieillard dont les regards plaintifs  
Se reposent de loin, avec amour, sur elle :  
Ce vieillard, c'est son père ! Une peine mortelle,  
Un profond désespoir ont altéré ses traits !  
Il porte sur son front la trace des regrets :  
On ne voit plus le feu jaillir de sa paupière :  
Son humble vêtement est couvert de poussière.  
Lui jadis si joyeux il est tout abattu  
Et paraît dépouillé de force et de vertu.  
Parmi ses compagnons tristement il chemine ;  
Il pleure en regardant sa chère Evangéline.  
Puis elle, avec transport, se jette dans ses bras,  
Le couvre de baisers et s'attache à ses pas ;  
Mais sa voix adorable et sa vive tendresse  
Du vieillard désolé calment peu la détresse !

C'est alors que l'on vit, au bord des sombres flots,  
Un spectacle navrant. Les grossiers matelots,  
En entendant les cris et les sanglots des femmes,  
Replongeaient plus gaîment dans les ondes leurs rames :

Par d'horribles jurons les soldats insolents  
Des prisonniers craintifs hâtaient les pas trop lents.  
L'époux désespéré parcourait la pelouse,  
Cherchant, de toute part, sa malheureuse épouse,  
Les mères appelaient leurs enfants égarés,  
Et les petits enfants allaient, tout effarés,  
Pareils à des agneaux cherchant leurs tendres mères !  
Malgré les pleurs brûlants et les plaintes amères,  
On sépare, en effet, les femmes des maris,  
Les frères de leurs sœurs, les pères de leurs fils.  
Sur le sein de sa mère en vain l'enfant s'attache,  
Aux baisers maternels le matelot l'arrache  
Et l'emporte, en riant, jusqu'au fond du vaisseau.  
Quels soupirs ! quels transports ! quels cris, ô Gaspereau,  
S'élevèrent alors de ta rive tranquille !

Le jeune Gabriel et son père Basile  
Sur deux vaisseaux divers furent ainsi traînés,  
Tandis qu'auprès des flots restèrent enchaînés  
Benoît et son enfant, la douce Évangéline.

Le soleil disparut en dorant la brume.  
La nuit vint de nouveau. Tout n'était pas fini,  
Et sur la grève encor restait plus d'un banni.  
Le reflux commençait et l'océan limpide,  
S'en allait en grondant, laissant le tuf humide  
Au loin tout recouvert d'algues et de vieux troncs,  
D'arbres déracinés et de flexibles joncs.

Cependant les canots échoués sur le sable  
 Pour reprendre leur tâche impie et méprisable  
 De la haute marée attendaient le retour.  
 Après, les matelots s'endormaient tour à tour  
 Ignoiblement repus de tabac et de bière.  
 Parmi les chariots, le long de la rivière,  
 Les pauvres exilés, sans abri, sans maison,  
 Ayant pour toit le ciel, pour couche le gazon,  
 Erraient plaintivement semblables à des ombres.  
 Leur retraite n'était qu'un amas de décaïmbres.  
 Vainement de s'enfuir à la faveur du soir  
 Ils auraient, dans leur âme, entretenu l'espoir,  
 Espiant tous leurs pas, soupçonneuses, cruelles,  
 Partout se promenaient d'actives sentinelles.

Alors, comme le soir descendait sur les champs,  
 On entendit les voix des troupeaux mugissants  
 Qui laissaient la pâture et regagnaient leurs crèches  
 En broutant aux buissons les feuilles les plus fraîches.  
 Mais la grosse gémissante attendit vainement :  
 L'étable était fermée; et son long beuglement  
 Ne fit point revenir la joyeuse laitière  
 Avec un peu de sel au fond de sa chau lière.  
 Nul oiseau ne chanta le coucher de ce jour.  
 On n'ouït point sonner l'Angelus dans la tour ;  
 On ne vit point surgir de légères fumées,  
 Ni luitre de lumière aux fenêtres fermées !

Afin de réchauffer leurs membres engourdis  
 Plusieurs des paysans, parmi les plus hardis,

Allèrent amasser, sur le taf de la rive,  
 Quelques morceaux de bois venus à la dérive,  
 Et firent de grands feux. Bientôt on put les voir  
 Asprès de ces brasiers sur des roches s'asseoir,  
 Et des larmes de feu semblaient mouiller leurs faces.  
 Alors on entendit encore des menaces,  
 Des lamentations et des gémissements,  
 Des enfans nouveau-nés les longs vagissemens,  
 Les pleurs et les sanglots des vierges et des femmes,  
 Et les cris fariboux des hommes dont les âmes  
 Se taient soudainement d'une longue torpeur,  
 Montèrent à la fois au trône du Seigneur.  
 Et parmi les soldats dédaigneux et farouches,  
 Sans et contre les jurois qui sortaient de leurs bouches,  
 Passait silencieux le bon Père Félix.  
 Il tenait dans sa main le divin crucifix ;  
 Il allait plein d'ardeur, humble et divin apôtre,  
 Sans se décourager, d'une troupe vers l'autre,  
 Pour calmer et bénir son peuple infortuné.

En arrière des feux, sous un arbre incliné,  
 Il voit Évangéliné assise avec son père.  
 Le malheureux enfant pleure, se désespère,  
 Car le vieillard endure une immense douleur,  
 Et la mort l'a déjà voilé de sa pâleur.  
 Il ne reconnoît plus sa fille, et la pensée  
 Semble, hélas ! de son front à jamais effacée !  
 Il n'entend ni ne voit ; il est sans mouvement.  
 Sa fille, tout en pleurs, prodigue vainement,  
 A cet instant fatal, ses soins et sa tendresse,  
 Il demeure insensible aux pleurs de sa détresse,

Comme à son dévouement, ce nime à ses mots d'espoir,  
 Sur les feux attisés par la brise du soir,  
 Ouverts à gauche, ses yeux vitreux et ternes  
 Sont sans cesse fixés, pareils à deux lanternes  
 Qui jettent, dans un lieu tout plein d'obscurité,  
 Un rayon immobile, une fauve clarté.

— " Bénédicte ! a lous, Bénédicte, soyons forts dans l'épreuve  
 " Et beaucoup les maux doit le ciel nous abreuve.  
 " Bénédicte, pardonnons dit le prêtre avec respect.  
 Il en aurait dit plus, mais au pénible aspect  
 De ce vieillard mourant, de cette jeune fille  
 Qui bientôt n'aurait plus ici-bas de famille,  
 Son âme se gonfla : comme un chant dans les bois  
 Sur sa lèvre entrouverte alors mourut sa voix.  
 Il posa ses deux mains sur la vierge plaintive,  
 Promena ses regards un moment sur la rive,  
 Et les leva longtemps vers la voûte des cieux  
 Où, dans la pourpre et l'or des sentiers radieux,  
 Le soleil bienfaisant, les étoiles serénes  
 Roulent avec accord, peu soucieux des peines  
 Qui troublent ici-bas l'infortuné mortel.  
 Et quand il l'eut béni au nom de l'Éternel,  
 En silence il s'assit près d'elle sur les pierres,  
 Et bien longtemps des pleurs mouillèrent leurs paupières.

Une lueur parut du côté du midi.  
 Quand de la lune d'août le disque agrandi  
 S'éleva, vers le soir, à l'horizon de brume,  
 Rouge comme du sang, tout l'espace s'alluma.  
 Aux reflets argentés de l'étoile de la nuit

Chaque brin de verdure et chaque feuille luit ;  
La mer semble rouler des flammes au rivage,  
Et l'on dirait qu'au loin brûle une vaste plage.  
Telle on vit, vers le sud, dans cette nuit d'horreur,  
S'élever tout à coup et grandir la lueur ;  
Le bourg s'enveloppa d'un sanglant et lourd voile ;  
Dans un ciel embrasé l'on vit bientôt l'étoile  
Pâlir et s'effacer comme devant le jour ;  
Les coteaux, les forêts et les toits d'alentour  
Réflétaient des clartés inconstantes et vagues ;  
De sinistres reflets roulaient avec les vagues ;  
Sur le bord de la mer, près des flots écumeants,  
Les sables scintillaient comme des diamants ;  
Les voiles, les huniers des navires superbes  
De feux aériens semblaient lancer des gerbes.  
Le sol parut trembler ; il se fit un grand bruit.  
La ruse triomphait ; l'œuvre portait son fruit.  
Tout croulait. L'ennemi couronnait son ouvrage.  
Ainsi l'arbre géant tombe, pendant l'orage,  
Sous l'éclair de la foudre ou sous les aquilons.  
Et partout la fumée, en sombres tourbillons,  
S'éleva vers le ciel avec de longs murmures.  
Les timbeaux enflammés du chaume des toitures,  
Emportés dans les airs par un vent irrité,  
Sillonnèrent longtemps l'ardente obscurité.  
Sur le vaste océan, sur l'étroite rivière,  
D'innombrables tisons, la cendre et la poussière  
Tombèrent jusqu'au loin comme un brûlant rideau  
Avec le grondement du fer rouge dans l'eau.  
On entendit alors des jeunes tourterelles  
Les doux roucoulements et les battements d'ailes !  
On entendit le coq chanter dans le lointain

Comme pour saluer le réveil du matin !  
On entendit les cris et les hurlements tristes  
Du chien qui de son maître interrogeait les pistes !  
Et les longs beuglements des troupeaux inquiets !  
Et les vagues soupirs des profondes forêts !  
Et les hennissements des chevaux hors d'haleine  
Qui couraient effrayés, écumants, dans la plaine !  
Et tous ces bruits divers formaient un bruit affreux  
Comme celui qu'entend un camp aventureux  
Endormi quelque part sur l'herbe des prairies,  
Au bord du Nebraska dont les rives fleuries  
Se déroulent au loin comme de verts rubans,  
Quand viennent à passer, par un soir d'ouragans,  
Tout auprès de l'endroit où s'é.ève les tentes,  
Les naseaux enflammés, les crinières flottantes,  
De sauvages coursiers qu'emporte le courroux,  
Ou d'agile troupeaux de bisons au poil roux.

Parmi les paysans dispersés sur la berge,  
Étonnés et sans voix, le saint prêtre et la vierge  
Regardaient la lueur qui grandissait toujours.  
Assis à quelques pas, refusant tout secours,  
Benoît leur compagne demeurait impassible  
Et semblait ne point voir cette scène indicible  
Que l'ombre de la nuit ne pouvait pas voiler.  
Après quelques instants, lorsque pour lui parler  
Ils revinrent tous deux, ô surprise profonde !  
Ils le virent, hélas ! étendu près de l'onde  
Et mourant ! Il allait en appeler à Dieu.  
Le prêtre lui soulève alors la tête un peu,  
Et la vierge, tombant à genoux sur la terre,

Couvre d'ardents baisers son front encore austère ;  
 Elle jette un sanglot, elle s'évanouit.  
 Et jusqu'à l'heure où l'aube au ciel s'épanouit,  
 Comme une fleur au bord d'un odorant parterre,  
 La pauvre enfant dormit ce sommeil de mystère,  
 Ce lourd sommeil qu'on nomme évanouissement.  
 Quand elle s'éveilla le fond du firmament  
 Réfléchissait encor l'éclat de l'incendie ;  
 Les galets de la rive et l'herbe reverdie  
 Etincelaient encor. Ses amis l'entouraient.  
 Emus, silencieux, plusieurs d'entre eux pleuraient.

—“ Enterrons la dépouille à l'ombre de ce hêtre,  
 Dit alors au proscrits le vénérable prêtre,  
 “ Enterrons la dépouille au bord des océans ;  
 “ Et, si nous revenons après de nombreux ans,  
 “ Nous irons, mes amis, la mettre en terre sainte :  
 “ La haine des méchants sera peut être éteinte.

Auprès des flots amers, dans un sauvage endroit,  
 Ainsi fut enterré le vertueux Benoît.  
 Nul cierge ne brûla près de ses humbles restes ;  
 Nul chant n'alla frapper les portiques célestes ;  
 La cloche du hameau ne sonna point de glas ;  
 Mais les bons paysans pleurèrent son trépas  
 Et la mer répondit à leurs plaintes funèbres.  
 On crut entendre alors, au milieu des ténèbres,  
 Les versets alternés, les accents solennels  
 Des moines à genoux devant les saints autels.  
 C'était le vent, c'était le bruit de la marée.  
 Or, chaque barque fut aussitôt démarrée,

Chaque barque effleura la surface des flots.  
Les soldats au cœur dur, les sales matelots  
Reprirent, tout joyeux, leur odieuse tâche,  
Et chantant, et sifflant, et ramant sans relâche,  
Ils eurent bientôt mis sur le pont des vaisseaux  
Les colons qui restaient encore au bord des eaux.  
Des vents impétueux dans les haubans sifflèrent ;  
L'océan reflua ; les voiles se gonflèrent  
Et les vaisseaux, hissant leurs traîtres pavillons,  
Ouvrirent, dans les flots, de bouillonnants sillons !  
Ils laissaient derrière eux le village en ruine  
Et la cendre du mort sous la grève voisine.

## SECONDE PARTIE

### I

Déjà s'étaient enfuis bien des sombres hivers,  
Les coteaux et les champs s'étaient souvent couverts  
De verdure, de fleurs et d'éclatantes neiges,  
Depuis le jour fatal où des mains sacrilèges  
Allumèrent le feu qui consuma Grand Pré ;  
Depuis qu'à des tyrans un peuple fut livré  
Par la haine hypocrite et par la perfidie ;  
Depuis que loin des bords de la belle Acadie,  
La brise fit voguer les vaisseaux d'Albion  
Qui traînaient en exil toute une nation !

Or, les Acadiens sur de lointains rivages  
Furent disséminés comme les fruits sauvages

Qui tombent d'un rameau que l'orage a cassé,  
Ou les flocons de neige, alors qu'un vent glacé  
Couvre d'épais brouillards les bancs de Terre-Neuve,  
Ou les bords enchantés de cet étrange fleuve  
Qui roule au Canada ses flots audacieux.  
Sans amis, sans foyers, sous de rigides cieus  
Ils errèrent longtems de village en village,  
Depuis les régions où l'impur marécage,  
Où la tiède savanne, au milieu des roseaux,  
Sous un soleil brûlant laissent dormir leurs eaux,  
Jusqu'à ces lacs du Nord dont les rives désertes  
Sont de neige et de fleurs tour à tour recouvertes ;  
Depuis les océans jusqu'au plateau lointain  
Où le Père des eaux, dans son cours incertain,  
Traîne les bancs de sable et vers la mer les pousse,  
Avec les fraïa débris de liane et de mousse,  
Pour recouvrir les os de l'antique mammoth.  
Ils ne trouvèrent point ce qu'ils cherchaient partout :  
La pitié d'un ami, le toit sacré d'un hôte !  
En silence plusieurs cheminaient côte à côte ;  
Ils ne recherchaient plus le foyer d'un ami ;  
Leur âme désolée avait assez gémi :  
Ils demandaient, ceux-là, la paix à la poussière.  
Leur histoire est écrite en plus d'un cimetière  
Sur la pierre ou la croix qui couvre les tombeaux.

Or, parmi ces captifs qui promenaient leurs maux  
Sur des terres de glace ou sous des cieus de flamme,  
On vit errer longtems une adorable femme.  
Elle était jeune encore, et son grand œil rêveur  
Semblait toujours fixé sur un monde meilleur.

Où, la pauvre proscrire, elle était jeune et belle !  
Mais, hélas ! bien affreux s'étendaient devant elle  
Le désert de la vie et ses âpres sentiers,  
Tout bordés des tombeaux de ceux qui les premiers  
Fléchirent dans l'exil sous le poids des souffrances !  
Elle avait vu s'enfuir ses douces espérances  
Ses rêves de bonheur et ses illusions !  
Dans son cœur était mort le feu des passions !  
Son âme était alors comme une solitude  
Où l'étranger chemine avec inquiétude  
N'ayant, pour se guider, dans ces lieux incertains,  
Que les débris des camps, que les brasiers éteints  
Et tous les os blanchis que le soleil fait luire.  
Un vent de mort, hélas ! soufflait pour la détruire !  
Elle était le matin avec son ciel vermeil,  
Ses chants mélodieux et son brillant soleil,  
Qui tout à coup s'arrête en sa pompeuse course ;  
Elle était le ruisseau qui remonte à sa source.  
Dans les villes, parfois, elle arrêtait ses pas ;  
Mais les villes, non plus, ne lui redonnaient pas  
L'ami qu'elle pleurait, la paix du cœur perdue !  
Elle en sortait bientôt, gémissante, éperdue,  
Et poursuivait encor ses recherches plus loin.  
Faible et lasse, parfois, se croyant sans témoin,  
Elle venait s'asseoir au fond des cimetières,  
Les regards attachés sur les croix ou les pierres  
Qui protégeaient des morts le suprême repos.  
Elle s'agenouillait, parfois, sur ces tombeaux  
Où nulle inscription ne répète à la foule  
L'humble nom du mortel que son pied distrait foule,  
Puis elle se disait : Il est peut-être là . . . .  
Une douce rumeur passait parfois ; cela

Lui rendait du courage et de l'espoir, sans doute :  
Des hommes lui disaient avoir vu sur leur route,  
Cet être bien aimé qu'elle cherchait en vain ;  
Mais, sort fatal ! c'était dans un pays lointain.

—“ Oui, répondaient les uns, touchés de sa tristesse,  
“ Nous l'avons rencontré Gabriel Lajeunesse.  
“ Au récit qu'il nous fit un jour de ses malheurs  
“ Nous avons avec lui répandu bien des pleurs.  
“ Son père l'accompagne : il se nomme Basile :  
“ C'est un bon forgeron, un vieillard fort agile.  
“ Ils sont coureurs des bois ; ils sont chasseurs tous deux,  
“ Et parmi les chasseurs leur renom est fameux.”

—“ Gabriel Lajeunesse ? il fut, contaient les autres,  
“ S'il nous en souvient bien, assurément des nôtres.  
“ De la Louisiane il franchit avec nous  
“ Les plaines sans confins et les nombreux bayous.”

Souvent on lui disait avec bonté : “ Ta peine,  
“ Pauvre enfant, sera-t-elle aussi longue que vaine ?  
“ Pourquoi toujours l'attendre et l'adorer toujours ?  
“ Il a peut-être, lui, renié ses amours.  
“ Il est d'autres garçons d'ailleurs, dans nos villages,  
“ Des garçons aussi beaux, aussi forts, aussi sages ?  
“ Combien seraient heureux de vivre auprès de toi !  
“ Tu charmerais leur vie : ils béniraient ta loi.  
“ Et Baptiste Leblanc, le fils du vieux notaire,  
“ A pour toi tant d'amour qu'il ne saurait le taire ;

“ Donne lui le bonheur en lui donnant ta main ;  
“ Et que dès aujourd’hui ton deuil ait une fin.”

A ceux qui lui tenaient ce discours raisonnable  
Elle disait pourtant : “ Serait-il convenable  
“ De promettre ma main à qui n’a point mon cœur ?  
“ L’amour est un flambeau dont la vive lueur  
“ Eclaire et fait briller les sentiers de la vie.  
“ L’âme qui n’aime pas au deuil est asservie ;  
“ Le lien qui l’enchaîne est un lien d’airain,  
“ Et pour elle le ciel ne peut être serein.”

Souvent son confesseur, ce protecteur fidèle  
Qui depuis le départ avait veillé sur elle,  
Eu attendant qu’un père au ciel lui fût rendu,  
Lui disait : “ Mon enfant, nul amour n’est perdu.  
“ Quand il n’a pas d’écho dans le cœur que l’on aime ;  
“ Quand d’un autre il ne peut faire le bien suprême,  
“ Il revient à sa source et plus pur et plus fort,  
“ Et l’âme qu’il embrase aime son triste sort.  
“ L’eau vive du ruisseau qui s’est au loin enfuie  
“ Dans le ruisseau retombe en abondante pluie.  
“ Sois ferme et patiente au milieu de tes maux ;  
“ Le vent qui peut briser les flexibles rameaux  
“ Fait à peine frémir les branches du grand chêne.  
“ Sois fidèle à l’amour qui t’accable et t’enchaîne :  
“ Ne crains pas de souffrir et bénis tes regrets ;  
“ La souffrance et l’amour sont deux sentiers secrets  
“ Qui mènent sûrement à la sainte Patrie.”

La pauvre *Évangéline*, à ces mots attendrie,  
Levait, avec espoir, ses beaux yeux vers le ciel :  
La coupe de ses jours n'avait plus tant de fiel :  
Elle croyait encore entendre, dans son âme,  
La mer se lamenter en déroulant sa lame ;  
Mais parmi les soupirs, mais parmi les sanglots,  
S'élevait une voix qui donnait les flots,  
Une voix ravissante et pleine de mystère  
Qui lui disait toujours : O jeune fille espère ! ”

L'infortunée ainsi, durant de nombreux jours,  
Promena son espoir, sa peine et ses amours.  
Son pied se déchira sur la ronce et l'ortie  
Qui recouvraient partout le chemin de sa vie !

Esprit mystérieux, reprends ton noble essor !  
Guide-moi de nouveau, je veux la suivre encor,  
La suivre par le monde où seule elle est allée !  
Comme le voyageur qui longe, en la vallée,  
Le cours capricieux d'un rapide ruisseau,  
Voit quelquefois de loin la molle nappe d'eau  
Replendir au soleil à travers la verdure,  
Et, quelquefois, de près entend son gai murmure,  
Mais ne la voit point fair sous le feuillage épais,  
Ainsi je la suivrai dans le trouble ou la paix.

## II

Mai fleurit les vallons. La lumière ruisselle ;  
L'arôme des bois monte aux cieux. Une nacelle  
Glisse rapidement sur le Mississippi.  
Elle passe devant le Wabash assoupi,  
Et devant l'Ohio qui balance ses ondes  
Comme un champ de maïs berce ses tiges blondes.  
Ceux qu'elle porte sont tous des Acadiens,  
Malheureux exilés dépouillés de leurs biens,  
Lamentable débris d'un peuple heureux naguère.  
Où vont-ils maintenant ? ils ne le savent guère.  
Une même croyance et les mêmes malheurs  
Unissent fortement ces pieux voyageurs.  
A travers les forêts, les campagnes fleuries,  
A travers les vallons et les vertes prairies,  
Sur les sables ou l'onde ils sont toujours errants ;  
Ils cherchent leurs amis, ils cherchent leurs parents.  
Parmi ces fugitifs on voit Evangéline,  
Semblable maintenant au cyprès qui s'incline  
Sur la fosse profonde où dort un malheureux,  
Et le père Félix son guide généreux.

Le jour naît et s'enfuit, et la frêle pirogue,  
Sur le fleuve écumeux, toujours se berce et vogue.  
Elle effleure, tantôt, le pied d'un noir rocher,  
Tantôt parmi les joncs on la voit se cacher.  
Quand l'aile de la nuit s'entr'ouvre sur la terre  
Elle cherche, à la côte, un abri solitaire ;  
Les voyageurs lassés dressent leur campement  
Et, couchés près du feu, reposent un moment.  
Enfin elle franchit des chutes aboyantes,  
Rase des bords féconds, des îles verdoyantes  
Où le fier cotonnier berce, d'un air coquet,  
Ses aigrettes d'argent et son moelleux duvet.  
Elle s'avance, ensuite, en des anses profondes  
Où de longs bancs de sable élèvent, sur les ondes,  
Comme un ruban doré, leurs dos étincelants.  
Et sur ces bancs de sable où les flots ondulants  
S'en viennent tour à tour chanter à leur passage,  
Elle voit s'agiter le doux et blanc plumage  
Des nombreux pélicans qui guettent le poisson,  
L'insecte au fin corsage et l'impur limaçon.  
La rive qu'elle effleure est basse et parfumée ;  
La végétation est brillante, animée ;  
Les oiseaux font partout entendre leur concert  
Et la fleur offre au ciel son calice entr'ouvert.  
De distance en distance, au bord de ce rivage,  
Au milieu d'un jardin, au milieu d'un bocage,  
S'élèvent la maison d'un Planteur enrichi  
Et du nègre indigent la case au toit blanchi.

Les exilés voyaient cette terre féconde  
Qu'un printemps éternel de son éclat inonde,

Où des moissons toujours se balancent au vent.  
Le grand fleuve décrit ici vers le levant,  
Sous un ciel tout de flamme, une courbe lointaine,  
Et ses flots transparents, en roulant dans la plaine,  
Arrosent çà et là des bosquets d'orangers,  
Des citronniers fleuris et de nombreux vergers.  
La rapide nacelle, obéissant aux rames,  
S'écarte de sa course en traçant, sur les lames,  
Un sillon circulaire où tremble le ciel bleu,  
Et sa vitesse alors se ralentit un peu.  
Elle fend tes flots noirs, bayou de Plaquemine,  
A l'heure où de ses feux le couchant t'illumine !

Les voyageurs s'en vont vers de nouveaux endroits  
Où serpentent sans bruit mille ruisseaux étroits,  
Et leur barque s'égare en des eaux paresseuses  
Qui se croisent cent fois sous les feuilles ombreuses.  
Les cyprès chevelus forment de leurs rameaux,  
Au-dessus de leurs fronts, des voûtes, des arceaux  
Où flottent, parfumés, les mousses diaphanes  
Et le lierre luisant et les molles lianes,  
Comme dans un vieux temple, illustres oripeaux,  
On voit flotter parfois bannières et drapeaux.  
Il règne dans ces lieux un effrayant silence ;  
On entend seulement le héron qui s'élance,  
Au coucher du soleil, vers le grand cèdre noir  
Dont les rameaux touffus lui servent de juchoir,  
Ou, sur un tronc noirci, le hibou taciturne  
Qui fait frémir les bois de sa plainte nocturne.

La lune se leva cependant. Ses rayons  
Tracèrent sur les eaux de lumineux sillons,  
Drapèrent les rochers dans une écharpe blanche,  
Coururent mollement le long de chaque branche.  
Glissèrent à travers le feuillage des bois,  
Comme on voit au lever du soleil, quelquefois,  
Glisser les fils d'argent d'une vague bruine  
A travers les débris des donjons en ruine.  
Chaque objet à son tour, en ces lieux écartés,  
Flottait dans l'ombre épaisse ou les fauves clartés,  
Revêtait tout à coup la plus étrange forme,  
Tout à coup se fondait en une masse énorme.

Voguant silencieux, les malheureux proscrits  
Sentirent une angoisse étreindre leurs esprits.  
Dans le pressentiment d'un mal inévitable,  
Cet endroit leur parut encor plus redoutable,  
Et leurs cœurs, effrayés des menaces du sort,  
Tressaillirent soudain et battirent bien fort.  
Souffrant peut-être ainsi, la fièle sensitive  
Referme sa corolle et se penche craintive,  
Quand, au loin dans la plaine, un coursier au galop  
Fait retentir le sol de son poudreux sabot.  
Mais une vision d'une douceur divine  
Vint charmer un moment l'âme d'Évangéline.  
Sa pensée avait pris, pourrais-je dire, un corps :  
Devant ses yeux un spectre apparaissait alors  
Flottant, lui semblait-il, dans des clartés sereines,  
Et comme elle versant aussi des larmes vaines.  
Celui qu'elle voyait dans cette vision,  
Que la lune d'argent portait sur un rayon,

C'était le fiancé que demandait son âme !  
Il lui tendait les bras, et chaque coup de rame  
Semblait le rapprocher du fragile vaisseau  
Qui glissait lentement, en silence, sur l'eau.

Cependant un rameur d'une haute stature,  
Un rameur qui portait un cor à sa ceinture,  
Se leva de son banc à l'avant du canot :  
" On croirait que le vent, dit-il, jette un sanglot."  
Et pour voir si quelqu'un perdu comme eux dans l'ombre  
Suivait aussi le cours de ces bayous sans nombre,  
Il prit son instrument et souffla par trois fois.  
La fanfare éclatante éveilla, sous les bois,  
Mille échos étouffés, mille voix inquiètes  
Qui moururent au loin dans leurs sombres cachettes.  
On entendit frémir les ailes des oiseaux :  
On entendit aussi palpiter les roseaux,  
Les bannières de mousse et les vertes ogives  
Qui flottaient au-dessus des ondes fugitives ;  
Mais pas une voix d'homme, en ce lieu de terreur,  
Ne répondit pourtant à l'appel du rameur.  
Comme un pavot fleuri dont la tête s'incline,  
Après quelques instants, la jeune Evangéline  
Sur le bord du canot s'inclina doucement  
Et dans un long sommeil oublia son tourment.

Alors les exilés, pour calmer leur souffrance,  
Redirent les chansons de la Nouvelle-France,  
Les chansons que jadis ils chantaient si gaiement  
Sur leurs fleuves aimés. Et, dans l'éloignement,

Sur les eaux ou les bords, semblables aux murmures  
Qui s'élèvent la nuit du milieu des ramures,  
Semblables au soupir qui descend des beffrois,  
On entendit des bruits, mystérieuses voix  
Qui s'élevaient du fond de cette solitude,  
Et venaient se mêler aux cris d'inquiétude  
Des oiseaux effrayés qui prenaient leur essor,  
Aux longs rugissements de quelqu'alligator.

Ils poursuivaient ainsi leur course solitaire.  
Le matin, quand le jour vint sourire à la terre,  
Que d'un éclat nouveau la fleur des champs brilla,  
Le lac étincelant d'Atchafalaïa  
Déroulait devant eux, dans ses grottes profondes,  
Comme un tapis mouvant, la masse de ses ondes.  
Dans l'ondulation les légers nénuphars  
Balançaient mollement leurs calices blafards ;  
Des lotus empourprés les mignonnes corolles  
Sur le front des proscrits tombaient en banderolles ;  
L'air était embaumé des suaves senteurs  
Que les magnolias épanchaient de leurs fleurs  
Et que la tiède brise emportait sur son aile.  
Sous les efforts constants des rames, la nacelle  
Voguaît, voguaît toujours suivant le cours des flots.  
Bientôt elle lougea de gracieux ilots  
Que les oiseaux charmaient de leurs caustiques gaies,  
Que les rosiers en fleurs cernaient de blanches haies,  
Où la mousse et l'ombrage invitaient au sommeil  
Le voyageur errant brûlé par le soleil.

Ils choisissent de loin l'endroit le plus sauvage  
Et, pour s'y reposer, descendent au rivage.  
Ils amarrent leur barque aux branches d'un bouleau  
Couché comme un cadavre à quelques pas de l'eau,  
Et se dispersent sous les ramures vermeilles.  
Fatigués du travail et fatigués des veilles,  
Ils s'endorment. Bientôt des songes gracieux  
Leurs rendent d'autres temps, leurs rendent d'autres  
Au-dessus d'eux le cèdre avec amour frissonne : [cieux.  
A ses bras étendus se suspend la bignonne  
Dont la coupe d'argent se balance dans l'air.  
Le petit colibri, luisant comme un éclair,  
Vole, de fleur en fleur, avec un doux bruit d'aile,  
Et puise le nectar de son bec infidèle.  
S'accrochant aux palmiers, s'accrochant aux ormeaux,  
Mille vignes s'en vont marier leurs rameaux,  
Et forment des treillis, des échelles étranges  
Comme celle où Jacob vit, en songe, les anges,  
Les anges du Seigneur descendre et remonter.  
Et les reflets du jour font renaître et flotter,  
Devant l'esprit rêveur de la jeune orpheline,  
Un espoir ravissant, une image divine.

Cependant sur les flots unis comme un miroir  
Venait dans le lointain un esquif au flanc noir.  
Élégant et rapide il effleurait les lames.  
Des chasseurs du midi le montaient, et leurs rames  
Battaient l'onde en cadence au refrain des chansons :  
Ils allaient vers le nord, la terre des bisons.  
Peut-être voulaient-ils de leurs maux fuir la source.  
Assis au gouvernail et dirigeant la course,

Un jeune homme à ses chants mêlait souvent des pleurs.  
On lisait sur son front de profondes douleurs.  
Son âme était bercée au vent de la tristesse . . .  
Ce jeune homme, c'était Gabriel Lajeunesse !  
Sans plaisir, sans espoir, redoutant l'avenir,  
Et toujours poursuivi par l'affreux souvenir  
Des maux qui l'accablaient depuis quelques années,  
Il fuyait tous les lieux pour fuir ses destinées :  
Il allait demander l'oubli de ses regrets  
Et l'oubli de lui-même aux lointaines forêts.

Creusant un sillon d'or dans l'élément docile,  
Le vagabond esquif s'avance jusqu'à l'île  
Où s'était arrêté le canot des proscrits ;  
Mais il ne vogue point sous les rideaux fleuris  
Que les arbres formaient en emmêlant leurs palmes,  
Il longe l'autre bord et fait sur les eaux calmes.

Gabriel le chasseur, sur sa rame courbé,  
Ne vit point, à la rive, un canot dérobé  
Sous le tissu des joncs et les branches de saule ;  
Gabriel ne vit point, non plus, la blanche épaule  
D'une vierge endormie à l'ombre des palmiers.  
Le bruit des avirons, le chant des nautonniers  
Ne réveillèrent point ceux qui dormaient, comme elle,  
Sur la mousse des bois, sous le toit des dentelle  
Que formaient en ces lieux les rameaux odorants.  
Le canot des chasseurs glissa sur les courants  
Comme un nuage au ciel lorsque le vent s'élève.  
Et quand il eut longé la courbe de la grève,

Que le cri des toilets mourut dans le lointain,  
 Plusieurs des fugitifs s'éveillèrent soudain,  
 L'esprit bouleversé d'une angoisse inouïe,  
 Mais aux pieds du pasteur la vierge réjouie  
 Vint se précipiter avec émotion :

—“ O mon père, dit-elle, est-une illusion  
 “ Qui de mes sens troublés soudainement s'empare ?  
 “ Est-ce un futile espoir où mon âme s'égare ?  
 “ Ai-je entendu la voix d'un ange du Seigneur ?  
 “ Quelque chose me dit, dans le fond de mon cœur,  
 “ Que mon cher Gabriel est près de cette plage !”  
 La pourpre tout à coup enflamma son visage,  
 Et puis elle ajouta mélancoliquement :  
 “ O mon père, j'ai tort, j'ai tort assurément  
 “ De vous parler ainsi de ces choses frivoles :  
 “ Votre esprit sérieux hait ces vaines paroles.”

—“ Mon enfant, répliqua le sensible pasteur,  
 “ Ton espoir est permis, ton rêve est enchanteur,  
 “ Et tes illusions, pour moi, ne sont point vaines.  
 “ Puissent-elles marquer le terme de tes peines !  
 “ Lorsque sur notre esprit flotte un pressentiment,  
 “ C'est pour nous avertir de quelq'événement,  
 “ Comme au-dessus des flots la bouée attachée  
 “ Avertit que, sous elle, une ancre git cachée.  
 “ Espère, ô mon enfant, et calme ton souci ;  
 “ Ton ami Gabriel n'est pas bien loin d'ici,  
 “ Car, du côté du sud, la Têche est assez proche  
 “ Avec Saint-Maur juché sur sa côte de roche ;

" Et c'est là que l'épouse, après un long ennui,  
 " Retrouvera l'époux et vivra près de lui ;  
 " Que le pasteur pourra, sous son humble houlette,  
 " Réunir, de nouveau, le troupeau qu'il regrette !  
 " Le pays est charmant, féconds sont les guérets,  
 " Et les arbres fruitiers parfument les forêts.  
 " On marche sur les fleurs, et le ciel, sur nos têtes,  
 " Tend ses voûtes d'azur que supportent les crêtes  
 " D'invisibles rochers et de monts éloignés.  
 " Heureux les habitants de ces lieux fortunés  
 " Où du sol, sans travail, un fruit suave émane,  
 " Et qu'on nomme l'Eden de la Louisiane ! "

Après ces quelques mots du Prêtre vénéré  
 La troupe se leva ; l'esquif fut démarré  
 Et vogua fièrement sur la vague de moire.  
 Le soir sur l'orient ouvrit son aile noire.  
 A l'ouest le soleil se couchant radieux,  
 Comme un magicien dont l'art charme les yeux,  
 Tendit sa verge d'or sur la face du monde  
 Et noya, dans le feu, le ciel, la terre et l'onde.  
 La surface du lac, la plaine et le buisson  
 Tressaillirent alors d'un amoureux frisson  
 Et puis firent pleuvoir des gerbes de lumière.  
 Le canot des proscrits, au sein de la rivière,  
 Avec ses avirons d'où quelque flots dormants  
 Retombaient, goutte à goutte, en larges diamants,  
 Était comme un usage à la frange dorée  
 Qui flotte entre deux cieux dans une mer pourprée.  
 Le front d'Évangéline était calme et serein :  
 Pour elle enfin le ciel ne serait plus d'airain !

L'amour illuminait son âme sans mystère  
Ainsi que le soleil illuminait la terre.

Alors, dans un bosquet, un jeune oiseau moqueur,  
Le plus sauvage barde et le plus beau chanteur,  
En lissant son plumage, en volant sur les branches  
Des grands bouleaux drapés dans leurs écorces blanches,  
Se mit à gazouiller des ramages si beaux  
Que les vieilles forêts, les rochers et les eaux  
Semblaient, pour l'écouter, suspendre leurs murmures.  
Ses notes scintillaient, ravissantes et pures,  
Comme un ruisseau de perle à travers des récifs.  
Ses chants furent, d'abord, timides et plaintifs ;  
C'était comme un soupir des âmes délaissées.  
Mais sa voix s'anima ; ses roulades pressées  
Firent trembler au loin les feuillages touffus :  
Brillants coups de gosier, éclats, trilles confus,  
C'était un cri d'orgie, un refrain de délire.  
Il parut babiller et s'éclater de rire ;  
A la brise il jeta des accents de courroux ;  
Il modula longtemps des sons tristes et doux ;  
Puis mêlant brusquement toute cette harmonie,  
Il la précipita comme par ironie,  
En faisceaux éclatants sur les bois d'alentour.  
Il arrive parfois, au milieu d'un beau jour,  
Qu'une brise légère, après quelques ondées,  
Agite des tilleuls les cimes inondées  
Et fait tomber la pluie, en goutte de cristal,  
De rameaux en rameaux, jusques au fond du val.  
Ainsi l'oiseau moqueur, volant dans les feuillages,  
Fit pleuvoir, sur les bois, ses chants et ses ramages.

Soutenus par l'espoir, bercés par ces accords,  
Les voyageurs s'en vont longeant de nouveaux bords ;  
Ils voguent dans la Tèche au milieu des prairies.  
Au-dessus des forêts, comme des draperies,  
Des orbes de fumée ondulent dans les airs.  
On entend aussitôt retentir les sons clairs  
D'un cor qui va troubler les échos des bocages,  
Et l'on entend mugir les bœufs dans les pacages.

## III

Au bord de la rivière, en un charmant endroit  
Où le calme régnait toujours, luisant le toit  
Dont les proscrits, de loin, avaient vu la fumée.  
Un chêne l'ombrageait ; la mousse parfumée  
Et le gui merveilleux qu'aux fêtes de Noël  
Venait couper, selon le rite solennel,  
Avec la serpe d'or, le Druide mystique,  
Grimpaient légèrement le long du chêne antique.  
Ce toit était celui d'un Pâtre déjà vieux.  
Un jardin, le plus grand, le plus beau de ces lieux,  
Le ceinturait de fleurs et l'inondait d'arômes  
Derrière ce jardin se déroulaient les chaumes,  
Et, comme des remparts, s'élevaient les forêts.  
Cette maison nouvelle était faite en cyprès ;

Des poteaux élégants portaient la galerie ;  
Et la vigne légère et la rose fleurie,  
Que venait caresser l'oiseau mouche coquet,  
Ornaient tous ces poteaux d'un odorant bouquet.  
Au bout de la maison, sous la ramure épaisse,  
Sans cesse bourdonnant et roucoulant sans cesse,  
On découvrait la ruche avec le colombier,  
L'abeille travailleuse et le tendre ramier.

Ces lieux étaient plongés dans un calme sublime.  
Les rayons du soleil reluisaient sur la cime  
Des bois et des coteaux qui frangeaient l'horizon,  
Mais les ombres déjà planaient sur la maison.  
La fumée, en sortant des hautes cheminées,  
Formait des orbes d'or, des vagues satinées,  
Qu'un souffle balançait au fond du ciel serein.  
Derrière la maison, et partant du jardin,  
Un sentier conduisait à des bosquets de chêne  
Qui semblaient un rideau d'émeraude et d'ébène  
Sur une mer de flamme. Et, spectacle attachant,  
Que ramenait toujours chaque soleil couchant,  
Les arbres inondés de lumières lointaines,  
Immobiles, debout dans ces immenses plaines,  
Leurs rameaux recourbés, ressemblaient aux vaisseaux  
Que le calme profond enchaîne sur les eaux.

Sur un cheval sellé qui honnit et folâtre,  
Au bord de la forêt, on voit venir le pâtre.  
Il revêt un pourpoint fait de peau de chevreuil ;  
Sa figure bronzée a presque de l'orgueil ;

Son œil étincelant se lève et se promène,  
Satisfait et ravi, sur l'admirable scène  
Que le soir, sous les cieux, déroule lentement.  
Près de lui ses troupeaux broutent paisiblement  
La pointe du gazon et la feuille moelleuse.  
Ils savourent, surtout, la fraîcheur vaporeuse  
Qui s'élève des flots et sur près s'étend.  
Ce pâtre à son côté porte un cor éclatant.  
Il le prend de la droite et le porte à sa bouche :  
Le cuivre retentit et de sa voix farouche  
Fait résonner, au loin, l'air sonore du soir.  
Alors, à ce signal, dans le champ, on put voir  
Les taureaux attentifs lever leurs cornes blanches  
Au-dessus du foin vert et des plus basses branches  
Comme des flots d'écume au-dessus des cailloux.  
En silence, d'abord, ouvrant leurs grands yeux roux,  
Pendant une minute ils regardent, hésitent,  
Et puis, tous en beuglant soudain se précipitent  
Comme un épais nuage à travers le gazon.  
Et le berger content revint à la maison.

Or, comme il arrivait sur son cheval superbe,  
En suivant le sentier qui serpente dans l'herbe,  
Il voit dans le jardin la vierge et le pâtre  
Qui s'avancent vers lui, marchant avec lenteur.  
Il sent se réveiller son âme endolorie ;  
Il s'arrêta, d'un bond saute sur la prairie  
Et court au-devant d'eux en leur ouvrant ses bras.  
Les voyageurs, d'abord, restent dans l'embarras.  
Ils pensent n'avoir pas connu jusqu'à cette heure  
L'hôte qui les accueille ainsi dans sa demeure :

Mais le doute, bientôt, au plaisir a cédé ;  
Comme un vase trop plein leur cœur a débordé !  
Sous les traits rembrunis de ce vieux pâtre agile  
Leurs yeux ont reconnu le forgeron Basile !  
Bien doux furent alors les longs embrassements !  
Doux furent les propos et les épanchements  
Des malheureux proscrits sur la rive étrangère !  
La peine de l'exil alors parut légère !

Basile, tout heureux, conduit dans le jardin  
Ces amis que le ciel lui redonne soudain ;  
Et là, parmi les fleurs nouvellement écloses,  
Ensemble on s'entretient de mille et mille choses.  
On parle du présent, on parle du passé,  
Et du pays natal d'où chacun fut chassé.  
On voudrait épuiser un sujet qu'on effleure ;  
Bien souvent l'on sourit mais plus souvent l'on pleure.

Parfois Evangéline, à travers le bosquet  
Plonge, silencieuse, un regard inquiet ;  
Elle cherche quelqu'un puis elle craint d'entendre  
Pourquoi l'objet aimé se fait encore attendre.  
N'est-ce donc pas ici qu'elle doit le revoir ?

Basile a soupçonné pourtant le désespoir  
Qui couve dans le cœur de la jeune proscrite ;  
Il ressent à son tour une angoisse subite  
Et d'une voix émue il demande aussitôt :  
— " N'avez-vous rencontré nulle part un canot ?

“ Du lac et des bayons il a suivi la route.

“ Gabriel le conduit : vous l'avez vu, sans doute ? ”

Or, dès le premier mot que l'hôte prononça  
 Sur le front de la vierge un nuage passa,  
 Au bord de sa paupière une larme vint luire,  
 Puis avec un accent qu'on ne saurait traduire,  
 Elle s'écria : “ Ciel ! Gabriel est parti ! ”  
 Son cœur dans le chagrin parut anéanti,  
 Et les échos du soir tristement marmurèrent :  
 “ Gabriel est parti ! ” Les exilés pleurèrent.

Le forgeron Basile avec bonté reprit :

— “ Ne laisse point le trouble agiter ton esprit ;

“ Sèche tes pleurs, le ciel soutiendra ton courage ;

“ Attends : désespérer serait lui faire outrage.

“ Ce matin seulement Gabriel part d'ici.

“ Oui, ce matin. Le sot d'avoir si vite ainsi,

“ Et presque malgré moi, fui notre domicile !

“ Il était devenu d'une humeur difficile ;

“ Il haïssait le monde et n'endurait que moi ;

“ Il ne parlait jamais ou bien parlait de toi.

“ Dans les cantons voisins aucune jeune fille

“ Ne semblait, à ses yeux, vertueuse ou gentille.

“ Rien ici bas pour lui n'avait p'us de valeur.

“ Je résolus enfin, mais non pas sans douleur,

“ De le laisser partir pour un lointain voyage.

“ Il doit se procurer, dans un petit village,

“ Des malets espagnols aux pieds sûrs et mordants ;

“ Il doit suivre, de là, sous des cieux moins ardents,

" Les sauvages du nord dans leurs forêts profondes,  
 " Il veut chasser, partout, le castor dans les ondes,  
 " Et la bête féroce au fond des bois épais,  
 " Calme-toi, mon enfant, et goûte encor la paix ;  
 " Nous saurons retrouver cet amant téméraire.  
 " Sa nacelle d'écorce a le courant contraire.  
 " Demain nous partirons sitôt que le matin  
 " Argentera les eaux d'un reflet incertain,  
 " Sitôt que tu seras quelque peu reposée.  
 " En cotoyant des bords tout brillants de rosée,  
 " Nous rejoindrons bientôt l'amoureux déserteur,  
 " Et le ramènerons confus de son bonheur !"

Alors on entendit des voix vives et gaies ;  
 On vit des jeunes gens franchir les vertes haies  
 Qui bordaient la rivière auprès de la maison.  
 Ils portaient en triomphe, à travers le gazon,  
 Michel le vieux chanteur, le poète rustique.  
 Dispensant aux mortels le chant et la musique ;  
 N'ayant d'autres soucis que d'égayer les cœurs,  
 Que de mêler, parfois, quelques rires aux pleurs,  
 Michel semblait vraiment un des dieux de la fable.  
 Il était renommé pour sa manière affable,  
 Pour ses cheveux d'argent et pour son violon,  
 " Longue vie à Michel qui ne fut point félon !  
 Cridrent à la fois, en écartant les saules,  
 Les gars qui le portaient sur leurs fortes épaules.  
 Or, le père Félix, en les apercevant  
 Les salua de loin et courut au devant.  
 En tombant dans les bras du vénérable prêtre,

Le ménestrel sentit, dans son âme, renaître  
Les transports ravissants d'un âge plus heureux.  
Il se mit à pleurer. Des souvenirs nombreux  
A ses esprits émus alors se présentèrent,  
Et vers les temps enfuis ses pensers remontèrent !  
Evangéline vint baiser ses cheveux blancs.  
Il la prit dans ses bras, dans ses bras tout tremblants,  
Et mouilla son front pur de ses brûlantes larmes.  
La pauvre Evangéline, elle avait bien des charmes  
Quand il la fit danser, pour la dernière fois,  
Avec son Gabriel et les bons villageois,  
Au son du violon, sous le ciel d'Acadie !  
Elle ne s'était pas, à coup sûr, enlaidie,  
Et plus pur que jamais devait être son cœur  
Epruvé longuement au creuset du malheur !

Les proscrits de Grand Pré que le hasard rassemble,  
Assis dans le jardin, s'entretiennent ensemble  
Du bonheur qu'ils goûtaient au rivage natal,  
Des maux qu'ils ont soufferts depuis l'arrêt fatal.  
Ils admirent pourtant l'existence tranquille  
Que passe à l'étranger leur vieil ami Basile ;  
Ils écoutent longtemps, avec avidité,  
Le récit qu'il leur fait de la fécondité  
De ces prés sans confins, dont la riche verdure  
Nourrit mille troupeaux errant à l'aventure.  
Et quand l'ombre du soir vient à se déployer  
Comme une tente sombre, ils font cercle au foyer.  
On prépare aussitôt un souper confortable.  
Puis le père Félix, debout près de la table,

Récite à haute voix le *Bénédicté*,  
Et chacun dit : " Amen " avec humilité.

Or, degré par degré, sur la fête nouvelle,  
La nuit silencieuse avait ouvert son aile.  
Au dehors tout était calme et tranquillité.  
Donnant au paysage un éclat argenté,  
La lune se leva souriante, sans voile,  
Et monta dans l'azur où se berçait l'étoile.  
On causait avec verve, on chantait des couplets ;  
Le bonheur du moment renvoyait ses reflets  
Sur le deuil du passé. Le front de ces convives  
Semblaient s'illuminer de lumières plus vives  
Que celles qui flottaient dans l'or du firmament.  
Le pâtre réjoui versait abondamment,  
Dans les vases profonds, le doux jus de la vigne.  
Aux siècles de la fable il aurait été digne  
De verser le nectar à la table des dieux.

Alors que fut fini le souper copieux  
Il alluma sa pipe et parla de la sorte :  
— " Oui, vous tous, mes amis, qui frappez à ma porte  
" Après avoir erré sous des cieux inconnus,  
" Je vous le dis encor : Soyez les bienvenus !  
" L'âme du forgeron ne s'est pas refroidie.  
" Il se souvient toujours de sa belle Acadie  
" Et de l'humble maison qu'il avait à Grand Pré.  
" Pour lui le malheureux est un être sacré.  
" Demeurez près de moi dans ces fertiles plaines ;  
" Le sang n'y gèle point, mes amis, dans nos veines

“ Comme gèle, en hiver, les rivières chez nous.  
 “ Nul caillou, dans le sol, n’excite le courroux  
 “ Du laboureur actif ; et dans chaque domaine  
 “ La charrue, au printemps, doucement se promène  
 “ Comme un esquif léger sur la nappe des eaux.  
 “ On ne voit pas tarir nos limpides ruisseaux ;  
 “ Dans toutes les saisons les orangers fleurissent,  
 “ Et les fruits les plus doux dans nos vergers mûrissent ;  
 “ Des flots de blonds épis roulent sur les guérets  
 “ Et des bois précieux remplissent les forêts.  
 “ Au milieu de nos prés on voit sans cesse paître  
 “ De sauvages troupeaux dont chacun est le maître.  
 “ Quand nos toits sont debout au milieu des moissons ;  
 “ Que nos grasses brebis aux épineux buissons  
 “ Accrochent, en passant, leurs blancs flocons de laine ;  
 “ Que d’un foin parfumé chaque grange est bien pleine,  
 “ Que, dans les prés en fleurs, les taureaux lourds et gras  
 “ Paissent tranquillement ou prennent leurs ébats,  
 “ Nul roi Georges ne vient, par d’infâmes apôtres,  
 “ Sans honte nous ravir et les uns et les autres ! ”

Le vieux Pâtre, à ces mots, fit, dans sa noble ardeur,  
 Jaillir de sa narine un souffle de fureur,  
 Et frappa, de son poing, la table de mélèze.  
 Ses compagnons surpris bondirent sur leur chaise,  
 Et le père Félix oublia, cette fois,  
 La prise de tabac qu’il tenait dans ses doigts.  
 Mais il reprit bientôt, le souris sur les lèvres :  
 “ Défiez-vous pourtant, défiez-vous des fièvres :  
 “ Elles sont bien à craindre en ces brûlants climats.  
 “ Comme dans l’Acadie on ne les guérit pas

“ En mettant à son cou, pendant une journée,  
“ Une écale de noix avec une araignée.”

Pendant que l'on causait sur un ton familier,  
Dehors un bruit de pas fit trembler l'escalier,  
Et puis l'on entendit des ris et des paroles.  
C'étaient les invités : quelques pâles créoles,  
Quelques Acadiens devenus des planteurs  
Loin du joug odieux de leurs persécuteurs,  
Sur le sol fortuné qui leur offrit asile.  
Ils venaient voir souvent leur bon ami Basile.  
Plusieurs avaient connu, dans le bourg de Grand Pré,  
La jeune Evangéline et le pieux curé.  
Quelles ne furent pas, dans la maison du pâtre,  
De tous ces exilés réunis au même âtre  
La joie et la surprise, alors que sur leur cœur  
Ils pressèrent ces gens que le même malheur  
Avait disséminés sur de lointaines plages !  
Un reflet de bonheur éclaira les visages  
Et le ciel fut témoin d'un spectacle émouvant ;  
Ceux qui ne s'étaient pas connus auparavant  
Echangèrent aussi des vœux doux et sincères :  
Partout, il est bien vrai, les malheureux sont frères.

Un son mélodieux, une vibration  
Suspendirent alors la conversation.  
Michel, le troubadour aux longs cheveux de neige,  
Et tous les jeunes gens qui lui faisaient cortège,  
Venaient de s'assembler dans un autre salon,  
Et le barde accordait déjà son violon.

Bientôt les pieds brûlants frémissent en cadence :  
 Sous les lambris de cèdre une élégante danse  
 Fait ondoyer bientôt ses orbes gracieux.  
 Un éclair de plaisir inonde tous les yeux ;  
 Un sourire charmant sur les lèvres se joue ;  
 Un brillant incarnat colore chaque joue ;  
 On chuchotte, en riant, des mots pleins de douceur ;  
 La main presse la main et le cœur parle au cœur !

La danse, sans repos, déroulait sa spirale.  
 L'un près de l'autre assis, tout au bout de la salle,  
 Basile et le pasteur parlaient, les yeux baissés,  
 De leur ami Benoît qui les avait laissés ;  
 Tandis qu'Évangéline, en proie aux rêveries,  
 Promenait ses regards sur le sein des prairies.  
 Bien de tristes pensers et de chastes désirs  
 S'éveillaient dans son âme au bruit de ces plaisirs !  
 Les propos éveillés, la danse et la musique  
 La rendaient plus pensive et plus mélancolique.  
 Elle croyait alors entendre encor les voix  
 De l'océan plaintif ou des immenses bois.  
 Elle sortit pour fuir une joie importune.  
 Le vent ne soufflait point ; l'oiseau dormait ; la lune  
 Semblait s'être arrêtée au bord de la forêt,  
 Pour donner à l'écorce un lumineux reflet.  
 A travers les rameaux, sur la calme rivière,  
 Tombait, de place en place, un réseau de lumière,  
 Comme tombe un penser d'espérance et d'amour  
 Dans l'âme qui se trouble et qui se ferme au jour.  
 Et la fleur autour d'elle, ouvrant son brillant vase,  
 Sa corolle d'argent, sa coupe de topaze,

Et la fleur promenait, humblement et sans bruit,  
Un suave parfum sur l'aile de la nuit :  
Et c'était sa prière et son hommage au Maître  
Qui veille sur ses jours après l'avoir fait naître.  
Mais l'âme de la vierge envoyait vers les cieux  
Un arôme plus pur et plus délicieux ;  
Comme la fleur pourtant elle était exposée  
A l'ombre de la nuit, à l'aère rosée.

Et quand elle franchit la porte du jardin,  
Sous les chênes, au bord de la plaine, soudain,  
La lune qui noyait les bois, l'onde et le sable,  
Parut d'une langue douce, indéfinissable,  
Loudier ses esprits. — Alors tout se taisait ;  
Sur la vaste plaine, au loin, tout reposait,  
Hors les mouches-à-feu, vivantes étincelles,  
Qui tournoyaient dans l'air sur leurs rapides ailes  
Et trahissaient leur vol par un sillon de feu.  
Au-dessus de son front, dans le fond du ciel bleu,  
Sentillaient vivement les étoiles paisibles,  
Peuvers du Tout-Puissant à tous rendus visibles.  
L'homme n'admire plus ces merveilles de Dieu ;  
Seulement, il a peur quand il voit au milieu  
De ce temple étonnant qui s'appelle le Monde,  
Passer une comète étrange et vagabonde,  
Comme une main de flamme écrivant un arrêt.

L'âme d'Évangéline, en sa tristesse, errait  
Dans les champs infinis où rayonne l'étoile,  
Comme au milieu des mers une barque sans voile.

La vierge s'écria : Gabriel ! Gabriel !

“ Où fuis-tu ? Vers quels lieux te conduit le ciel ?

“ N'entends-tu pas, ami, ma voix qui se lamente ?

“ Ne devines-tu point que tu fuis ton amante ?

“ Je te cherche partout, nulle part ne te vois !

“ J'écoute tous les sons et n'entends point ta voix !

“ Oh ! que de fois ton pied, loin du bruit de la foule,

“ A passé ce chemin qu'aujourd'hui mon pied foule !

“ A l'ombre de ce chêne, oh ! que de fois, le soir,

“ Fatigué du travail, ne vins-tu pas t'asseoir,

“ Pendant que loin de toi, sur la mousse endormie,

“ En rêve te voyait ta malheureuse amie !

“ Que de fois sur ces prés ton anxieux regard

“ Erra comme le mien, vers le soir, au hasard !

“ Gabriel ! Gabriel ! oh ! quand te reverrai-je ?

“ Quand donc, mon bien-aimé, quand te retrouverai-je ? ”

Alors elle entendit gazouiller, tout auprès,

Un jeune engoulevant juché sur un cyprès.

Son refrain, aussi doux que le chant de la flûte,

Ondula, sous les bois, comme l'onde qui lutte

Contre les chauds baisers des brises du matin,

Et, d'échos en échos, mourut dans le lointain.

L'aube du jour suivant fut tout à fait riante ;

Les plantes se berçaient sur leur tige pliante,

La rosée émaillait le gazon de ses pleurs,

Et, dans l'air attiédi, les orgueilleuses fleurs

Répandaient les parfums de leur coupe d'albâtre.

Le prêtre, sur le seuil de la maison du pâtre,

Dit à ceux qui parlaient : “ Mes bons amis, adieu !  
“ Je vais, priant pour vous, vous attendre en ce lieu.  
“ Ramenez-nous bientôt le prodigue frivole,  
“ Bientôt ramenez-nous aussi la vierge folle  
“ Qui dormait sous les bois quand l'époux est venu.”

Évangéline, alors, dit d'un air ingénu :  
“ Adieu, mon père, à vous, à ce charmant asile !”  
Puis elle descendit, avec le vieux Basile,  
Au bord de la rivière où plusieurs canotiers  
Les attendaient assis au pied des cocotiers.  
Ils partirent. L'espoir encourageait leur âme,  
Le matin rayonnait au fond de chaque lame.  
Docile aux avirons, le rapide canot  
S'éloigna du rivage et disparut bientôt.  
Ils poursuivaient en vain, dans leur course obstinée,  
Celui que devant eux, hélas ! la destinée  
Chassait comme une feuille au milieu des déserts,  
Ou comme le duvet de l'oiseau dans les airs !

Cependant un jour fut ; un autre, un autre encore !  
Au coucher du dernier pas plus qu'à son aurore  
Ils n'ont pu découvrir la trace du fuyard.  
Ils ont interrogé longtemps, de toute part,  
Les fleuves, les forêts, les lacs et leurs rivages :  
Et, pour franchir ainsi ces régions sauvages,  
La vierge défaillante et les vaillants rameurs  
N'ont eu pour se guider que de vagues rumeurs.  
Et la nacelle, comme une aile ouverte, vole.  
Ils arrivent enfin dans la ville espagnole

Où Gabriel devait acheter des mulets.  
Le jour dorait le ciel de ses derniers reflets.  
Ils descendent, lassés, dans la première auberge.  
Loquace et babillard, l'hôte qui les héberge  
Leur raconte aussitôt, comme un fait bien certain,  
Qu'un jeune homme du sud, un jeune homme châtain,  
Front noble et soucieux, regard plein de finesse,  
Un jeune homme appelé Gabriel Lajeunesse,  
Était parti la veille avec ses compagnons  
Pour courir la prairie et chasser les bisons.

## IV

Bien loin à l'occident sont d'immenses campagnes,  
Désertes régions où de hautes montagnes  
Elèvent vers le ciel leurs sommets recouverts,  
Sous le souffle glacé des éternels hivers,  
D'une neige éclatante et d'une glace épaisse.  
De place en place, un roc se déchire et s'affaisse  
Pour ouvrir une gorge, un ravin périlleux  
Où passent, en criant sur leurs âpres essieux,  
Les pesants chariots de quelque caravane.  
Au couchant, l'Orégon roule une eau diaphane ;  
De cascade en cascade, au loin, vers le levant,  
On voit le Nebraska verser son flot mouvant ;

Sous le ciel du midi maintes autres rivières,  
Charriant, sans repos, les sables et les pierres  
Des sierras que fouette un souffle des déserts,  
Coulent vers l'océan avec des bruits divers  
Comme les chants d'un orgue ou les sons d'une lyre  
Qu'une main fait vibrer dans un pieux délire.  
Et puis, entre les flots de ces nombreux torrents  
Qui dirigent leurs cours vers des cieux différents,  
Se déroulent sans fin la zone des prairies,  
Océan de gazon, mers ou plaines fleuries  
Qui courbent sous le vent et bercent au soleil  
La rose, le foin vert et l'amorphas vermeil.  
Là, fiers ou courroucés, sur les flots de verdure  
Des troupeaux de bisons errent à l'aventure ;  
Là courent les chevreuils et les souples élans,  
Les sauvages chevaux avec les loups hurlants ;  
Là s'allument des feux qui dévorent la terre ;  
Là des vents fatigués soufflent avec mystère.  
Les sauvages tribus des enfants d'Ismaël  
Arrosent bien souvent ces lieux d'un sang cruel ;  
Et l'avidé vautour, hâtant ses ailes lentes,  
En tournoyant dans l'air, suit leurs pistes sanglantes  
Et semble, esprit vengeur des vieux chefs massacrés,  
Trouver, pour fuir au ciel, d'invisibles degrés.  
De place en place on voit s'élever la fumée  
Au-dessus de la tente où la horde affamée  
Fait bouillir, en dansant autour de son brasier,  
Dans un vase de pierre, un chevreuil tout entier.  
De place en place, aussi, se mirant dans les ondes  
Qui sillonnent partout ces retraites fécondes,  
Fleurit quelque bosquet où l'oiseau va chanter.  
Et l'ours morose vient, tout en grognant, hanter

Les cavernes d'un roc, le fond d'une ravine  
Où sa griffe déterre une amère racine.  
Puis au-dessus de tout, limpide, radieux,  
Comme un toit protecteur se déroulent les cieux.

Mais toujours Gabriel continuait sa course.  
Il avait remonté plus d'un fleuve à sa source ;  
Et près des monts Ozarks au flanc sévère et nu  
Avec ses compagnons il était parvenu.  
Et depuis bien des jours le vieux père et la vierge  
Avaient quitté la ville et la petite auberge  
Où l'hôtelier leur dit le départ du trappeur.  
Toujours encouragés par un espoir trompeur,  
Avec des Indiens au visage de enivre  
Ils s'étaient mis en route empressés à le suivre.  
Parfois ils croyaient voir, à l'horizon lointain,  
S'élever vers le ciel, dans l'air pur du matin,  
De son camp éloigné la fumée ondulante :  
Le soir, ils ne trouvaient, sous la cendre brûlante,  
Que des brasiers éteints et des charbons noirs.  
Quoique bien fatigués et rongés de soucis  
Ils ne s'arrêtaient pas, et, sans perdre courage,  
Ils poursuivaient plus loin leur pénible voyage,  
Comme si quelque fée au pouvoir merveilleux  
Avait avec malice étalé, sous leurs yeux,  
Ces mirages menteurs, cette ombre enchaînant resse  
Qu'on croit saisir toujours, qui s'éloignent sans cesse.

Comme tous ils étaient un soir au campement,  
Assis autour du feu, parlant tranquillement,

Ils virent arriver une femme sauvage.  
 Le chagrin se peignait sur son pâle visage ;  
 Mais on voyait briller, dans son œil abattu,  
 Une force étonnante, une grande vertu.  
 C'était une Shawnée. Elle allait aux montagnes  
 Rejoindre ses parents et ses jeunes compagnes  
 Qu'elle avait dû quitter pour suivre son époux  
 A la chasse aux castors, aux ours, aux caribous,  
 Jusqu'aux lieux où l'hiver étend son aile blanche.  
 Mais elle avait vu, là, le féroce Comanche,  
 Enivré de fureur, du tomahawk armé,  
 Massacrer, sous ses yeux, son mari bien aimé,  
 Un chasseur de Québec, un fier visage Pâle  
 Qui brava ses bourreaux jusqu'à son dernier râle.  
 Or, ce récit n'était pas une fiction.  
 On consola la femme en son affliction,  
 Puis on la fit asseoir à la modeste table  
 Quand la braise eut doré le chevreuil délectable.

Lassés du poids du jour et du poids des ennuis,  
 Quand le repas fut fait, que le voile des nuits  
 Fut ouvert, sous le ciel, ses grands replis humides,  
 Les fils de l'Acadie et leurs si légers guides  
 Livrèrent au repos leurs membres fatigués.  
 Pendant que les rayons capricieux et gais  
 Du brasier qui flambait au sein de la prairie  
 Jouaient sur leur front blême et leur joue amaigrie,  
 L'Indienne s'en vint, l'âme pleine de deuil,  
 S'asseoir sur le gazon et tout auprès du seuil  
 De la tente où dormait la jeune Évangéline.  
 Elle voulait encore redire à l'orpheline,

Le récit douloureux de ses derniers malheurs.  
 Elle lui répéta, les yeux noyés de pleurs,  
 Avec ce doux parler, ce ton mélancolique  
 Qui distinguent partout l'enfant de l'Amérique,  
 Sa première espérance et ses félicités,  
 Son amour, son hymen et ses adversités !  
 Comme elle avait de joie et de peur d'être mère,  
 Et plaignait son enfant de n'avoir point de père !  
 Evangéline, émue à ces tristes discours,  
 Donna, pendant longtemps, à ses pleurs libre cours.  
 Elle voyait près d'elle une autre infortunée,  
 A d'éternels chagrins comme elle destinée ;  
 Un cœur brûlant d'amour, déçu, blessé, flétri,  
 Et privé pour jamais de son objet chéri.  
 Les liens du malheur unirent ces deux femmes,  
 Et d'intimes rapports enchaînèrent leurs âmes.  
 La vierge d'Acadie à la femme des bois  
 Dit aussi ses douleurs et depuis quels longs mois,  
 Bien loin de sa patrie, elle était exilée.  
 Et la femme des bois, la figure voilée,  
 L'écoutait en silence, assise à quelques pas.  
 Ses yeux étaient de flamme ; elle ne pleurait pas.

Quand la vierge eut fini de dire son histoire  
 L'indienne pencha la tête. On eut pu croire  
 Qu'une terreur nouvelle obsédait son esprit :  
 Mais un moment après, tressillante, elle prit  
 Dans ses deux frêles mains les mains d'Evangéline,  
 Puis, assise à ses pieds dans l'ombre et la bruine,  
 Elle lui répéta l'histoire de Mowis,  
 Fiancé de la neige et brillant comme un lis,

Qui, s'étant fait chérir d'une vierge encor pure,  
Une nuit partagea sa couche de verdure,  
Et du discret wigwam sortit soudainement  
Quand le rayon du jour dora le firmament ;  
Qui pâlit, se fana, se fondit comme une ombre,  
Aux baisers du soleil qui chassait la nuit sombre.  
Son amante abusée, en proie à ses regrets,  
Le suivit, en pleurant, jusqu'au bord des forêts,  
Tendant vers lui ses bras pour retarder sa fuite.  
Et sans se reposer elle redit ensuite,  
Avec le même accent si doux et si nouveau,  
Comment, pendant la nuit, la belle Lilinau,  
Imprudente, et parfois légère en sa conduite,  
Par un méchant fantôme avait été séduite.  
Ce fantôme venait, vers le déclin du jour,  
Se cacher dans les pins qui voilaient son séjour,  
Et, lorsqu'elle passait le seuil de sa cabane,  
Un carquois à la main, le front ceint de liane,  
De sa noire retraite il sortait pour la voir.  
Il soupirait d'amour comme le vent du soir  
Et murmurait tout bas de bien tendres paroles.  
Lilinau, se fiant à ces propos frivoles,  
Rechercha sa présence et l'aima tendrement.  
Chaque soir il venait vers elle constamment.  
En caressant, un jour, ses verdoyantes plumes  
Elle suivit son vol à travers bois et brumes.  
On ne la revit plus. Sa tribu la chercha ;  
Mais personne jamais, sans doute, n'approcha  
Du gîte où l'enchanteur la retenait captive.  
Toujours Evangéline écoutait, attentive,  
Les contes merveilleux de la femme des bois,  
Elle était dans l'ivresse, et cette douce voix

L'avait, en la charmant, tout à coup transportée  
Jusques à l'horizon d'une terre enchantée.  
Vers un monde idéal son cœur prenait l'essor.

Après quelques instants, comme une boale d'or,  
La lune se leva sur l'Ozark aux flancs chauves.  
Elle fit peu à peu glisser ses reflets fauves  
Sur les plaines en fleurs et les monts de grauit,  
Sur les haines de l'ancre et les amours du nid.  
La tente déployée apparut toute blanche ;  
La mousse et le roseau, le gazon et la branche  
Prîrent l'éclat brillant que donne le frimas ;  
Les fontaines, les lacs murmurèrent plus bas ;  
Un souffle parfume vola sur les prairies.

La vierge abandonnait encore aux rêveries  
Son esprit enivré, son cœur toujours aimant.  
Mais une vague peur, mais un pressentiment  
Se glissaient dans son âme et troublaient son ivresse,  
De même qu'un serpent se glisse avec adresse,  
Roulant ses orbes froids à travers les buissons,  
Dans le nid où l'oiseau gazouille ses chansons.  
Et ce pressentiment n'était point un mystère.  
Il venait des esprits qui descendent sur terre  
Dévoiler l'inconnu dans les rêves des nuits.  
Elle sentit soudain redoubler ses ennuis.  
Quelque chose lui dit, dans un secret langage,  
Que, pareille en sa course à la vierge sauvage,  
Elle aussi poursuivait un fantôme menteur.  
Tout dormait cependant. Dans le calme enchanteur,

Le sommeil descendit sur elle comme un baume  
Et fit se dissiper la crainte et le fantôme.

Aussitôt qu'apparut l'aube du lendemain  
Les vaillants voyageurs reprirent leur chemin.  
Jenne et pourtant au deuil à jamais condamnée,  
Avec eux s'éloignait la plaintive Shawnée.

—“ Ecoute, Evangéline . . . écoute-moi, ma sœur,  
“ Dit-elle, je connais ces lieux comme un chasseur.  
“ Sur le flanc de ces monts où l'aigle a mis son aire,  
“ Le flanc que le soleil en se couchant éclaire,  
“ Est assis un village, une humble mission  
“ Où l'on aurait pour nous de la compassion.  
“ Le chef de la peuplade est une Robe-noire,  
“ Son souvenir toujours sera dans ma mémoire,  
“ Car autrefois j'ai vu son peuple bien souvent  
“ Chanter comme l'oiseau, gémir comme le vent  
“ Pendant qu'il lui parlait de la vie éphémère  
“ Et du divin Jésus et de sa sainte mère.”

Evangéline, alors, dit à ses compagnons :

—“ Allons vers ce hameau. Hâtons-nous : atteignons  
“ Le bourg que ce mont semble enlever sur son aile,  
“ Peut-être aurons-nous là quelque bonne nouvelle.”

A peine eut-elle dit que les aventuriers  
Guidèrent vers les monts leurs rapides coursiers.  
Quand le soleil entra dans son lit de nuée  
La troupe voyageuse, ardente et dénuée,  
Détourna la montagne et découvrit au loin

Une grasse prairie où se berçait le foin,  
Où serpentaient les eaux de plus d'une fontaine.  
Elle entendit chanter plus d'une voix lointaine,  
Et vit le groupe heureux des tentes des chrétiens  
Unis dans ces déserts par de sacrés liens.

Au pied d'un chêne antique, au milieu du village,  
Sur un épais tapis de mousse et de feuillage,  
Le peuple plein de foi s'était agenouillé.  
Ce chêne, que l'hiver n'avait pas dépouillé,  
Était l'unique temple. Un crucifix de marbre  
Avait été fixé dans l'écorce de l'arbre,  
Et semblait reposer un regard triste et doux  
Sur ces humbles chrétiens tombés à ses genoux.  
A travers les rameaux du chêne solitaire  
La prière et le chant s'élevaient de la terre  
Et montaient vers les cieux comme un divin encens.  
Les voyageurs, touchés de ces naïfs accents,  
S'avancèrent sans bruit, la tête découverte,  
Se mirent à genoux sur la pelouse verte,  
Et prièrent longtemps avec dévotion.  
Quand le prêtre eut donné la bénédiction,  
Qui tomba de sa main sur la foule attendrie  
Comme aux jours du printemps, sur la terre tiédie,  
Tombe le grain de blé de la main du semeur,  
Il s'avança vers eux, sollicitant l'honneur  
De les avoir dès lors pour hôtes dans sa tente.  
Basile, un peu confus, d'une voix hésitante,  
L'assure au nom de tous d'un respect filial.  
En entendant parler son langage natal  
Le ministre de Dieu sent une grande joie.

Et, suivant un sentier où la verdure ondoie,  
Il guide à son wigwam les visiteurs nouveaux,  
Puis il les fait asseoir sur des lits de rameaux  
Qu'il recouvre avec soin de peaux de bête fauve ;  
Bientôt après, signant de la croix son front chauve,  
Il partage avec eux ses gâteaux de maïs,  
Mets de tous les repas dans ces lointains pays,  
Et, souriant avec douceur, à tous il passe,  
Pleine d'eau jusqu'au bord, sa vieille calebasse.

Eux, sans perdre de temps, après quelques propos,  
Racontent leur histoire en goûtant le repos.  
Le prêtre leur répond d'une voix solennelle :  
—“ L'aube n'a pas six fois aux cieus tendu son aile,  
“ Le soleil ne s'est point six fois, non plus, enfui,  
“ Depuis que Gabriel, des trappeurs avec lui,  
“ S'est assis sur la natte où la vierge est assise.  
“ Pour se rendre à mes vœux, d'une voix indécise  
“ Il me dit longuement son lamentable sort,  
“ Puis il continua sa course vers le Nord.”

La voix de ce pasteur était bien onctueuse ;  
C'était vraiment l'écho d'une âme vertueuse  
Qui sait rendre léger le fardeau du devoir ;  
Mais pour la vierge, hélas ! c'était le désespoir ;  
Et chaque mot tombait dans son âme tremblante,  
Comme, durant l'hiver, la neige ruisselante  
Tombe dans le nid d'où l'oiseau s'est envolé.

« Il va chasser bien loin dans un lieu désolé,  
 Continua le prêtre, « à la saison prochaine,  
 « Avec nous il viendra prier sous le grand chêne.  
 « Espérons que le ciel protégera ses pas. »

Évangéline dit : « Ne le voudrait-il pas ?  
 « Permettez donc qu'ici, mon père je demeure  
 « Pour attendre l'époux ou bien ma dernière heure. »  
 Le bon missionnaire, accédant à ses vœux,  
 Lui répondit : Restez, mon enfant, je le veux. »

Le lendemain matin, revêtu de son aube,  
 Le prêtre dit la messe à la clarté de l'aube ;  
 Et quand fut consommé l'holocauste divin,  
 Basile fit seller son coursier mexicain  
 Et partit. Il allait regagner ses rivages,  
 N'ayant plus avec lui que les guides sauvages.

Les jours se succédaient lentement, lentement,  
 Et partout le maïs qui semblait seulement  
 Un verdoyant duvet répandu sur la terre,  
 Quand la vierge arriva dans le bourg solitaire,  
 Balançait aujourd'hui, comme des flots mouvants,  
 Ses longues tiges d'or au caprice des vents.  
 On épluchait déjà, dans l'amour et la joie,  
 Les épis couronnés d'une nigrette de soie.  
 Les filles du hameau rougissaient si leur main  
 Développaient alors des graines de carmin,  
 Les filles rougissaient et enchaient leur visage,  
 En étant en secret de l'amoureux présage ;

Mais elles se moquaient du pauvre épi tortu,  
L'appelaient un brigand, un épi sans vertu,  
Qui ne méritait point sa place dans la tresse.  
Auprès d'Évangéline étrangère à l'ivresse  
Alors nul blond épi n'amena Gabriel.

Le prêtre lui disait : « Laisse faire le ciel  
Et le ciel à la fin entendra ta prière.  
Dans le champ du Seigneur sois fidèle ouvrière.  
Il est, dans nos déserts, mon enfant, une fleur  
Petite, sans orgueil et sans vive couleur ;  
Vers le nord en tout temps son calice s'incline,  
C'est une fleur que Dieu dans sa bonté divine  
Sème, de place en place, en ces prés étendus  
Pour diriger les pas des voyageurs perdus.  
Semblable à cette plante est la Foi dans notre âme.  
Les fleurs des passions ont bien plus de dictame,  
Plus de vives couleurs, plus de pompeux éclats ;  
Mais soyons déliants, elles trompent nos pas  
Et leur baume suave est, hélas ! bien funeste.  
Seule ici-bas la Foi, cette plante céleste,  
Est le guide éclairé de nos pas chancelants :  
Ensuite elle orne, au ciel, nos fronts étincelants.

Ainsi venaient déjà les beaux jours de l'automne.  
Ils passèrent pourtant ! Les fruits de leur couronne  
Tombèrent, un par un, sur le guéret durci.  
Gabriel ne vint pas ! l'hiver s'enfuit aussi ;  
Le printemps embaumé s'ouvrit comme une rose ;  
L'abeille butina la fleur nouvel-éclosé ;  
Dans le calme des airs, sur les feuilles des bois,

L'oiseau bleu fit pleuvr les accords de sa voix.  
 Gabriel ne vint pas ! Cependant sur son aile  
 La brise de l'été portait une nouvelle  
 Plus douce que l'arôme et l'éclat des bouquets,  
 Le murmure des eaux, la fraîcheur des bosquets.  
 Cette nouvelle allait combler plus d'une attente :  
 " Gabriel le chasseur avait planté sa tente,  
 Diait-on dans le bourg, depuis bientôt un an,  
 Près de la Saginaw au fond du Michigan.  
 Evangéline, enfin rendue à l'espérance,  
 Oubliant sa faiblesse, oubliant sa souffrance,  
 Et tout ce qu'a d'amer une déception,  
 Fit ses derniers adieux à l'humble mission.  
 Cherchant à fuir ses maux, sa triste destinée,  
 Avec elle partit la fidèle Shawnée.  
 Après avoir longtemps erré dans le désert ;  
 Après avoir, hélas ! plus d'une fois souffert  
 D'une cruelle faim et d'une soif acerbe ;  
 Après avoir couché, sans nul abri, sur l'herbe,  
 Elle atteignit des bois éloignés vers le Nord  
 Et de la Saginaw suivit longtemps le bord.  
 Un soir elle aperçut, au fond d'une ravine,  
 La tente du chasseur. . . Elle était en ruine !

Sur les ailes du temps s'envolaient les saisons.  
 La pauvre Evangéline, aux lointins horizons,  
 Ne voyait pas encor le bonheur apparaître.  
 Un profond désespoir consumait tout son être.  
 Sous les feux des étés, les frimas des hivers,  
 Elle traîna sa peine en bien des lieux divers.  
 Tantôt on la voyait, aux missions moraves,

Priant Dieu de briser ses terrestres entraves ;  
Sur un champ de bataille aux malheureux blessés  
Tantôt elle portait des secours empressés ;  
Elle entraît aujourd'hui dans une grande ville  
Et demain se cachait dans un hameau tranquille.  
Comme un pâle fantôme on la voyait venir,  
Et souvent de sa fuite on n'avait souvenir.  
Quand elle commença sa course longue et vaine  
Elle était jeune et belle, et son âme était pleine  
De suaves espoirs, de tendres passions :  
Sa course s'achevait dans les déceptions !  
Elle avait bien vieilli ; sa joue était fanée ;  
Sa beauté s'en allait ! Chaque nouvelle année  
Dérobait quelque charme à son regard serein,  
Et traçait sur son front les rides du chagrin.  
On découvrait déjà, sur sa tête flétrie,  
Quelques cheveux d'argent, aube d'une autre vie,  
Aurore dont l'éclat mystérieux et doux  
Nous dit qu'un nouveau jour va se lever pour nous ;  
Comme, au premier rayon dont le ciel s'illumine,  
Sous le voile des nuits le matin se devine.

## V

Dans cette heureuse terre où de flots azurés  
Le Delaware arrose, et les vals et les prés,

Il s'élève une ville et populeuse et fière  
Qui baigne tout gaiement ses pieds dans la rivière  
Et garde avec amour, dans son bois enchanteur,  
Le vénérable nom de Penn, son fondateur.  
Là l'air est imprégné d'une douceur extrême  
Et la pêche est vraiment de la beauté l'emblème ;  
Là, comme un doux écho, chaque rue a sa voix  
Qui répète les noms des arbres d'autrefois,  
Comme pour apaiser les plaintives Dryades  
Dont on a démolé les vertes colonnades.  
C'est là qu'Évangéline avait enfin goûté,  
Après tant de tourments, quelque tranquillité.  
Et c'est là qu'était mort Leblanc, le vieux notaire.  
De ses cent petits-fils, quand il quitta la terre,  
Un seul était venu s'asseoir à son chevet.  
C'est dans cette cité que la vierge trouvait  
Le plus de souvenirs de sa terre natale.  
Elle aimait des Quakers l'existence frugale  
Et l'usage charmant qu'ils ont de tutoyer :  
Cela lui rappelait quelque peu son foyer,  
Et l'Acadie où, dans la joie et les misères,  
Les habitants unis se traitaient tous en frères.  
Quand d'espérer en vain son cœur fut enfin las,  
Par un divin instinct, ses pensers et ses pas,  
Comme certaine fleur se tourne à la lumière,  
Se tournèrent alors vers cette ville altière.  
Quand la brise s'élève au réveil du matin  
Et chasse les brouillards jusque dans le lointain,  
Le voyageur assis sur le flanc des montagnes  
Voit naitre, sous ses pieds, à travers les campagnes,  
De longs ruisseaux d'argent tout frangés de rameaux,  
Des landes et des lacs, des bois et des hameaux ;

Ainsi, quand les brouillards s'enfuirent de son âme,  
Bien loin, au-dessous d'elle, en des sentiers de flamme,  
Elle vit graviter le monde étincelant ;  
Et les sentiers ardues que d'un pas chancelant  
Elle avait remontés avec tant de constance  
Semblaient courts maintenant, et brillaient à distance.

Cependant Gabriel n'était pas délaissé :  
La vierge, dans son cœur sous le deuil affaîssé,  
Gardait fidèlement son image bénie,  
Mais elle la gardait charmante, rajeunie,  
Comme en ce jour heureux où, la dernière fois,  
Assise à ses côtés, elle entendit sa voix !  
Les ans n'avaient point pu changer cette figure  
Qu'elle vit autrefois si placide et si pure !  
Pour elle son amant n'avait jamais vieilli :  
L'absence et le malheur l'avaient même embelli :  
Il était comme mort, mort à la fleur de l'âge,  
Dans toute sa beauté, sa force et son courage.

En son exil lointain, sous un ciel étranger,  
Évangéline apprit bien vite à partager  
L'angoisse du chagrin, les pleurs de l'indigence.  
Elle savait user envers tous d'indulgence,  
Priaît également pour tous. Sa charité  
Ne perdait jamais rien de son intensité ;  
Et rappelait alors ces fleurs dont les calices,  
Sans perdre de parfums, sans perdre de délices,  
Répandent dans les airs leurs suaves odeurs.  
Son cœur brûlait souvent de divines ardeurs ;

Elle ne formait pas alors d'autre espérance  
 Que de suivre Jésus avec persévérance.  
 Elle entra dans un cloître et coupa ses cheveux,  
 Puis au pied des autels prononça de saints vœux.

Où la vit bien souvent dans les coins de la ville  
 Où, comme un noir essaim, groule un peuple servile,  
 Où, pour cacher ses pleurs, sa fum, sa nudité,  
 L'indigence se plonge avec avidité,  
 Où la femme malade est sans pain et travaillo  
 Pour nourrir ses enfants qui gisent sur la paille ;  
 Bien souvent on la vit, dans ces coins isolés,  
 Porter un doux espoir sous les toits désolés.  
 Lorsque la foule était tout à fait disparue,  
 Que tout dormait, le guet qui longeait chaque rue,  
 Criant dans la rafale et dans l'obscurité  
 Que tout était tranquille au sein de la cité,  
 Le guet voyait toujours dans quelq' humble mansarde  
 S'éveiller les reflets de sa lampe blafarde.  
 Avant qu'à son sommeil l'heureux fut arraché,  
 L'Allemand matinal qui venait au marché  
 Avec fleurs et fruits mûrs dans sa lourde charette,  
 La rencontrait souvent qui gagnait sa retraite,  
 Sans effroi, tout seule, en priant, en pleurant,  
 Après avoir veillé près du lit d'un mourant.

Sur la cité de Penn une peste maligne  
 Vint fondre un jour. Hélas, plus d'un funeste signe  
 En avait averti l'orgueilleux citadin.  
 Des sauvages pigeons avaient paru soudain :



Ils sortaient des forêts où pour toute pâture  
 Ils n'avaient pu trouver qu'une noix sèche et dure,  
 Leur vol pendant longtemps avait terni le jour.  
 Les fauves, les oiseaux avaient fui leur séjour.

Ainsi que dans les mois d'avril et de septembre,  
 Sur les champs tout fleuris et tout parfumés d'ambre,  
 L'océan pousse un flot qui monte, monte encor,  
 Jusqu'à ce que le pré soit lui-même un lac d'or ;  
 De même, franchissant sa borne accoutumée,  
 L'océan de la mort sur la plaine embaumée  
 Où fleurissait la vie, où rayonnait l'azur,  
 Avec un long sanglot jeta son flot impur.  
 Le riche, par ses biens, la beauté, par ses charmes,  
 L'enfant, par ses soupirs, la mère par ses larmes  
 Ne purent désarmer le terrible oppresseur ;  
 Et le frère mourait dans les bras de sa sœur,  
 L'enfant, en s'endormant sur le sein de sa mère,  
 L'épouse, à son réveil d'une joie éphémère !  
 L'indigent, délaissé dans ce moment fatal,  
 Sans amis, sans parents, frappait à l'hôpital,  
 La demeure de ceux qui n'ont point de demeure ;  
 C'est là qu'il attendait, hélas ! sa dernière heure.

En ce temps l'hôpital s'élevait retiré,  
 En dehors de la ville, au coin d'un large pré :  
 Aujourd'hui, cependant, la cité l'envitonne,  
 Et ses murs lézardés, le toit qui le couronne  
 Semblent être un écho qui répète aux heureux  
 Ces mots que Jésus dit chez Simon le lépreux :  
 — « Des pauvres sont toujours au milieu de vous autres. »

Nuit et jour, à l'hospice, avec de saints apôtres,  
 Ou voyait accourir la sœur de charité.  
 Et quand elle parlait de la félicité  
 Que Dieu réserve, au ciel, à ceux qui sur la terre  
 L'ont tendrement aimé comme on aime un bon père,  
 Le mourant souriait et retrouvait l'espoir.  
 Sur le front de la vierge il croyait entrevoir  
 Une vive auréole, une lueur divine,  
 Comme au front de ses dieux un artiste en dessine,  
 Ou comme de bien loin, pendant l'obscurité,  
 On en voit resplendir au front d'une cité.  
 Son regard lui semblait un rayon, un dictame  
 De ce ciel où bientôt allait monter son âme.

Un dimanche matin, tout reposait encor  
 Et l'orient jetait à peine un reflet d'or,  
 Elle sortit songeant à ses pauvres malades.  
 Dans l'air chaud de l'été, sous ses vertes arcades,  
 Le jardin balançait mille odorantes fleurs.  
 Elle choisit alors celles dont les couleurs  
 Pouvaient rendre, peut-être, un sourire à la bouche  
 Des patients cloués sur leur funèbre couche ;  
 Elle fit un bouquet, puis ensuite monta.  
 La brise, au même instant, sur son aile apporta  
 Les sons mélodieux d'une cloche lointaine.  
 Des accents endoués flotteront dans la plaine  
 Et parurent s'unir aux murmures des bois :  
 C'était, au temple aimé, le chant des Suédois.  
 Aussi doux que le bruit d'une aile qui se ferme  
 La calme descendait. Le deuil avait un terme.  
 La vierge pressentit que sa peine achevait.

Dans le sombre hôpital, près de chaque chevet  
Se tient un serviteur qu'un zèle saint anime.  
A l'arçge de la mort disputant sa victime,  
Sous le regard de Dieu, loin du monde et du bruit,  
Il prodigue ses soins et veille jour et nuit.  
Sur le front tout brûlant, sur la lèvre qui sèche  
Il fait souvent couler quelques gouttes d'eau fraîche ;  
Et, quand tout est fini pour ces pauvres humains,  
Sur leur poitrine froide il leur croise les mains,  
Il leur ferme les yeux et d'un voile les couvre.

Au moment où la porte en gémissant s'entr'ouvre  
Plus d'un malade semble enfla se réveiller,  
Se tourne lentement sur son triste oreiller  
Et fixe sur la vierge un œil plein de souffrance.  
Sa présence était douce et rendait l'espérance :  
C'était comme, le soir, les feux de l'horizon  
Qui vont illuminer les murs d'une prison.  
En portant ses regards sur les lits autour d'elle  
Elle vit que la mort travaillait avec zèle.  
En effet, dans la nuit, plusieurs pestiférés  
Que, la veille, elle avait de ses soins entourés,  
Étaient enfla partis de cette pauvre terre ;  
Mais d'autres occupaient leurs couches de misère !

Soudain elle s'arrête, et ses pas étonnés  
Par la crainte et l'effroi semblent être enchainés.  
Sa lèvre est entr'ouverte et tout son corps frissonne ;  
Sous sa morne paupière un vif éclair rayonne ;  
Sa main laisse tomber son frais bouquet de fleurs ;  
Elle jette un sanglot, s'affaisse et fond en pleurs

Les malades, surpris, par un effort suprême  
Sur leurs chauds oreillers soulevèrent leur front blême.

Près d'elle, sur un lit où tombait son regard,  
Les serviteurs venaient de porter un vieillard.  
Il s'en allait mourant. Sa joue était bien creuse ;  
Des cheveux gris tombaient sur sa tempe flévrée.  
Mais dans le même instant un reflet de soleil,  
En luicant sur son front le rendait tout vermeil,  
Paraissait effacer les rides du vieil âge  
Et rendre la jeunesse à ce pâle visage.  
Il était là, cet homme, immobile et sans voix,  
Le regard attaché sur la petite croix  
Qu'on avait suspendue au mur près de sa couche,  
La fièvre d'un trait rouge environnait sa bouche.  
On eût dit que la vie, à l'instar des Hébreux,  
Avait mis sur sa porte un sang tout généreux  
Pour que l'ange de mort retint encor son glaive.  
Il râlait. Ses pensers se perdaient dans un rêve.  
Il était, je l'ai dit, immobile et muet ;  
Sous le râle, pourtant, sa gorge remuait.  
Ses yeux étaient couverts de nuages funèbres ;  
Ses esprits se plongeaient en de ténébreux ténébres,  
Ténébres d'agonie et ténébres de mort.

Au sanglot que jeta la viègre en son transport,  
Il parut secouer pourtant sa léthargie  
Et retrouver encor quelque reste de vie.  
Il tressaillit ; il crut entendre un chant du ciel,  
Un chant qui lui disait : " Gabriel ! Gabriel !"  
" Je te retrouve enfin, et nous mourons ensemble ! "

Et ce chant résonnait comme l'airain qui tremble,  
Dans un serais, aussitôt, il voit, comme autrefois,  
La terre d'Audie et ses laes et ses bois ;  
Il voit ses prés, ses moutons, ses ruisseaux, ses villages,  
Et le toit de son père au milieu des feuillages,  
Et son Évangéline allant à son côté,  
Dans toute sa jeunesse et toute sa beauté,  
Sur la peattie en fleurs, ou le long des rivières !...  
Des pleurs d'enivrement coulent de ses paupières...  
Il entreouvre les yeux, les porte autour de lui :  
La douce vision, hélas ! a déjà fui !  
Mais auprès de sa corche, humble et mélancolique,  
Il voit, agenouillée, une forme angélique,  
Et c'est Évangéline !... Il veut dire son nom,  
Mais sa langue ne peut murmurer qu'un vain son.  
Dans un dernier transport, sur elle avec ivresse  
Il attache un regard tout chargé de tendresse.  
Il veut lever la tête et lui tendre la main,  
Aussitôt il retombe et tout effort est vain !  
Seulement, un sourire éclaire sa figure  
Quand de la vierge aimée il sent la lèvre pure  
Sur sa lèvre de feu longuement se poser,  
Son regard se ranime à ce dernier baiser,  
Mais ce n'est qu'un éclair ! On le voit se déteindre :  
C'est la lampe qui brille au moment de s'éteindre,  
Le flambeau consumé que réveille un vent frais.  
Il pâlit, il se voile, il se ferme à jamais !  
Et tout était fini : l'amour et ses délices,  
La crainte et les espoirs, la joie et les supplices.

Evangéline en pleurs resta pieusement  
 Près des restes sacrés de son fidèle amant.  
 Une dernière fois, dans l'angoisse abimée,  
 Elle prit dans ses mains la tête inanimée,  
 Doucement la pressa contre son cœur transi  
 Et dit, penchant son front : O mon Jésus, merci !

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre  
 Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,  
 Tes sapins résineux et tes cèdres altiers  
 Se balancent encor sur le bord des sentiers ;  
 Mais loin de leur ombrage et de leurs vertes ailes,  
 Dans le même tombeau, les deux amants fidèles  
 Dont les afflictions et les maux sont finis,  
 Reposent, côte à côte, à jamais réunis !  
 Ils dorment sous les murs d'un temple catholique !  
 Leurs noms sont ignorés ; la croix simple et rustique  
 Qui disait au passant le lieu de leur repos  
 Ne se retrouve plus ! Comme d'immenses flots  
 Roulent, avec fracas, vers une calme rive,  
 Auprès de leur tombeau, pressée, ardente, active,  
 S'agite chaque jour la foule des humains.  
 Combien de cœurs blessés et remplis de chagrins  
 Soupirent dans l'ennui, dans la sollicitude,  
 En ces lieux où leurs cœurs trouvent la quiétude !  
 Combien de fronts pensifs s'inclinent tristement  
 En ces lieux où leurs fronts n'ont plus aucun tourment !  
 Combien de bras nerveux travaillent sans relâche  
 En ces lieux où leurs bras ont achevé leur tâche !  
 Combien de pieds actifs se succèdent sans fin  
 En ces lieux où leur pieds se reposent enfin !

Adieu! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre  
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,  
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers  
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;  
Mais sous leur frais ombrage et sous leur vaste dôme  
On entend murmurer un étrange idiôme,  
On voit jouer, hélas ! les fils d'un étranger !....  
Seulement, sur les rocs que le flot vient ronger,  
Et sur les bords déserts du sonore Atlantique  
On voit, de place en place, un paysan rustique.  
C'est un Acadien dont le plaintif aïeul  
Ne voulut pas avoir, pour sépulcre ou linceul,  
La terre de l'exil si lourde et si fatale,  
Et qui revint mourir à sa rive natale !

Cet homme, il est pêcheur; il vit de son flet.  
Sa fille porte encore élégant mantelet,  
Jupon de droguet bleu, chapeau de Normandie.  
Elle a de beaux yeux noirs, une épaule arrondie.  
Sa femme, tout le jour, tourne son gai fuseau ;  
Ses garçons, comme lui, se complaisent sur l'eau.  
Dans les veilles d'hiver, quand l'étoile s'allume,  
Assis au coin de l'âtre où le bois se consume,  
D'Évangéline on conte, en répandant des pleurs,  
Aux enfants bien soumis, l'histoire et les malheurs.  
Et l'Océan plaintif dans ses antres de roche  
Au loin frémit encore. Il s'agite, il s'approche,  
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots  
Comme pour se mêler à leurs tristes sanglots.

## LA CHAÎNE D'OR

---

Ce que je conte est vrai. Ce n'est pas une histoire  
Que le bon sens, messieurs, refusera de croire ;  
C'est un récit sincère et tout plein d'à propos.  
Tant de bras vigoureux demeurent en repos  
Et qui travailleraient s'ils avaient de l'ouvrage !  
Oui, l'on souffre partout : partout gronde l'orage.

Je venais d'accepter un emploi. J'écrivais.  
Et, le front dans la main, écrivant, je rêvais  
Au passé qui n'est plus, au présent qui s'envole,  
A l'avenir, ce grand problème qui désole

Ceux qui n'aiment pas Dieu, ceux qui n'ont pas la foi.  
Jean Dumanoir entra. Marchant tout droit à moi :

—Comment te portes-tu ? dit-il.

Et sa main blanche  
Serre la mienne alors dans une étreinte franche.

—Dieu merci, répondis-je, on se porte assez bien ;  
Mais l'on vieillit ; bientôt l'on ne vaudra plus rien.

Il sourit d'un air triste en approchant un siège.

Nous nous étions connus autrefois au collège,  
Où nous fûmes amis. Alors assez souvent,  
Dans les beaux jours d'automne, à l'époque où le vent  
Avec un bruit plaintif traîne les feuilles mortes,  
Nous marchions, en causant choses de toutes sortes,  
Sous les ormes touffus qui protègent la cour.  
Mais nous aimions surtout à parler de l'amour,  
Car il était sensible, et moi, j'étais poète.  
Nous perdîmes ainsi des jours que je regrette,  
Je l'avoue à cette heure où je suis sans orgueil.  
Si c'était à refaire . . . . . On est loin de l'écueil,  
Disons qu'on ferait mieux ; il est aisé de dire.

Ainsi l'on oubliait Mèlibée et Tytère  
Pour songer au village où l'on avait quitté—

Dans les pleurs, pensait-ou—quelque jeune beauté.  
 Jean rêvait une femme adorable et fidèle,  
 Belle comme Didon, amoureuse comme elle—  
 Quelque peu moins peut-être—et pour filer ses jours,  
 Au milieu de nos champs le plus beau des séjours.  
 Je rêvais aussi moi de semblables délices ;  
 Je rends grâces aux cieux qui me furent propices.

Jean quitta de bonne heure Horace et Lucien,  
 Et le vieux séminaire où plus d'un doux lien,  
 Comme un charme inconnu, nous ramène sans cesse.  
 Après un long repos il entra dans la presse  
 Pour rédiger l'annonce et l'humble fait divers.  
 Ensuite il fut commis, puis, marchand. Les revers,  
 Qui ne sont épargnés souvent qu'à la sottise,  
 L'atteignirent bientôt. Ce fut une surprise  
 Pour les riches prêteurs qui perdaient leur argent ;  
 Ce fut pour lui la honte. Il reprit indigent,  
 Pour nourrir sa famille, un emploi que j'ignore.

Mais je reviens au fait. Si je digresse encore  
 Sois indulgent, lecteur, et ne murmure pas.  
 Mon récit n'est pas long, mais il est triste, hélas !  
 Jean me dit :

—Le Seigneur t'a fait digne d'envie :

Un emploi magnifique, et pour toute la vie !  
 Des livres ! ces amis aux cœurs toujours ouverts  
 Qui nous font oublier que le monde est pervers ;  
 De l'argent ! et jamais cette peur qui fend l'âme,

De voir mourir de faim ses enfants et sa femme !  
Non, tu ne fus pas, toi, marqué d'un sceau fatal ! . . . .

Il s'animait ; son œil prit l'éclat du métal.

—Es-tu donc malheureux, Jean Dumanoir, lui-dis-je ?

—Moi ? bah ! laissons cela : voilà que je t'afflige  
Voulant t'être agréable et te féliciter . . . .  
Mais on voit tant de maux qu'on peut bien s'irriter.

—S'irriter ? allons-donc ! est-ce là le remède ?

—Non ! on courbe la tête, on prie, on intercède,  
On demande du bois et du pain s'il vous plaît,  
Et l'on baise la main qui nous donne un soufflet !...  
On connaît bien cela ; ça s'enseigne à l'école.

Tout de suite il se lève après cette parole.

—Attends un peu, lui dis-je, il faut encor causer.  
Ouvre mes vieux bouquins, cela va t'amuser  
Pendant que je termine une dernière lettre.

—C'est bien, je t'attendrai si tu veux le permettre.

—Je t'en prie.

Aussitôt il s'en alla plus loin,  
Avec un in-quarto, se cacher dans un coin.

Alors entra sans bruit, marchant d'un pas timide,  
Une enfant de dix ans. Son œil était humide.  
Le rayon qu'il jetait en se levant sur vous  
Valait une prière adressée à genoux.  
Elle avait les terreurs d'une biche farouche ;  
Et l'on ne voyait pas s'échapper de sa bouche  
Le sourire si doux chez les enfants heureux.  
Elle eut été jolie avec ses blonds cheveux  
Et son chapeau de feutre appuyé sur l'oreille,  
Si sa joue eut gardé quelque teinte vermeille ;  
Mais elle était, hélas ! livide à faire peur.

—Approche, mon enfant, lui dis-je avec douceur :  
Que veux-tu ?

—Je venais vous offrir une chaîne.

—Une chaîne ? Et pourquoi ?

—Nous sommes dans la gêne ;  
L'hiver arrive vite, et chez nous il fait froid.

—A ton air souffreteux, petite, l'on te croit.  
Comment te nommes-tu ?

—Bernadette.

—Et ton père ?

—Mon père ? Excusez-moi, monsieur ; maman espère  
Qu'on trouvera bientôt quelque place pour lui,  
Et que nul ne saura ce qu'on souffre aujourd'hui.

—Il est donc sans emploi ?

— Les places sont bien rares,  
Et les riches, monsieur, sont quelquefois avares.

—Prends garde d'être injuste à force de souffrir.  
Que de pleurs à sécher, d'indigents à nourrir,  
Chère enfant, en ces jours de détresse où nous sommes !  
Et puis Dieu vient à nous quand s'éloignent les hommes.

Bernadette inclina la tête sur son sein ;  
Je vis deux pleurs tomber sur sa petite main,  
Et je craignis un peu d'avoir été sévère.  
Enfants, n'êtes-vous pas les anges de la terre ?  
Pourquoi vous contrister ? Mais je repris encor,  
Et d'un ton caressant :

— La chaîne est-elle d'or ?

— Oui, monsieur, regardez.

Sa voix était tremblante :  
C'était d'espoir, sans doute. Elle ne fut pas lente  
A me faire admirer le précieux bijou.

— Ma mère ne veut plus la porter à son cou,  
Dit-elle en soupirant.

Cette chaîne était belle.

— Ta mère veut la vendre ? Et qu'en demande-t-elle ?

— Peu de chose . . .

Un sanglot yint étrangler sa voix.

— C'est pour avoir du pain, c'est pour avoir du bois,  
Ajouta-t-elle ensuite en joignant ses doigts maigres.

J'entendis rire alors des enfants tout allègres,  
Et cela me fit mal. Je cachai mon émoi.

— As-tu diné ? repris-je.

—Aujourd'hui ? non, pas moi, ..  
Ni les autres non plus, excepté la petite.

—La petite ?

—Oui, monsieur ; son nom est Marguerite.  
Elle a quatorze mois et commence à marcher.  
Elle dîne toujours car je vais lui chercher,  
Lorsque le soir arrive et qu'il fait un peu sombre,  
Le pain qu'on jette aux chiens en des endroits sans  
[nombre.

—Et ta mère ? et ton père ?

—Eux, il n'ont jamais faim.  
Ils le disent, du moins, en nous donnant le pain.

—C'est le premier objet que tu cherches à vendre ?

—C'est le dernier, monsieur ; si vous voulez le prendre.

—Non, garde-le plutôt puisque c'est ton espoir,  
Mais reçois cette obole et dinez tous ce soir.

—Merci ! merci, monsieur ! dit-elle.

Et sa pauvre

S'emplit à ce moment d'une ardente lumière ;  
Et sur sa pâle joue, et sur son front pensif  
Parut, dans un rayon, un bonheur fugitif.  
Elle s'en retournait. Il me vint une idée :  
La coupe des chagrins n'est pas encor vidée  
Pour ma nouvelle amie et ses parents honteux,  
Si j'allais voir quelqu'un et demander pour eux ?

—Donne ta chaîne d'or, dis-je à la jeune fille

—Oui, la voici, monsieur.

—Elle est lourde, elle brille,  
Pensais-je en la faisant rebondir dans ma main.

Mon ami Jean lisait je ne sais quel bouquin ;  
Je m'approche de lui, le touche sur l'épaule :

—Veux-tu faire une aumône ?

—Une aumône ? Mon rôle,  
Me répond-il, hélas ! serait d'un recevoir.

Je crus qu'il plaisantait. Je ne pouvais le voir.  
Incliné sur son livre et tout à sa lecture,  
Il n'avait pas vers moi retourné sa figure.

—Aujourd'hui ? non, pas moi, ..  
Ni les autres non plus, excepté la petite.

—La petite ?

—Oui, monsieur ; son nom est Marguerite.  
Elle a quatorze mois et commence à marcher.  
Elle dîne toujours car je vais lui chercher,  
Lorsque le soir arrive et qu'il fait un peu sombre,  
Le pain qu'on jette aux chiens en des endroits sans  
[nombre.]

—Et ta mère ? et ton père ?

—Eux, il n'ont jamais faim.  
Ils le disent, du moins, en nous donnant le pain.

—C'est le premier objet que tu cherches à vendre ?

—C'est le dernier, monsieur ; si vous voulez le prendre.

—Non, garde-le plutôt puisque c'est ton espoir,  
Mais reçois cette obole et dinez tous ce soir.

—Merci ! merci, monsieur ! dit-elle.

—A quelques nobles gens, honteux de leurs misères,  
Qui vont mourir de faim au milieu de leurs frères,  
Plutôt que mendier.

Jean dit : C'est vrai cela.  
Mais qui donc t'a remis cette chaîne ?

—Voilà,  
C'est une pauvre enfant qui m'attend à ma porte . . .  
Moi je n'achète point d'objets de cette sorte,  
Du moins en pareil cas. Je n'ai jamais goûté  
Cette façon de faire un peu la charité.

—Si j'avais, repart-il, quelques sous dans ma bourse,  
Je les donnerais bien à l'enfant sans ressource . . . . .

Il fouillait son gousset. D'un ton rauque et fiévreux  
Il ajoute :

— Rien ! rien ! que je suis malheureux !

Or, comme il prononçait cette triste parole,  
La petite survint. Une crainte frivole  
De ses jeunes esprits, je le crois, s'emparait.  
Je tardais à venir et le temps lui durait.

Elle ne savait pas si j'étais bien honnête,  
Et de sa chaîne d'or pouvait être inquiète.

—Que je suis malheureux ! disait Jean, se levant.

Et son regard tomba sur la naïve enfant  
Qui venait de sourire en me voyant près d'elle.  
L'enfant s'arrête alors comme un oiseau dont l'aile  
Se brise tout à coup en volant dans les cieux.  
Elle porte sur nous un regard anxieux  
Et puis courbe la tête. On voit frémir sa lèvre :

—O mon père ! dit-elle.

Et lui, l'œil plein de fièvre,  
La bouche frémissante et le front en sueurs,  
Il la prend dans ses bras et l'inonde de pleurs.

## II

L'airain des vieux clochers avait sonné six heures ;  
Et déjà les remparts, les arbres, les demeures,  
Comme dans un manteau, se drapaient dans la nuit.

Je sortis. Il neigeait, et la neige avec bruit  
Tourbillonnait dans l'air et fouettait les fenêtres.  
En marchant je songeais à tous ces pauvres êtres  
Qui grelottent, serrés près d'un foyer sans feu,  
Et que semble oublier la charité de Dieu.

Je marchais à grands pas comme c'est ma coutume.  
De loin, à la clarté du fanal qui s'allume,  
Je voi-, dans le brouillard, un jeune couple heureux  
S'avancer en riant sur le trottoir poudreux.  
Au bras du cavalier, comme une vigne au chêne,  
La femme est suspendue ; et ses cheveux d'ébène,  
D'un turban de velours s'échappant à demi,  
Effleurent, parfumés, les lèvres de l'ami.  
Deux jeunes amoureux ont cent choses à dire ;  
Bien gaiement ils causaient, et leurs éclats de rire,  
Comme les blancs flocons, s'éparpillaient au vent.  
Je souffrais ; leur bonheur me parut insolent.  
Pourtant ne faut-il pas que la jeunesse chante ?  
Le monde est ainsi fait : Près d'une âme méchante  
Une âme pure exhale un parfum de vertu ;  
Près d'un riche superbe un pauvre est demi-nu ;  
Un bouton s'ouvre encor près d'une fleur qui tombe,  
Et le berceau sourit à côté de la tombe !

En songeant à ces faits qui troublent la raison,  
J'arrivai sur le seuil d'une haute maison.

—C'est bien ici ! me dis-je.

Alors, dans les ténèbres,  
Le marteau me parut frapper des coups funèbres.  
Une enfant descendit deux ou trois escaliers  
Et se hâta d'ouvrir. De ses méchants souliers  
Ses pieds mignons sortaient rongis par la froidure.  
Ses dents claquaient bien dru. Libre, sa chevelure  
Protégeait son épaule en la voilant un peu.  
Elle souffrait. Hélas ! tout souffrait en ce lieu !

— Vous êtes médecin . . . Montez, monsieur, dit-elle.  
Papa ne vous suit point ?

Et, tenant sa chandelle,  
Afin d'éclairer mieux elle monta devant.

— Mais non, je ne suis pas médecin, mon enfant ;  
Tu te trompes.

— Montez quand même. Tout à l'heure  
Le médecin viendra dans notre humble demeure.

— Qui donc, chère petite, est malade chez vous ?

— C'est ma mère.

— Ta mère ?

Alors un chant bien doux,  
Un chant triste et dolent vint frapper mon oreille.

— Ou n'entend pas partout, dis-je une voix pareille ;  
Qui chante-là, sais-tu ?

La petite pleurait.

Tout n'est pas douil ici comme on le penserait,  
Et j'en suis fort heureux, me disais-je en moi-même.  
La porte s'ouvre alors, puis une femme blême  
M'apparaît aussitôt au fond d'un grand fauteuil.  
La surprise me cloue, un instant sur le seuil,  
Car c'est elle qui chante. Elle veut tout de suite,  
Se lever par respect ou pour prendre la fuite,  
Mais sur son siège dur elle retombe. Non,  
Je ne saurais conter quel étrange rayon  
Jaillit en ce moment de sa morne paupière,  
Et comme elle reprit une attitude fière !  
Malgré son front livide, elle était belle encor  
Avec sa robe blanche, avec sa chaîne d'or  
Dont les brillants anneaux flottaient sur sa poitrine.  
Elle étendit vers moi sa main osseuse et fine :

— Venez-vous en ce lieu chercher de la pitié ?  
Me dit-elle soudain. Au nom de l'amitié  
Venez-vous demander qu'on songe à la détresse,  
Qu'on ranime les cœurs qui sont dans la tristesse ?

.....  
 Se couche-t-on chez vous quelquefois sans souper,  
 Et voit-on au chevet les spectres se grouper ?  
 .....

Je vous ferai l'aumône. Aimez la Providence,  
 Et du bien qu'on vous donne usez avec prudence,  
 Car après le soleil on voit monter la nuit,  
 Le bonheur passe vite et la douleur le suit !  
 .....

J'ai de l'or ; je suis riche—Elle montrait sa chaîne—  
 Mes enfants n'ont jamais, monsieur, connu la gêne,  
 Et, s'ils souffrent un peu, c'est de me voir souffrir.”  
 .....

Bernadette pleurait. L'enfant qui vint ouvrir,  
 Vous le pensiez sans doute, était ma Bernadette.  
 La pauvre femme, alors, se relève et rejette  
 Sur son cou grêle et blanc ses boucles de cheveux.  
 Quelques enfants jouaient et se croyaient heureux.

—Venez ici, dit-elle, et sa parole tremble.

Eux, dans une autre pièce ils se sauvent ensemble.  
 Marguerite, pourtant, tombant à chaque pas,  
 S'avance vers sa mère et tend ses petits bras.  
 Et sa mère la prend sur ses genoux, la couche,  
 La couvre de ses mains afin qu'on ne la touche,  
 Et se met à chanter comme pour l'endormir.  
 Ah ! j'aurais aimé mieux entendre alors gémir,  
 Dans son mortel chagrin, la pauvre malheureuse !

Cela m'eut touché moins. C'est une chose affreuse  
Que de rire ou chanter à force de douleurs !  
De ma main j'essayais mes paupières en pleurs ;  
Je n'avais jamais vu de détresse aussi forte.  
Et j'étais là, debout, toujours près de la porte,  
N'osant aller plus loin, ne pouvant pas parler  
Et tenté de m'enfuir ou de m'agenouiller.  
Comme moi Bernadette aussi semblait attendre.

Enfin, sur l'escalier des pas se font entendre  
Et Dumanoir arrive avec le médecin.  
Nos mains se pressent :

—Jean, dis-moi dans quel dessein  
Tu me cachais ainsi ta misère profonde :  
Doutais-tu de mon cœur ou craignais-tu le monde ?

Il secoua la tête et ne répondit rien ;  
Mais je vis dans ses yeux deux pleurs brûlants.

—Eh bien !  
Dis-je à l'homme de l'art, comment est la malade ?

Avant qu'il répondit.

—Il faut que je m'évade,  
Car depuis quinze jours l'on me tient en prison,

Dit la femme en délire, et cela sans raison.  
Mes enfants avaient faim ; nous étions sans ressources ;  
Je me suis mise alors à faire quelques courses  
En mendiant du pain, en mendiant des sous ;  
Et tous m'ont refusée ! Alors moi, voyez-vous,  
J'ai volé, quelque part, en passant je suppose,  
Un morceau de pain blanc, rien qu'un, pas autre chose,  
Et c'est pourquoi, messieurs, on m'a mise au cachot !....

Et son triste discours finit dans un sanglot.  
Les enfants, tour à tour sortis de leur cachette,  
Écoutaient étonnés. D'une façon discrète  
Le médecin me dit :

—Non, je n'ai plus d'espoir.

Deux semaines après, à l'approche du soir,  
Un samedi, je vis une enfant à l'air doux  
Entrer dans le saint temple et tomber à genoux  
Sur le parquet, devant l'autel de Notre-Dame.  
Le plus amer chagrin semblait remplir son âme.  
Quelques cierges brûlaient et des vases de fleurs,  
Comme un hommage, offraient leurs suaves odeurs.  
Et cette enfant était de noir toute vêtue.  
Son regard se fixa sur la blanche statue  
De la mère du Christ seule au pied de la croix,  
Et puis elle se mit à prier ; et sa voix  
Faisait comme un bruit d'aile autour du tabernacle.  
Elle ouvrit le balustre et, sûre du miracle

S'approcha de la table où brillaient fleurs et feux.  
De nouveau vers la Vierge elle leva les yeux  
Puis laissa retomber, sous la clarté sereine,  
Près des vases de fleurs, une brillante chaîne.

En voyant Bernadette offrir sa chaîne d'or  
La Mère des douleurs parut sourire encor.

Quelques jours ont passé. Près d'un feu qui pétille  
Dumanoir, entouré de sa jeune famille,  
Pleure silencieux. Le vent perce les toits.  
Un petit mendiant, se soufflant dans les doigts,  
Vient, pour l'amour de Dieu, demander l'assistance.  
Dans la maison en deuil reparaît quelqu'aisance :  
Bernadette a touché le Seigneur par sa foi,  
Et son père, un matiu, a trouvé de l'emploi.

—Donne, fit Dumanoir, donne à chaque misère !  
Donne, ma Bernadette, afin qu'une autre mère,  
En ces jours de malheur, ne meure pas de faim !...

L'enfant au petit pauvre apporta tout un pain.

## LE ROI ROBERT DE SICILE

(Traduction)

La Saint-Jean approchait. Le soir de la vigile,  
Le superbe Robert alors roi de Sicile,  
Frère de l'empereur et du pontife Urbain,  
Affectant pour l'Eglise un respect souverain,  
Vint, suivant la coutume, en pompeux équipages,  
A l'office de Vêpre ; et chevaliers et pages,  
A genoux près de lui, priaient avec ferveur  
Pendant qu'il écoutait le chant sacré du chœur.

Or, les prêtres, debout au fond de la chapelle,  
Dirent *Magnificat*. Et leur voix solennelle,

Dans ce chant alterné des sublimes versets,  
 Fit tressaillir la nef où de pâles reflets,  
 Les derniers du soleil couchant, jouaient encore.  
 Et le roi fut frappé de ce verset sonore  
 Qui soudain retentit comme un cri de héraut,  
 Et qu'à dessein, peut-être, on chantait un peu haut :  
*Deposuit potentes de sede. et exaltavit humiles !*

Alors, avec lenteur mais avec arrogance,  
 Levant son front royal, au prêtre qui s'avance  
 Il dit : " Explique-moi ce singulier refrain.  
 Le prêtre lui répond avec un air serein :  
 " Son bras a renversé les puissants de leur siège,  
 " Et porté jusqu'au ciel les humbles qu'il protège.

En entendant cela, le monarque, surpris,  
 Murmure avec colère et d'un ton de mépris :  
 — " C'est bien heureux pour vous, sachez-le, que les prêtres  
 " Comprennent seuls ces mots séditieux et traîtres,  
 " Et que dans votre Église on les chante en latin !  
 " Mais que peuples et clercs tiennent bien pour certain  
 " Que nul pouvoir ne peut me ravir ma couronne.  
 Et, bercé doucement par le chant monotone  
 Qui roule cadencé sous l'antique plafond,  
 Il tombe, tout à coup, dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla la nuit était venue.  
 Il était seul. L'église était déserte et nue,  
 Et pas une lueur n'éclairait les vitreaux.

La lampe de l'autel, sur les sombres carreaux  
 Laisait seule flotter quelques rayons fandrèes.  
 Il se lève étonné, plonge dans les ténèbres  
 Un regard où la rage est mêlée à l'effroi.  
 D'une main incertaine effleurant la paroi,  
 Il cherche pour sortir la porte accoutumée,  
 Mais il la trouve, hélas ! soigneusement fermée.  
 Il appelle, il écoute, il frappe et jure Dieu,  
 Il menace le ciel et tous les saints du lieu.  
 Les échos, répétant ces injures brutales,  
 Semblaient des prêtres morts qui riaient dans leurs stalles.

Pendant ses clameurs ont enfin réveillé  
 Le pieux sacristain qui court, tout effrayé,  
 Pensant que des voleurs ont envahi l'église ;  
 Et sa lampe, qu'agite une légère brise,  
 Dans chaque angle lui montre un fantôme qui fuit :  
 — " Qui va là ? Répondez. D'où provient tout ce bruit ?"  
 Risque-t-il d'une voix que la frayeur altère.

Le roi Robert répond, enflammé de colère :  
 — " Pourquoi cette demande ? Ouvrez ; c'est moi, le roi ! . . .  
 " Ouvrez donc ; as-tu peur ? Je te le dis, c'est moi ! "

— " C'est quelque vagabond dans un état d'ivresse :  
 " Puisse Dieu le frapper de sa main vengeresse ! "  
 Grognola, tout ému, le pauvre sacristain :  
 Puis la porte roula sur ses vieux gonds d'airain.  
 Un homme alors parut marchant d'un pas rapide,

Sans chapeau, sans habit, presque nu, l'œil livide ;  
Il ne dit pas un mot en franchissant le seuil,  
Ne tourna point son front que relevait l'orgueil,  
Mais il glissa sans bruit et disparut dans l'ombre,  
Comme un spectre qui passe à travers la nuit sombre.

De ses habits royaux tristement dépouillé,  
Recouvert à demi d'un haillon tout souillé,  
Le frère de Valmond empereur d'Allemagne  
Et du grand pape Urbain souverain de Romagne,  
Robert, roi de Sicile, arrive à son palais.  
Il repousse indigné la troupe des valets  
Qui veut absolument lui barrer le passage.  
La honte et le deuil sont peints sur son visage :  
Il entre dans la cour ; il monte l'escalier,  
Et le flambeau qui brille au-dessus du palier  
Imprime sur son front une pâleur affreuse.  
Sans écouter les cris d'une foule nombreuse,  
Dans les longs corridors il s'élançe en courant :  
Par l'angoisse, oppressé hors d'haleine, il se rend  
Au salon des banquets que la lumière inonde  
Et qu'il trouve rempli de plaisir et de monde.

Là, sur son trône d'or il voit un roi nouveau  
Qui porte sa couronne, un sceptre et son manteau.  
Il ressemble beaucoup au roi de la Sicile :  
Même voix, mêmes traits et même abord facile ;  
Mais il est ceint, ce roi, d'un éclat redouté.  
C'est un Esprit du ciel. Or, bien que sa beauté  
Remplisse le palais d'une lueur étrange,  
Personne ne suppose, à coup sûr, qu'il soit ange.

Après quelques instants d'une morne terreur,  
 Le monarque sans trône est saisi de fureur  
 Et sur l'ange impassible il fixe un œil de flamme.  
 Mais l'ange, souriant du trouble de son âme,  
 Lui dit : " Quel est ton nom ? Que viens-tu faire ici ? "

Robert, bien qu'irrité, feint de sourire aussi,  
 Mais d'un souris moqueur et rempli de malice :  
 — " Tu veux savoir mon nom, homme plein d'artifice ?  
 " Je suis Robert ! et toi, tu n'es qu'un imposteur !  
 " Je réclame mon trône et de toi n'ai point peur ! "

La foule, en le voyant jeter ainsi l'injure  
 S'émut et fit entendre un menaçant murmure,  
 Et les grands de la cour, pour punir l'insolent,  
 Tirèrent du fourreau le glaive étincelant.  
 Mais l'ange, reprenant aussitôt la parole,  
 En le raillant lui dit sur un ton benévole :  
 — " Non, tu n'es pas le roi, mais l'un de ses bouffons.  
 " Tu porteras demain le collet en festons,  
 " Les grelots éveillés et le chapeau conique ;  
 " Tu prendras des leçons d'un vieux singe conique :  
 " Tous te commanderont : à tous je l'ai permis ;  
 " Que le dernier valet te trouve bien soumis. "

C'est en vain que Robert jure, prie et menace,  
 En vain qu'il s'humilie ou montre de l'audace,  
 On le chasse, on le pousse au bas des escaliers.  
 Un groupe jovial de petits écuyers

Court au devant de lui pour rire de ses larmes.  
Il sort et les soldats lui présentent les armes,  
Et leur rire éclatant fait défaillir son cœur.  
Alors on applaudit, et puis un cri moqueur :  
" Vive le roi ! " s'élève au milieu de la foule,  
Et d'échos en échos sous les toits ce cri roule.

Quand les premiers reflets du matin radieux  
Avec l'odeur des prés montèrent vers les cieux,  
Robert se réveilla, se disant en lui-même :  
" Le rêve que j'ai fait est d'une horreur extrême ! "  
Mais lorsqu'il se tourna sur son dur oreiller  
Pour fuir ce rêve horrible et mieux se réveiller,  
Il entendit frémir la paille de sa couche.  
Alors il frissonna, rouvrit un œil farouche,  
Et vit, à ses côtés, le casque et les grelots ;  
Il vit aussi plusieurs coursiers dont les sabots  
Mordaient incessamment le pavé de l'étable ;  
Il vit, dans un des coins de ce lieu détestable,  
Accroupi près du mur et rongéant un grignon,  
Le singe qu'il avait reçu pour compagnou.  
Ce n'était pas un rêve ! et sa gloire première  
S'était, dans un moment, en allée en poussière !

Plus d'un jour s'écoula, La Sicile eut encor,  
Comme au temps de Saturne, un heureux âge d'or !  
Chaque automne on voyait, sous le règne l'Ange,  
Champs couverts de moissons et féconde vendange !  
Et l'antique géant que Japin enchaîna,  
Euclide, dormait sous le brûlant Etna !

Mais Robert cependant voyait fuir les journées  
Sans que rien n'adoucit ses tristes destinées.  
Il était sombre et dur. Il portait les chiffons  
Dont on avait toujours affublé les bouffons.  
Pour se moquer de lui, les valets et les pages  
Venaient lui demander si ces beaux apanages  
Avaient toujours été ses vêtements royaux.  
Sur sa table on portait les plus mauvais morceaux.  
Les chevaux, à cette heure, et le vieux singe immonde  
Étaient les seuls amis qu'il connaît dans le monde.  
Il n'en avait, hélas ! pourtant pas moins d'orgueil !  
Et quand il s'éloignait de son ignoble seuil,  
Souvent l'aube, prenant une démarche grave,  
Venuit à sa rencontre, et d'une voix suave  
Mais d'un ton qui devait lui causer de l'effroi,  
En se penchant vers lui, disait : " Es-tu le roi ? "  
Alors une rougeur couvrait ses traits livides,  
Il relevait son front sillonné par les rides,  
Et répondait toujours avec rage et hauteur :  
— " Oui ! oui ! je suis le roi ! Tu n'es qu'un imposteur ! "

Trois ans allaient fuir bientôt. Une ambassade  
Vint s'arrêter, un soir, devant la colonnade  
De l'antique palais des rois siciliens.  
Urbain, voulant encor resserrer des liens  
Qu'il avait respectés depuis le premier âge,  
Avait dit à Valmond d'envoyer un message  
Au roi Robert leur frère. Il les priait tous deux  
D'oublier, pour un jour, leurs soucis trop nombreux  
Et de venir passer dans la ville éternelle  
Le jeudi-saint. C'était cette heureuse nouvelle,

Que les ambassadeurs du monarque Allemand  
Venaient au Roi Robert porter en ce moment.

L'Ange reçut alors avec magnificence  
Ces nobles envoyés d'une grande puissance.  
Il les féta, leur fit les présents les plus beaux :  
De riches bracelets, de superbes anneaux,  
Des manteaux de velours bordés de peaux d'hermine  
Et des habits brodés d'une étoffe très fine.  
Il partit avec eux, et ses légers vaisseaux,  
Toutes voiles au vent, sillonnèrent les eaux.

Or, sur le sol Romain, de bourgade en bourgade,  
Fièrement chevaucha la noble cavalcade  
Avec éperons d'or et vigoureux coursiers,  
Grands panaches de plume et brillants étriers.

Assis comiquement sur une vieille rosse  
Dont le poil rude et long défilait toute brosse,  
Qui, tour à tour, amblait, galoppait, trottoit,  
A la suite des grands le roi Robert venait.  
Ses légers oripeaux voltigeaient à la brise ;  
Le siège, à ses côtés, grimaçait à sa guise ;  
Et des troupes d'enfants ricanoux et bavards,  
Pour le voir chevaucher, venaient de toutes parts.

Le Saint-Père, accourant sous les vastes portiques,  
Dignement accueillit ses hôtes magnifiques.

Sur la place Saint-Pierre, avec émotion,  
A tous il leur donna sa bénédiction,  
Et des musiciens la troupe réunie  
Fit résonner les airs d'une douce harmonie.

Or, pendant qu'avec l'Ange il converse galement,  
Robert le vieux bouffon s'avance hardiment,  
Range la multitude et dit d'une voix haute :  
— « Je suis le roi Robert ! Chasse bien loin cet hôte !  
« C'est un vil scélérat qui se déguise en roi !  
« Le seul roi de Sicile, ô saint Père, c'est moi !  
« Si je suis malheureux, ma profonde misère  
« Ne doit pas t'empêcher de reconnaître un frère ! »

Surpris de ce discours, le vénérable Urbain  
Interroge des yeux le visage serein  
De l'Ange qui sourit et ne veut rien lui dire.  
Mais l'empereur Valmond, en éclatant de rire,  
Lui demande : Est-ce donc la coutume chez vous,  
Mon frère, de garder pour bouffons des vrais fous ?  
Et le pauvre Robert, honteux, la tête basse,  
S'en alla se cacher parmi la populace.

Pendant l'on chôma, dans l'illustre cité,  
La Sublime Semaine avec solennité ;  
Et, le samedi-saint, une vive lumière  
Resplendit dans le ciel d'une étrange manière.  
La présence de l'ange, avant que le soleil  
Eut doré les coteaux de son éclat vermeil,

Faisait briller les airs d'une adorable teinte,  
Et les chrétiens, remplis de ferveur et de crainte,  
Croyaient que le Sauveur, sorti de son tombeau,  
Triomphant, s'élevait vers le ciel de nouveau.  
Le malheureux bouffon sur sa couche de cendre  
Vit, dans le même temps, quelques rayons descendre  
Et remplir son taudis d'une étrange splendeur.  
Puis, une voix du ciel vint lui parler au cœur.  
Il entendit frémir, dans l'air limpide et calme,  
Les replis d'un linceul, les feuilles d'une palme ;  
Et, tombant à genoux, navré par les douleurs,  
Le front contre le sol, il répandit des pleurs.

Mais l'heure du retour sonna. Les deux grands princes  
Durent enfin songer à revoir leurs provinces.  
Ils partirent. Valmond, aux bords Danubiens,  
Fut avec allégresse acclamé par les siens,  
Et l'ange dirigea ses pompeux équipages  
Jusques à Salerno qui dort sur les rivages ;  
Et de là ses vaisseaux, fendant le flot amer,  
Voguèrent vers Palerme au-delà de la mer.

Quand il fut sur son trône, en sa superbe ville,  
Sur son trône entouré de la foule servile,  
Il entendit sonner, au clocher du couvent,  
La prière du soir que les ailes du vent  
Ou les anges de Dieu portaient, avec mystère,  
Et de la terre au ciel et du ciel à la terre.  
Il invita sa cour à sortir un moment  
Et manda le bouffon qui vint docilement.

Et, quand ils furent seuls dans la salle du trône,  
 Il lui jeta ce mot comme on jette une aumône :  
 " Es-tu le roi ? " Robert courbant la tête alors,  
 Et poussant un soupir, l'âme en proie aux remords,  
 Répondit humblement aux paroles de l'ange :  
 " Je ne suis qu'un méchant dont le Très-Haut se venge !  
 " Mon orgueil a tourné contre moi le Seigneur !  
 " L'aspect de mon péché me remplit de frayeur :  
 " J'entrerai dans un cloître et ferai pénitence !  
 " Et, jusqu'à ce que j'aie expié mon offense,  
 " Je monterai, pieds-nus, devant le monde entier,  
 " Du ciel qui me punit le douloureux sentier ! "

Or, pendant qu'il parlait, plus suave que l'ambre,  
 Un céleste parfum remplit toute la chambre,  
 Et d'un éclat nouveau l'ange saint resplendit.  
 Et par une fenêtre alors on entendit,  
 Malgré tout le fracas et les cris de la place,  
 Le chant alternatif, plein de force et de grâce,  
 Des bons religieux du vieux cloître voisin  
 Qui disaient ce verset du cantique divin :  
*Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles !*  
 " Son bras a renversé les puissants de leur siège,  
 " Et porté jusqu'au ciel les humbles qu'il protège."  
 Et plus haut que ce chant retentit une voix,  
 Douce comme les chœurs des oiseaux sous les bois,  
 Les murmures joyeux d'une vive fontaine,  
 Ou les vibrations d'une cloche lointaine :

—“ Robert, je suis un ange et vous êtes le roi ! ”  
En entendant ces mots, Robert, saisi d'effroi,  
Lève timidement son humide paupière,  
Mais il ne voit personne, et, l'ange de lumière  
Vers le divin séjour à repris son essor.  
Il vêt comme jadis un manteau de drap d'or ;  
Comme jadis il ceint la couronne royale ;  
Et, quand les courtisans entrèrent dans la salle,  
Ils le trouvèrent seul à genoux humblement  
Et plongé tout entier dans le recueillement.

## HISTOIRE D'UN ANGE

—  
(Traduction)  
—

Le vent d'hiver soufflait. Sur les campagnes nues  
La neige avait semé des flocons argentés,  
Et l'étoile égayait de ses molles clartés  
Le firmament d'azur où flottaient quelques nues.  
La ville, d'où montait un bruit continuél,  
Allumait, tour à tour, ses brillants réverbères ;  
Et la nuit commençait, la nuit des grands mystères,  
La nuit sublime de Noël !

Dans les beffrois altiers et les humbles tourelles  
Les cloches balançaient des accords merveilleux

Oh ! comme en cette nuit leurs accents sont joyeux !  
 Comme leurs grandes voix en cette nuit sont belles !  
 Bien des pauvres humains, lassés de leur labeur  
 Et courbés sous le poids d'une nouvelle année,  
 Pâissent voir reflourir leur jeunesse fanée  
 Et songent alors au bonheur !

Cette nuit voit l'amour remplacer la vengeance,  
 Le pardon relever le coupable soumis ;  
 Elle voit l'union des plus fiers ennemis ;  
 Elle voit, sous le chaume où régnait l'indigence,  
 Les âmes espérer un meilleur lendemain ;  
 Elle voit le sourire où coulaient bien des larmes,  
 La sainte charité dissiper les alarmes  
 Qui tourmentent le cœur humain.

L'automne, en s'en allant, laissait, sur nos rivages,  
 Un parfum tout étrange. Accord délicieux,  
 Le riche et l'indigent levaient ensemble aux cieux  
 Un cœur plein d'espérance, un esprit sans nuages.  
 La paix et l'allégresse habitaient les palais ;  
 L'amour et l'abondance étaient dans les chaumines ;  
 Et rien n'était plus gai que les voix argentines  
 Des enfants réjouis et frais.

Mais le deuil planait sur l'une de ces demeures  
 Où règnent d'ordinaire et la joie et les ris,  
 Et puis l'on entendait, sous les riches lambrias,  
 Le désespoir sonner de lamentables heures.

Une petite voix faiblement marmurait,  
Au milieu du silence, une plainte légère.  
Et d'instant en instant les sanglots d'une mère  
Disaient qu'un enfant se mourait.

Tendus jalousement, de beaux rideaux de soie  
Enveloppaient son lit de leurs moelleux contours ;  
Les pieds, sans bruit, foulaient des tapis de velours.  
Les jouets curieux dont il faisait sa joie  
N'avaient rien maintenant qui put l'émerveiller ;  
Et les jolis cheveux dont ses épaules rondes,  
Avec grâce tantôt portaient les boucles blondes,  
Flottaient épars sur l'oreiller.

Les ressources et l'art d'une ville savante  
Pour sauver un enfant se virent épuiser ;  
Ils n'empêchèrent pas un fil de se briser,  
Un mot sombre et fatal de semer l'épouvante !  
Une mère invoqua tout son amour en vain ;  
Il ne sut pas, non plus, retenir auprès d'elle  
Cet objet tant chéri qui tendait sa jeune aile  
Pour voler au séjour divin.

Elle était à genoux au chevet de la couche,  
S'efforçant, pour calmer son douloureux transport,  
De rire au bien-aimé que lui prenait la mort.  
Elle balsaït son front et sa petite bouche ;  
Elle lui fredonnait un suave refrain ;  
Lui disait que bientôt il irait aux vallées

Prendre des papillons, ces douces fleurs ailées  
Qui naissent dans le ciel serein.

Il sourit tout à coup en rejetant son linge,  
Et l'on ne sentit plus battre son petit cœur.  
Sur sa lèvre entr'ouverte ainsi qu'une humble fleur  
Un soupir expira. Quelque chose d'étrange  
Paraissait imprimer à son front radieux  
Une vive surprise unie à l'allégresse ;  
Et ses grands yeux d'azur semblaient fixés sans cesse  
Sur un objet mystérieux.

Venu, sur un rayon, des voûtes immortelles,  
Un ange, enveloppé d'un nuage éclatant,  
S'avancait vers l'alcove où reposait l'enfant.  
En entrant il avait replié ses deux ailes,  
Scruté de son œil doux ce sommeil sans réveil  
Et parlé sans nul doute un céleste langage ;  
Et toute la maison avait, à son passage,  
Resplendi comme en plein soleil.

Pendant qu'avec bonté ce messager céleste  
S'inclinait sur le nid, tout petit, tout soyeux,  
D'où ne s'élevait plus nul ramage joyeux,  
Et que sur sa poitrine, avec un tendre geste,  
Il appuyait le front de son nouvel ami,  
Un froid mortel saisit la mère infortunée ;  
Celui qu'elle aimait tant l'avait abandonnée,  
S'était à jamais endormi !

Cependant, déployant ses ailes de lumière,  
Vers les parvis sacrés l'ange prit son essor.  
Il allait au-delà de tous ces astres d'or  
Qui sont dans l'infini comme un flot de poussière.  
Or, pendant qu'il portait l'objet de son amour,  
En triomphe, bien loin d'une ingrate patrie,  
Il mit à ses côtés une rose cueillie  
Naguère au terrestre séjour.

Et le petit enfant lui demande une chose,  
C'est que sa mère monte avec lui dans les cieux.  
Il fixe, tout à tour, un regard anxieux  
Et sur sa face anguste et sur la fraîche rose  
Qui repose toujours près de son cœur aimant.  
Et l'ange, souriant de son inquiétude,  
Le presse sur son cœur avec sollicitude  
Et lui fait ce récit charmant :

Apprends, ô mon ami, que le ciel à la terre  
Par de touchants rapports à voulu se lier ;  
Qu'il voit ce qui s'y passe et ne peut l'oublier.  
Les longs tourments de l'homme et sa joie éphémère  
Au ciel trouvent toujours un écho solennel.  
Sur la terre l'amour bien vite, hélas ! s'épuise ;  
Dans le ciel, au contraire, il croît, se divinise ;  
Dans le ciel il est éternel !

Au fond d'un quartier pauvre, en cette grande ville  
Dont, au-dessous de nous, tu vois luire les toits,

Et dans un gîte obscur se trouvait, autrefois,  
Un orphelin. Toujours souffreteux et débile,  
Il n'avait pas connu, celui-là, la pitié,  
Jamais dans le chemin d'une existence aride,  
Jamais la charité n'avait servi de guide  
Hélas ! à son timide pié !

Tous les abattements et toutes les misères  
Qui ne viennent à vous que sur l'aile des ans,  
Et dont l'enfance ignore, au moins, les traits cuisants,  
Broyaient son jeune cœur dans leurs cruelles serres !  
Au matin de la vie, il en voyait le soir.  
Pour nourrice il avait l'indigence au sein maigre,  
Pour unique héritage il cueillait un mot aigre  
Quand il passait sur le trottoir.

Trop faible pour prier, n'ayant nul camarade  
Qui voulut près de lui demeurer un moment,  
Il voyait tous ses jours s'écouler tristement.  
Bien souvent il mettait son pauvre front malade,  
Comme un roseau brisé, dans ses petites mains ;  
Appelant le sommeil qui le fuyait sans cesse,  
Il laissait, bien souvent, sa tête avec tristesse  
Tomber sur ses grossiers coussins.

Et parfois son esprit s'égarait dans les rêves.  
Il entendait chanter les oiseaux des forêts ;  
Il suivait les semeurs courbés sur leurs guérets ;  
Il foulait sous ses pieds le sable d'or des grèves ;

Il voyait des enfants courir sur le gazon,  
Egrener, dans les airs, les sons de leurs voix gaies,  
Et traîner derrière eux l'aubépine des haies  
    En retournant à la maison.

Dans ce coin désolé, dans cette rue obscure  
Où vivait, délaissé, le petit orphelin,  
A peine se glissait le rayon du matin.  
Quand l'air chaud de l'été ranimait la nature,  
Cet air, que vous aimez, qui n'a rien d'accablant  
Dans les riants bosquets qui vous prêtent leur ombre,  
Suffoquait le petit sous son toit bas et sombre  
    Ou sur le pavé tout brûlant.

Par un jour des plus beaux que le ciel vous envoie,  
Tout chantait dans les airs, la ville était tout bruit,  
Il sortit de nouveau de son triste réduit  
Et, d'un pas chancelant, suivit la grande voie.  
Il était fatigué quand il vit un jardin  
Fermé de tous côtés par un long mur de pierre :  
Au milieu s'élevait une maison princière  
    Dont l'aspect l'arrêta soudain.

Là se berçaient au vent des arbres gigantesques ;  
Les rameaux verts formaient plus d'un antre vermeil  
Où jouaient tour à tour et l'ombre et le soleil.  
Des guirlandes de fleurs tombaient en arabesques  
Et caressaient le front d'un enfant gracieux.  
Des fontaines, des puits, en ruisselantes gerbes,

Lançalent de fraîches eaux qui tombaient sur les herbes  
Avec des bruits harmonieux.

L'orphelin avança sa figure amaigrie  
A travers les barreaux de la porte de fer.  
Il contempla longtemps cette ondulante mer  
De verdure et de fleurs, de bois et de prairie  
Qui s'offrait tout à coup à ses regards surpris.  
Dans ses heures de paix, dans ses rêves de rose,  
Jamais il n'avait vu si ravissante chose  
          Sourire à ses jeunes esprits.

Vous étiez à jouer alors dans les allées ;  
Votre petite main jetait des fleurs en l'air,  
Et puis de votre bouche un rire frais et clair  
S'échappait tout à coup, quand ces fleurs effeuillées  
Retombaient en flocons sur vos jolis cheveux.  
Là de cette maison se trouvait l'espérance.  
L'on éloignait de vous avec soin la souffrance,  
          Et l'on veillait sur tous vos jeux.

Du seuil de la maison, cependant, la servante,  
Lasse d'apercevoir ce front pâle et vilain,  
Alla tout droit trouver le petit orphelin,  
Et, lui jetant un sou d'une main méprisante,  
Lui dit avec rigueur de bientôt s'en aller.  
Or, quand il entendit cette parole dure,  
De ses grands yeux rêveurs sur sa maigre figure  
          Des pleurs se mirent à couler.

Mais votre cœur d'enfant, votre cœur sut comprendre  
L'amertume des pleurs qu'un enfant comme vous  
Répandait, sans pourtant ressentir de courroux.  
Et, laissant là vos jeux, vous avez été prendre  
Au parterre une fleur, la plus belle du lieu,  
Et vous êtes venu, courant sous le feuillage,  
La lui donner gaiement à travers le grillage,  
En lui disant un doux adieu.

L'aspect de cette fleur, son éclat, son arôme,  
Le charme tout nouveau de ce mot généreux,  
Pour l'esprit désolé du petit malheureux  
Furent, en ce moment, comme un suave baume.  
Lui que tous accueillaien't avec des mots d'aigreur,  
Il ressentit alors une joie inouïe :  
Il garda, dans sa main, la rose épanouie,  
Et le tendre mot dans son cœur.

Puis il s'en retourna, plein de reconnaissance,  
Dans son pauvre réduit. Pauvre !... oh ! non ! désormais  
Il est tout inondé de lumière et de paix !  
Et les rêves légers de la douce innocence,  
Comme les blancs flocons au milieu d'un ciel noir,  
Sur la couche paisible où le petit sommeille  
Voltigent par essaims à la lueur vermeille  
Des étoiles de ce beau soir !

L'aurore n'avait point du chevet solitaire  
Chassé la vision ; et le pauvre petit,

Plus faible que la veille, avait gardé le lit.  
Avait-il entendu, ce jeune prolétaire,  
Les riches lui parler avec calme et bonté,  
Que tout fut, ce jour-là, d'une douceur extrême ?  
Oh ! c'était cette fleur dont le charme suprême  
Eloignait toute anxiété !

En regardant la rose, il avait un sourire,  
Bien qu'il en vit tomber, dans sa débile main,  
Une par une, hélas ! les feuilles de carmin !  
" C'est donc ainsi, mon Dieu ! que toute fleur expire. . .  
" O toi, tu renaîtras, dit-il, dans ses transports. . . ."  
Le lendemain matin, lorsque, dans la mansarde,  
L'aube laissa glisser sa lumière blafarde  
La rose et l'enfant étaient morts.

Et l'Ange, souriant, reprit bientôt encore :  
—Le Seigneur m'a permis de vous aller chercher  
Avant que le malheur ne soit venu toucher,  
De son souffle mortel, vos jours à leur aurore,  
Avant que le péché n'ait souillé votre cœur ;  
Car j'étais l'orphelin auquel, dans sa misère,  
Vous daignâtes offrir cette rose si chère  
Avec un mot plein de douceur.

---

Et dans cette cité dont avait parlé l'ange,  
Au fond du cimetière, un superbe tombeau

Avait été construit du marbre le plus beau.  
Il se voila de fleurs d'une richesse étrange  
Sitôt que du printemps le vent tiède soufla.  
Et, près de ce sépulcre émaillé de verdure,  
Était une autre tombe, humble, petite, obscure...  
Nul ne savait qui dormait là !

## LE BIEN POUR LE MAL

---

Il est des droits sacrés qu'il faut savoir défendre,  
De grands devoirs qu'il faut accomplir. Pour comprendre  
Ce que le ciel commande et ce que l'homme fait,  
Il faut du premier homme admettre le forfait  
Et du Christ incarné le sanglant sacrifice.  
On proclame bien haut l'amour de la justice,  
Mais on oublie, hélas ! de graver en son cœur  
Ce que la bouche loue avec tant de chaleur.  
Dieu ramène pourtant chaque chose à sa gloire :  
C'est ce que je dirai dans une courte histoire.

Jean Dumas habitait, non loin de la cité,  
Une blanche maison sous les bois. En été,

Les oiseaux voltigeaient sur les branches des hêtres  
 Et venaient, le matin, jusque dans les fenêtres  
 Pour chanter au réveil leurs joyeuses chansons ;  
 En hiver, le fléau battait dru les moissons,  
 Et puis l'on festoyait comme c'est la coutume.

Or, les coups répétés du marteau sur l'enclume  
 Disaient que près de là vivait un forgeron.  
 Il se nommait, je crois, Cyprien Bergeron.  
 Si je l'appelle ainsi ce n'est pas pour la rime.  
 Les deux voisins heureux se montraient de l'estime,  
 Mais ils ne marchaient sous la même couleur ;  
 L'un était libéral, l'autre, conservateur.

Ils eurent à la fin une ardente dispute  
 Au sujet des héros qui commençaient la lutte,  
 Pour un siège d'un jour, dans notre Parlement.  
 Jean dit à Bergeron :

—Tu parles sottement ;

Ton candidat est fourbe et ta cause est mauvaise.

Et l'autre répliqua, bondissant sur sa chaise :

—Ma cause est bonne et mon homme vaut mieux que  
[vous !

—Tiens ! si je le voulais tu serais avec nous.

—Comment ?

—Tu n'est pas libre.

—Est-ce quelque menace ?

—Je puis, si je le veux, te chasser de la place.

—Me chasser ?

—Te chasser !

—Tu ne le feras pas !

Je le ferai, bien sûr, si, demain, tu ne vas  
Pour l'homme de mon choix enrégistrer ton vote.

—Jamais !

—Tu me dois ?

—Oui.

—Tu me paieras.

—Despote !

—Un grand mot que j'ai lu dans ton petit journal.  
Je ne te ferai pas, moi, de discours banal,  
Mais je te chasserai de ta pauvre boutique !

—Bah ! j'aurai pour abi mon drapeau politique.

La querelle dura longtemps et fit du bruit.  
Dumas ne dormit point, rêvant, toute la nuit,  
Aux moyens d'exercer le plus tôt sa vengeance.  
Il fit vendre la forge et rit de l'indigence  
Où tomba tout à coup son malheureux voisin,  
Puis ensuite il noya ses remords dans le vin.

## II

Trente ans sont écoulés. Dans les vertes prairies  
Qui s'étendent au Nord, comme des mers fleuries,  
Au bord du lac Saint-Jean, derrière nos grands monts,  
Il s'élève un village où nombre de maisons,  
Pleines de frais enfants, grouillent comme des ruches.  
Dans l'âtre, aux jours de froid, flambent gaiement les bûches  
Lorsque le vent se tait et que les cieux sont clairs,  
On voit de tout côté s'élever dans les airs  
Les colonnes d'argent de la molle fumée.

Le givre émaille alors la fenêtre fermée.  
Plus tard, la porte s'ouvre et le joyeux soleil  
Jusqu'au cœur du foyer plonge un reflet vermeil,  
Et les bois tout en fleurs y versent leurs dictames,  
Doux comme les vertus de ses naïves âmes.

Dans l'une des maisons, en face du châssis  
Qui donnait sur la route, un homme était assis,  
Un vieillard. Il avait la chevelure blanche,  
Le dos courbé, l'air doux et la figure franche.  
Il fumait en silence, et son regard rêveur  
Suivait, au bord du lac, une étrange vapeur  
Que le vent déployait comme un voile de soie.  
La maison de cet homme était pleine de joie :  
Le bonheur l'inondait de ses divins rayons.  
On voyait à l'entour onduler les sillons ;  
Les vergers lui donnaient des fruits tout pleins d'arôme,  
Et les pins toujours verts la couvraient de leur dôme.  
Elle était comme un nid enfoui sous les fleurs :  
Le rire éclatait là, là s'essuyaient les pleurs.

En face s'élevait une forge ; et sans cesse  
Sous l'enclume de fer qui tintait d'allégresse  
On entendait tomber l'implacable marteau.  
Le soufflet, haletant sous son large manteau,  
Attisait le foyer. Se brisant en parcelles,  
Le fer rouge battu lançait mille étincelles  
Autour de l'ouvrier content de son labour.

Bien souvent le vieillard encor plein de vigueur  
Venait à l'atelier pour reprendre sa tâche.  
Il n'aurait pas voulu s'affaïsser comme un lâche,  
Au coin de son foyer, sous le fardeau des ans,  
Comme font de nos jours tant de vieux artisans.  
Mais son fils, toutefois, le plus souvent peut-être,  
Faisait seul la besogne, et la faisait en maître.  
Il rentrait à son tour les bras noirs de charbon,  
Mais qu'importe ! il avait travaillé, c'était bon.

Pendant que le vieillard fumait, souriant d'aise,  
Assis mollement dans une grande chaise,  
Et que Paul, son garçon, était à l'atelier,  
La mère, alerte encor, surveillait le cellier  
Et les filles, chantant quelques chansons nouvelles,  
Cousaient le linge blanc ou nouaient des dentelles.  
Le temps que Dieu donnait on savait l'employer.  
Un Christ, les bras tendus, protégeait le foyer.

### III

Non loin, sur le chemin bordé de bois d'érable,  
Tiré par un cheval poussaif et misérable,  
Venait un chariot. Il était encombré :  
Des lits, des bancs, des sacs ! Tout cela délabré,

Tout cela revêtu de cet air de détresse  
Qui choque le regard et même vous oppresse.  
Ce pénible attelage était, hélas ! guide  
Par un homme bien vieux. Son front chauve et ridé,  
Penché presque toujours sur la route de sable,  
Gardait d'un long chagrin la trace impérissable.  
Et les cailloux criaient, et leurs cris agaçants  
Faisaient, par-ci par-là, sourire les passants.  
Derrière la voiture, un bœuf qui se lamente,  
Un chien la tête basse et que la soif tourmente  
Et deux femmes. La fille, une jeunesse encor,  
Blonde avec un œil tendre, avec des cheveux d'or,  
Belle malgré ses pleurs et sa pâleur extrême ;  
La mère, bien âgée et s'oubliant soi-même  
Pour ne songer toujours qu'à ceux qu'elle chérit.  
Et toutes deux s'envout songeant dans leur esprit  
Aux beaux jours d'autrefois qui sont passés si vite.  
On dirait que, honteux, le vieillard les évite ;  
Et lorsqu'ils sont ensemble aux heures de repos  
Rarement il se mêle à leurs tristes propos.

Tout à coup cependant le chariot se brise :  
Une ornière, un caillou, l'on ne sait. La surprise  
Pour les trois voyageurs est grande assurément.  
On regarde, on soupire, on demande comment  
On pourra supporter une pareille épreuve.  
La voiture, c'est vrai, n'était pas toute neuve,  
Mais enfin l'on s'était bien rendu jusqu'ici,  
Pourquoi ne pas aller un peu plus loin aussi ?

Le forgeron, toujours à sa fenêtre ouverte,  
 Regardant le lac bleu dans sa ceinture verte,  
 Regardant chaumes, vals et prés d'un œil distrait,  
 Aperçut la voiture au moment qu'elle entraît  
 Dans le petit village avec sa charge lourde ;  
 Il entendit aussi, je crois, la plainte sourde  
 Des cailloux mal ferrés qui se rompaient soudain.

— Paul, cria-t-il, allons donner un coup de main  
 A des colons nouveaux qu'un accident, sans doute,  
 Vient d'arrêter là-bas, au milieu de la route."

Vous le savez déjà, Paul c'était son garçon ;  
 Il forgeait en chantant comme un joyeux pinson.  
 Il sort, et tous les deux, le fils avec le père  
 Vont aider le vieillard qui pleure et désespère.  
 On porte à la maison le pauvre mobilier ;  
 Le chariot boiteux se traîne à l'atelier,  
 Et les deux forgerons se mettent à l'ouvrage.  
 Faire la charité leur donne du courage.  
 Le soufflet bourdonnant allume un feu d'enfer  
 Et les pesants marteaux tombent dru sur le fer

Quand le travail fut fait il était soir. La grive  
 Éparpillait déjà sur la paisible rive,  
 Comme des diamants, les notes de sa voix.  
 L'ombre s'épaississait sous le dôme des bois.  
 L'hôte du forgeron, malgré l'heure avancée,  
 Voulut poursuivre alors sa route commencée.

— Je vais partir, dit-il, mais il faudrait d'abord  
Payer ce que je dois.

— Pour qu'on reste d'accord  
Ne m'offrez rien du tout, non ! pas la moindre somme,  
Passez ici la nuit et dormez un bon somme,  
Reprit le forgeron avec un franc souris.

Les jeunes gens se sont toujours vite compris.  
Un tendre sentiment, une amitié sincère  
Entre Paul et ses sœurs et la jeune étrangère  
Naquit à l'instant même. On descendit gaiement,  
Par un sentier de fleurs, au bord du lac dormant,  
Et, sur un tronc moussu, les pieds tout près de l'eau,  
On alla s'asseoir. Paul, près de la fille blonde  
Se trouva, par hasard ou volontairement.  
Il était tout heureux, parlait joyeusement  
Et regardait beaucoup sa compagne jolie.

Cependant je ne sais quelle mélancolie  
S'euvint clore sa lèvre et noyer son regard.  
Parti d'un œil d'azur, un rayon, comme un dard,  
L'avait touché soudain ; un doux rayon de flamme  
Soudain avait glissé jusqu'au fond de son âme.

— Jamais, se disait-il, jamais le vent du soir  
Ne s'est levé si pur ! C'est comme un encensoir  
Qui balance dans l'air les parfums de l'aurore.  
Jamais les flots du lac ne sont venus encore

Murmurer à nos pieds des soupirs si touchants !  
Et jamais les oiseaux n'ont fait de si doux chants !

C'est son cœur qui chantait. Et tout est harmonie,  
Le ciel est près de nous et la terre est bénie  
Lorsque chante le cœur et s'éveille l'amour.

Il fallut cependant qu'on songeât au retour,  
Car la nuit s'avavançait avec son voile d'ombres,  
Et les arbres mêlés formaient des masses sombres  
Où l'on ne distinguait ni feuilles, ni rameaux.  
On fit de longs adieux au lac. Ses fraîches eaux  
Portèrent jusqu'au loin les charmantes paroles,  
Et l'on n'entendit plus, sur les fougères molles,  
Que les pas mesurés des jeunes promeneurs.  
Paul ne marchait pas vite et de nouveaux bonheurs  
Ce soir-là, croyez-le, rayonnaient sur sa vie.  
Sa compagne semblait aussi toute ravie.  
Ils n'avaient pas marché la moitié du chemin  
Qu'ils se parlaient tout bas et la main dans la main.

Cependant les vieillards assis devant la porte,  
Aspirant cet air pur que le soir nous apporte  
Quand on est dans les champs, sous les bois, près des flots,  
Causaient en attendant le moment du repos.

— Pour aller, pauvre ami, défricher une terre  
Vous êtes bien trop vieux, je ne saurais le taire,  
Disait le forgeron au colon étranger.

—Je le sais bien, hélas ! mais n'y puis rien changer !  
Je ne demande pas, soyez sûr, l'abondance,  
Mais le pain qu'au travail donne la Providence.  
J'ai connu de beaux jours et je les ai perdus.  
Je possédais des biens ; ils ont été vendus.  
Mes fils se sont enfuis — à vous je le raconte —  
Mes fils ont déserté quand ils ont vu ma honte,  
Quand ils ont vu la faim s'asseoir à notre seuil.  
Où sont-ils maintenant ? où leur coupable orgueil  
Les a-t-il entraînés ? Je ne saurais le dire.  
Je n'ai pas cependant le droit de les maudire  
Parce que je fus lâche et que Dieu me punit.

Et ce fut en pleurant que le vieillard finit.

—Quelle était, demanda l'hôte, votre paroisse ?  
Et quel est votre nom ?

Oppressé par l'angoisse,  
Le malheureux pouvait à peine se tenir.  
Sa femme qu'attristait aussi ce souvenir  
Répondit aussitôt, essuyant sa paupière :

—Nous avons demeuré bien longtemps à St-Pierre,  
Saint Pierre d'Orléans.

Et, parlant presque bas,

L'homme reprit alors :

-- Mon nom est Jean Dumas.

— Jean Dumas, dites-vous ? Quoi ! Jean Dumas, de l'île ?

Cria le forgeron : Non ! non ! c'est inutile !

Tu n'es point Jean Dumas ! je te reconnaitrais ! . . . .

Approche donc un peu que je lise tes traits ! . . . .

Ah ! sous nos cheveux blancs et sous nos peaux tannées

On ne retrouve plus nos jeunessees fanées !

— Quoi ! vous me connaissez ! quoi ! vous m'avez connu !

Lorsque j'étais heureux êtes-vous donc venu,

Comme je fais ici, vous asseoir à ma table ?

Ah ! j'en éprouverais un bonheur véritable !

— Nous nous sommes connus, mais voilà bien longtemps ;

Nous sommes à l'hiver, nous étions au printemps.

— Vraiment, c'est bien heureux ! mais dites-moi, <sup>[homme</sup> brave  
En quel endroit c'était et comment l'on vous nomme.

— C'était à l'île, Jean, reprend le forgeron,

Et je me nomme, moi, Cyprien Bergeron.

Dumas reste muet de stupeur ; et sa femme,  
Poussant de ces sanglots qui vous déchirent l'âme  
Et fondant tout à coup en pleurs, s'écrie alors,

—Vengez-vous, Cyprien, et jetez-nous dehors !  
Et Dumas, demandant le pardon de sa faute,  
Tomba dans la poussière aux genoux de son hôte.

—Viens, dit le forgeron tout ému ; lève-toi !  
Ne t'agenouille point comme ça devant moi,  
Cela me rend honteux, et je crois qu'on me raille.  
Entrons.

Le crucifix pendait sur la muraille.  
Il s'en fut à ses pieds se jeter à genoux  
Et dit, levant les mains :  
Mon Dieu, pardonnez-nous  
Comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent !

Puis, quand il fut debout :

—Jean, les moissons commencent,  
Et je cultive un peu tout en forgeant beaucoup.  
J'ai besoin que l'on m'aide, et je fais un bon coup  
En vous gardant ici, toi, ta femme et ta fille.  
Nous ferons désormais une seule famille.

Les jeunes gens rentraient juste à ce moment-là :

—Mon père, ajouta Paul, je songeais à cela.

# L'HIVER

## I

L'hiver ! . . . voici l'hiver ! Il plane sur nos têtes  
Comme un cygne blanc sur les flots.  
L'hiver sous notre ciel, c'est la saison des fêtes,  
C'est le signal des longs sanglots ;  
C'est l'époque enivrante où plaisirs et lumières  
Inondent les salons dorés ;  
C'est l'heure redoutable où les froides chaumières  
Abritent des malheurs sacrés !

Sur le flanc des coteaux, au milieu des prairies,  
La neige étincelle au soleil ;

On dirait jusqu'au loin d'immenses draperies  
Aux fils d'argent et de vermeil.  
Et des troupes d'enfants, au milieu de ces plaines,  
Glissent en riant aux éclats.....  
Enfants que je chéris, vers la saison des peines  
Vous glissez bien plus vite, hélas !

Quelques flocons de neige aux arbres sans feuillage  
Se sont attachés, par hasard,  
Comme les cheveux blancs que vient suspendre l'âge  
Sur le front ridé d'un vieillard.  
Le givre s'est collé, comme un rideau de gaze,  
Aux vitres de l'humble réduit,  
Et le pauvre ouvrier que le travail écrase  
Ne peut voir si le soleil luit.

Il ne voit pas, non plus, sur la neige éclatante,  
Glisser ces superbes traîneaux  
Qu'emportent, frémissant sous la rêne flottante,  
Des couples de fougueux chevaux.  
Peut-être un sourd murmure, un blasphème, peut-être,  
Monterait du fond de son cœur,  
S'il voyait tant d'heureux passer à sa fenêtre  
Comme pour narguer son malheur.

Promenez votre orgueil sur vos riches voitures,  
Vous que le ciel fit naître heureux ;  
Enveloppez-vous bien dans vos chaudes fourrures ;  
Fouettez vos coursiers vigoureux ;

Eblouissez le gueux par votre absurde faste ;  
    Troublez ses jours si peu seroins . . . . .  
Il pourrait oublier qu'il est d'une autre caste,  
    Que vous êtes ses souverains !

Quand minuit a sonné, que le bal se repose  
    Afin de mieux se réveiller ;  
Quand vos petits enfants aux visages de rose  
    Dorment sur leur tiède oreiller,  
Sous le chaume du pauvre une mère travaille  
    Depuis le lever du matin ;  
Ses petits, décharnés, grelottent sur la paille  
    Et demandent un peu de pain.

Pendant que le vent souffle et que la neige effleure  
    Vos grands châssis tout radioux,  
Près d'un feu qui s'éteint, l'indigence qui pleure  
    Accuse peut-être les cieux.  
Elle courbe son front. D'un baiser vient la mordre  
    Le spectre des mornes hivers ;  
Elle croit qu'au hasard, dans un honteux désordre,  
    Dieu laisse rouler l'univers.

## II

## LA PLAINTÉ DU MAUVAIS PAUVRE.

—“ Pendant que chez le riche un grand foyer pétille,  
Déployant ses rayons comme un soleil d'été ;  
Pendant que, dans la nuit, la lampe d'or scintille,  
Comme l'œil d'une vierge, au plafond tout sculpté,

“ En vain j'attise, moi, ma froide cheminée,  
Je ne puis réchauffer mes membres engourdis !....  
N'aurai-je donc jamais une autre destinée ?....  
Malheur ! je ne crois plus ni Dieu, ni Paradis !....

“ Ou Dieu n'est qu'un tyran. Je travaille sans trêve  
Pour un morceau de pain, pour un morceau de bois !....  
Quel bien ai-je aujourd'hui ? Chaque jour qui se lève  
A ma longue misère apporte un nouveau poids !

“ Et, sous ce toit de chaume, une pierre est mon siège :  
Cette paille est mon lit, et ma table est sans pain !  
Je n'ai pour me garder des rigueurs de la neige  
Que ces méchants souliers, que cet habit vilain !

“ Le riche lève-t-il des mains vides de crimes  
Vers ce Dieu sans pitié qui rit de ma douleur ?  
Le riche aide le ciel à faire des victimes,  
Et le ciel, en retour, le garde du malheur.

Pour prétendre à la paix qu'a-t-il fait dans la vie ?  
A-t-il gravi le roc où monte la vertu ?  
A-t-il prié le Dieu que ma bouche injurie  
Pour qu'il fit reverdir son courage abattu ?

“ Pourquoi n'être point mort dès le sein de ma mère ?  
Pourquoi dans le néant n'être point rejeté ?  
Dieu cruel, le tourment de ma vie éphémère  
Était-il nécessaire à ta félicité ?

“ Je ne crois pas en Dieu, je me plais à le dire ;  
Un Dieu pourrait-il donc avoir un cœur de fer ?  
S'il existe qu'il frappe, et qu'à l'instant j'expire ....  
Nous nous réchaufferons au feu de son enfer !”

## III

## LE CANTIQUE DU BON PAUVRE.

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,  
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée  
    Pour prendre un papillon,  
Que les champs, sous la faux, ont vu tomber leurs gerbes,  
Que l'insecte prudent trottine sous les herbes  
    Et se cache au sillon,

Seigneur, j'espère en toi ; car l'heure qui s'avance,  
Sur son aile glacée apporte la souffrance  
    Au seuil de l'indigent ;  
Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure  
Tu reposes toujours, de ta Sainte Demeure,  
    Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume  
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,

Mou cœur toujours soumis !  
Après elle traînant sa lamentable escorte,  
La misère, en haillons, s'est assise à ma porte,  
Je suis de ses amis ! . . .

Que le riche demeure à l'abri des orages ;  
Que la froide saison réserve ses outrages  
Pour tous ceux qui n'ont rien ;  
Que chaque heure qui vient m'apporte sur son aile  
Un pénible regret, une angoisse nouvelle,  
Si Dieu le veut, c'est bien.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,  
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,  
Le grillon au foyer,  
Pourrait-il, en voyant son enfant sur la terre  
Elever, vers le ciel, un cœur pur et sincère,  
Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie, à mes yeux, n'offre guère de charmes,  
Si je mange mon pain détrempé de mes larmes,  
Mon âme est dans la paix.  
Quand à mon Crucifix mes regards se suspendent,  
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent  
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année  
Nous disent que bientôt l'on verra terminée

Notre course en ce lieu :

Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,  
Le redoutable jour où luira tout entière

La justice de Dieu.

## REMINISCENCES

---

Passez devant mes yeux, souvenirs que j'adore !  
Comme ces flots d'azur qu'illumine l'aurore,  
Passez ! passez devant mes yeux !  
Comme au milieu des nuits ces brillants météores  
Qui glissent dans les airs avec des bruits sonores,  
Passez, souvenirs radieux !

O jours de liberté ! jours d'amour et d'ivresse  
Où rien ne captivait ma sauvage jeunesse,  
Je vous revois encor souvent !  
De temps en temps, ainsi, sur la vague en écume  
Le nocher voit reluire, au milieu de la brume,  
Les rayons du soleil levant !

Je te pleure toujours, toit bâti par mes pères,  
Foyer religieux où tant d'amours sincères  
    Comblaient le cœur du troubadour !  
Et toujours je te pleure, ô chambre solitaire,  
D'où mon regard pensif sur le ciel et la terre  
    Flottait doucement tour à tour !

Je regardais souvent, dans les longs soirs d'automne,  
Ces aspects merveilleux qu'un soleil couchant donne  
    Aux œuvres sublimes de Dieu.  
Je regardais la nue avec sa longue frange  
Flotter, comme un navire à la structure étrange,  
    Dans un vaste océan de feu.

Je regardais aussi jaunir nos pâturages ;  
Je regardais nos bois, sans feuilles, sans ramages,  
    Partout s'endormir pour longtemps.  
Mais l'arbre reverdit que le soleil caresse !  
Et pour l'homme qui touche au seuil de la vieillesse  
    Il n'est plus jamais de printemps !

Cascades qui sonnez comme des cors de cuivre,  
Vieux pins qui tout l'hiver vous drapez dans le givre  
    Comme, dans l'hermine, un grand roi,  
Solitaires sentiers, bosquets pleins de mystères,  
Fontaines qui courez sous les fraîches fougères,  
    Vous souvient-il encor de moi ?

Berce-toi, papillon, sur ton aile de gaze,  
La rose ouvre pour toi sa coupe de topaze,  
    Pour toi les prés sont veloutés!  
Ah! je voudrais aussi parmi les fleurs sauvages  
Voltiger au hasard sur mes heureux rivages,  
    Loin du tumulte des cités! . . . . .

O vous dont le berceau fut en nos champs tranquilles,  
Pouvez-vous respirer l'air empesté des villes  
    Sans regretter vos prés en fleurs?  
Mes yeux de toutes parts n'aperçoivent que l'homme :  
Dieu semble se cacher; c'est en vain qu'on le nomme,  
    On ne voit pas bien ses splendeurs!

Je cherche un horizon baigné dans la lumière,  
Et mes tristes regards se heurtent à la pierre  
    D'un mur qui tombe inachevé!  
Je demande aux zéphyrus mes arômes champêtres,  
Et la brise du soir n'apporte à mes fenêtres  
    Que la poussière du pavé!

Ah! comment voulez-vous que mon âme s'élève,  
Dans un transport d'amour, vers ce Dieu qu'elle rêve  
    Et que le désert lui montrait!  
Du livre où je lisais la page s'est fermée!  
Et jamais je ne vois qu'à travers la fumée  
    Le ciel d'azur qui m'inspirait!

## DULCIA LINQUIMUS ARVA

---

Pourquoi donc fuyez-vous notre belle patrie,  
Jeunes gens aux bras vigoureux ?  
N'a-t-elle plus besoin ni de votre industrie,  
Ni de votre sang généreux ?  
Est-ce ainsi que fuyaient, en d'autres temps, nos pères  
Qui virent tant de jours mauvais ?  
D'un rivage étranger les gloires mensongères  
Ne les séduisirent jamais.

Quoi ! vous vous exilez ! Mais dans nos vastes plaines  
N'est-il pas de place pour tous ?  
Craignez-vous de l'hiver les rigides haleines ?  
L'été n'est-il pas assez doux ?

Sont-elles sans parfums les fleurs de nos charmilles ?  
Sans ombre nos grandes forêts ?  
L'amour et la vertu croissent dans nos familles  
Comme les blés dans nos guérets.

Aigullonnez les flancs de la glèbe féconde ;  
Traînez partout le soc vainqueur ;  
Des sueurs du travail que votre front s'inonde ;  
Le travail retrempe le cœur.  
Transformez nos déserts ; que la ronce sauvage  
Fasse place à l'or du froment ;  
Laissez à vos enfants, pour premier héritage,  
L'exemple d'un grand dévouement.

Un son qui vient de loin vous trouble et vous enivre :  
Est-ce donc un concert si beau ?  
C'est la voix de l'airain, c'est la clameur du cuivre,  
Le cri du fer sous le marteau !  
Ah ! combien plus sacrés sont les accents rustiques  
Qui font retentir nos hameaux !  
Voix de nos gais enfants, chants des vierges pudiques,  
Soupirs du vent dans les rameaux !

Ecoutez ! écoutez l'implacable musique !  
Ecoutez l'étrange clameur !  
C'est le sourd grondement de l'immense fabrique  
Où les engins chantent en chœur !  
Le râle des pistons plongeant dans les chaudières  
Leurs énormes jambes d'acier,

Comme plongent parfois, aux gués de nos rivières,  
Les sabots d'un fougueux coursier !

C'est le bruit des marteaux qui font hurler l'enclume  
Comme un taureau dans l'abattoir !  
C'est le pétillement de la flamme qu'allume  
L'haleine d'un grand soufflet noir !  
Ce sont les cris stridents des ardentes bobines,  
Des cylindres vertigineux !  
C'est le concert bruyant de toutes les machines  
Qui rendent l'homme paresseux !

Et, parmi tous ces bruits, une plainte s'élève,  
La plainte du pauvre ouvrier  
Qui travaille dès l'aube et jusqu'au soir sans trêve,  
Et n'a pas le temps de prier.  
Sa femme, ses enfants, comme d'humbles esclaves,  
Sont tous les jours à leurs métiers.  
Ils vieillissent ainsi sans briser les entraves  
Qui les euchaînent tout entiers !

Ah ! si les habitants des villes ouvrières  
Avaient l'ombre de nos grands pins !  
S'ils avaient les parfums de nos fleurs printanières,  
L'air embaumé de nos matins !  
S'ils pouvaient, comme nous, en s'armant de la hache,  
Défricher un sol plantureux,  
Comme ils accompliraient leur glorieuse tâche,  
Et qu'ils se trouvaient heureux !

Aimez, Canadiens, le sol qui vous vit naître,  
Et qu'il ne soit jamais qu'à vous !  
Sur des bords étrangers chacun est votre maître :  
Demeurez libres parmi nous !  
Aimez votre village et vos temples champêtres  
Où Dieu vous parla tant de fois.  
Aimez le cimetière où dorment les ancêtres  
Sous l'humble égide de la croix !

## LE RETOUR AUX CHAMPS

---

Enfin, j'ai secoué la poussière des villes ;  
J'habite les champs parfumés.  
Je me sens vivre ici, dans ces vallons tranquilles,  
Sur ces bords que j'ai tant aimés.

L'ennui me consumait dans tes vieilles murailles,  
O fière cité de Champlain !  
Je ne suis pas, vois-tu, l'enfant de tes entrailles  
Et ton cœur me semble d'airain.

Je suis né dans les champs ; je suis fils de la brise  
Qui passe en caressant les fleurs ;

Je suis fils du torrent qui mugit et se brise  
Sur le roc avec des clameurs !

Je suis né du désert, du désert sans limite  
Où règnent le calme et l'effroi ;  
Je suis né des forêts que la tempête agite,  
Des cimes dont l'aigle est le roi !

Mes premières amours, douces fleurs des vallées,  
N'ont-elles pas été pour vous ?  
Pour vous, rocs au front nu, forêts échevelées,  
Vagues des fleuves en courroux ?

Pour vous, charmants oiseaux qui semez, à l'aurore,  
Les doux accords de votre voix,  
Comme des diamants qu'égrène un vent sonore,  
Après l'orage, sous les bois ?

Je souffrais dans ces murs où s'entasse la foule,  
Où l'herbe ne reverdit pas,  
Où la fleur ne naît point, où la poussière roule  
Comme un flot sale sous nos pas !

J'avais bien assez vu comme le fort repousse  
Le faible à son boulet rivé,  
Comme de son orgueil la sottise éclabousse  
L'esprit qui traîne le pavé !

Nul vent harmonieux ne passait sur ma lyre,  
Et mes chants étaient suspendus.  
Je ne retrouvais plus le souffle qui m'inspire,  
Et je pleurais les jours perdus !

Il me fallait de l'air, le parfum des prairies  
Où fleurissent les blancs mugnets ;  
Il me fallait l'espace et ces courses chéries  
Le long des onduloux guérets !

Il me fallait le calme, alors que chaque étoile  
Sourit comme un regard de Dieu,  
Calme que rien ne rompt si ce n'est une voile  
Qui retombe sur le flot bleu !

Il me fallait revoir, au milieu de la plaine,  
Où sur le penchant du coteau,  
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine  
En ouvrant le sillon nouveau !

Il me fallait l'odeur du foin qui se dessèche  
Sur le champ où passe la faux,  
L'odeur du trèfle mûr que flairent dans la crèche,  
En hennissant, les fiers chevaux !

Il me fallait encore entendre l'harmonie  
Du nid que berce le rameau ;  
Il me fallait entendre encor la voix bénie  
Du vieux clocher de mon hameau !

## LA FENAISON

---

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Sur la forêt lointaine  
L'aube soulève à peine  
Sa paupière aux cils d'or,  
Et l'alouette vive  
Sur le tuf de la rive  
Ne danse pas encor.

Prenant sa faux tranchante,  
Avant que l'oiseau chante  
Dans le buisson fleuri,  
Le paysan agile  
Retourne au pré fertile  
Où le trèfle a mûri.

Et le foin plein d'arôme  
Sur le sol qu'il embaume  
Se couche frémissant,  
Comme sur le rivage,  
Le frêle ajonc sauvage,  
Sous le flot incessant.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Sur la cime vermeille  
Cependant se réveille  
L'harmonieux pinson,  
Et, prenant sa volée,  
A travers la vallée  
Il chante sa chanson !

Et la fraîche rosée  
Qui s'était déposée

Sur le rameau mouvant  
S'échappe, à son passage,  
Du verdoyant feuillage  
Comme au souffle du vent,

Et l'on dirait que l'aile  
De l'humble philomèle,  
Dans ses doux battements,  
Fait pleuvoir sur les herbes  
Les scintillantes gerbes  
De mille diamants.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

La jeune paysanne,  
Qui s'avance et ricane,  
Tient, dans sa brune main,  
Une fourche de saule,  
Et, sur sa ronde épaule,  
Un vase d'eau tout plein.

La coquette églantine  
Semble moins purpurine  
Que n'est sa joue alors :  
Un corsage de toile

Avec chasteté voile  
Les grâces de son corps.

On dirait qu'elle rêve  
Lorsque sa main soulève  
Les trèfles empourprés,  
Et, qu'à chaque secousse,  
Une odeur neuve et douce  
S'exhale des verts prés.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

J'entends, par intervalle,  
Comme un bruit de cymbale  
Qui retentit pressé :  
Pour affiler sa lame  
Que le silex entame  
Le faucheur s'est dressé,

Il a pris, tout humide,  
Dans le vase limpide,  
La pierre au rude grain,  
Et, d'une main précise,  
Sur l'acier qui s'aiguise  
La promène grand train.

En se contant fleurettes,  
Les gars et les fillettes,  
Munis de leurs rateaux,  
Amassent, desséchée,  
L'herbe molle couchée  
Par la mordante faulx.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Satisfait de l'ouvrage  
Qu'il fait avec courage  
Depuis que l'aube a lui,  
Le faucheur, sur la plaine,  
De temps en temps promène  
Son œil autour de lui.

Sur sa faulx il s'appuie,  
Et, de sa main, essuie  
Son front tout ruisselant,  
Car une effluve chaude  
Sur le pré d'émeraude  
Circule maintenant.

Et, le long des clôtures,  
Les pesantes voitures

Que traînent les bœufs roux  
 Amènent à la grange  
 Le foin mûr qui s'effrauge  
 Aux épines du houx.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
 Les doux arômes du foin mûr !  
 O le soleil ardent ! Les riches draperies  
 Qui flottent sous le ciel d'azur !

La verte sauterelle  
 Sur la tige nouvelle  
 Découpe son profil.  
 La libellule rase  
 De son aile de gaze  
 Les nigrettes du mil ;

Et, d'une ardeur égale,  
 Le grillon, la cigale  
 Chantent leur chant joyeux ;  
 Dans le ciel la dernière,  
 Le grillon, sous la pierre  
 Qui le dérobe aux yeux.

Ainsi l'humble chaumière  
 Et la demeure altière  
 Ont des chants de bonheur ;  
 Et que nul ne s'étonne,

Car c'est une œuvre bonne  
Que l'œuvre du Seigneur.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

## HYMNE NATIONAL

---

Cieux, déroulez sur notre tête  
Vos voiles de pourpre et d'azur !  
Soleil, brille d'un feu plus pur !  
Que la terre en ce jour revête  
Toute sa gloire et sa beauté !  
Que l'onde plus mollement coule  
A travers le pré velouté !  
Que l'oiseau plus gaïment roucoule !  
Que tout s'unisse à ces concerts  
D'un peuple qui demande place  
Parmi les grands peuples qu'embrasse  
L'orbe éclatant de l'Univers !

Ah! prêtez-moi votre voix infinie,  
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu!  
Ah! prêtez-moi votre sainte harmonie,  
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu!

Aurore blonde,  
De tes doux feux  
Eclaire, inonde  
Les champs des cieux!  
Parais, lumière,  
O jour, paradis!  
Que la chaumière,  
Et le palais,  
Que la rivière  
La cime altière  
De nos forêts  
Et la poussière  
De nos guérets  
Tressaillent de joie!  
Que le papillon  
Dans le chaud rayon  
Du jour qui le noie,  
Se berce et tournoie  
Comme une fleur au vent!  
Qu'une chanson plus douce  
Monte du nid de mousse  
Sur le rameau mouvant!

C'est la fête immortelle  
Et sans cesse nouvelle

Où l'amour se révèle,  
L'amour du sol natal !  
Où l'espoir se ranime  
A ton aspect sublime,  
Drapeau national !

C'est l'heure douce et pure  
Dans toute la nature  
Où le peuple se jure  
Une sainte union !  
Où ta force s'affirme,  
Où le Seigneur confirme  
Tes droits, ô nation !

Peuple, ouvre ton cœur à la joie !  
Défends tes lois, ta liberté !  
Peuple, bénis la main qui broie  
Les fers de la captivité !  
Abhorre le froid égoïsme ;  
Il traîne un peuple au servilisme  
Et le dépouille de son cœur !  
A l'horizon des temps, regarde  
Tout ce que l'avenir te garde  
De paix, de gloire et de splendeur !

N'écoute pas la voix du traître  
Pour qui tu n'es plus qu'un troupeau !...  
Brise le sceptre de ton maître  
S'il devient le fouet d'un bourreau !...

Ne laisse pas la tyrannie  
Mettre un cachot d'ignominie  
Sur ton sacré bandeau de roi !  
Et souviens-toi que ton pied foul  
Un sol où depuis longtemps coule  
Le sang des héros de la foi !

Peuple, tu te souviens encore  
Des grandes leçons des aïeux ?  
Tu te souviens que ton aurore  
D'un vif éclat remplit les cieux ?  
Que les langes de ton enfance  
Étaient ces drapeaux que la France  
Promenait au champ de l'honneur ?  
Qu'au bruit d'une salve guerrière  
Le feu brillait sous ta paupière  
Et les élan brisaient ton cœur ?

Qui donc dit que tu dégénères,  
O peuple autrefois tant vanté ?  
Que dans leurs sépulcres tes pères  
S'indignent de ta lâcheté ?  
Que muet tu courbes la tête  
Sous le joug honteux que t'apprête  
N'importe quel maître étranger ?  
Qu'en tombant tu n'aurais pas même  
Pour le tyran un anathème,  
Pas même un fils pour te venger ?

Es-tu donc, ô Patrie,  
Une terre flétrie  
D'où s'enfuit la vertu ?  
O ma Patrie, es-tu  
La Vierge couronnée  
Qu'une troupe avinée  
Traîne dans les égouts ?  
N'as-tu plus l'innocence,  
La gloire et la puissance  
Qui faisaient des jaloux ?

Je t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère !  
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !  
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre  
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous !

Je vous aime, rivages,  
Ciel de feu, blanches nuages,  
Fleuves majestueux,  
Bois remplis de mystères,  
Montagnes solitaires,  
Torrents impétueux,  
Hivers, vents et tempêtes,  
Printemps d'amour qui jettes  
Mille arômes nouveaux,  
Été d'azur, automne  
Que la moisson couronne,  
Brillants chœurs des oiseaux ! . . .

Je t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère !  
 Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !  
 Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre  
 La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous !

O Patrie adorée,  
 Est-il une contrée  
 Aussi belle que toi ?  
 Aux jours sombres d'orage  
 Tu puises le courage  
 Dans l'amour et la foi !  
 Tu n'es pas affaiblie  
 Pas un lâche repos !  
 O terre des héros,  
 Tu n'es pas avilie !  
 Non ! j'en appelle à vous,  
 Antiques sanctuaires  
 Où je prie à genoux,  
 Non ! j'en appelle à vous,  
 O cendres de mes pères !

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !  
 Laissez vos linceuls de poussière !  
 Secouez le sommeil qui pèse sur vos yeux,  
 Mânes, parlez à ma prière !  
 Dites, n'est-il plus beau votre cher Canada  
 Et sa gloire est elle périé ?  
 La terre qu'autrefois votre sang féconda  
 N'est-elle plus jamais fleurie ?  
 Voyez nos champs couverts d'une riche moisson,

Voyez nos villes florissantes !  
 Dans nos beffrois d'argent entendez-vous le son  
 De nos cloches retentissantes ? . . .  
 Ah ! si notre vertu chancelle un seul moment,  
 Si jamais notre honneur succombe,  
 Pour nous marquer au front d'un stigmate infâmant,  
 Mânes, sortez de votre tombe ! . . .

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !  
 Un peuple entier est dans l'attente !  
 Mânes, pour le juger paraissez en ces lieux !  
 Dites si d'une âme contente  
 Il ne s'élançe pas au milieu du danger,  
 Si son front porte quelque honte,  
 S'il s'est laissé flétrir par un maître étranger !  
 Connait-il un bras qui le dompte  
 Ce peuple de héros que vous avez formé ?  
 Sa foi s'est-elle donc éteinte ?  
 Le temple qu'il vénère est-il jamais formé ?  
 Et quand s'est-il courbé par crainte  
 Devant l'iniquité qui violait ses droits ?  
 A-t-il l'air d'un peuple qui tombe ?  
 Pour le dire aux pervers qui méprisent ses lois,  
 Mânes, sortez de votre tombe ! . . .

-----  
 O mon luth, suspends tes accords ;  
 Repose aux branches reverdies . . . . .  
 Quel flot de saintes mélodies  
 S'élève soudain de nos bords ! . . .

Est-ce votre voix ineffable,  
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu ?  
Est-ce votre douce harmonie,  
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu ?

.....

## LE RETOUR

---

A travers les rameaux d'une forêt épaisse  
Le vent faisait entendre un long gémissement :  
La neige, en tourbillons, roulait, roulait sans cesse,  
Et les ombres du soir montaient au firmament.

Au bord de la forêt était une chaumière  
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir ;  
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,  
Mais nulle lampe, hélas ! ne l'éclairait le soir.

Une femme, encor jeune et portant comme un voile  
Sur son front incliné les traces du chagrin,

Était assise seule à la porte du poêle,  
Et filait sa quenouille en chantant un refrain.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,  
Doucement s'endormait en priant le bon Dieu.  
Ernest avait dix ans : sa parole était douce ;  
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.

Et puis, de temps en temps, la solitaire femme  
Regardait une croix pendant aux murs noircis :  
Alors un long soupir s'échappait de son âme,  
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps encor sa paupière baissée  
Laisait couler des pleurs qui semblaient superflus.  
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée  
Elle disait : O ciel ! il ne reviendra plus !

Et comme elle chantait, unissant son cantique  
À ce gémissement du vent impétueux,  
Un homme vint frapper à sa porte rustique.  
Il entra s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur ainsi qu'une colombe  
Tremble, au fond de son nid, à l'aspect d'un vautour.  
— « Femme, dit l'étranger, de fatigue je tombe :  
Puis-je ici de l'aurore attendre le retour ? »

Elle lui répondit : " Le Seigneur me préserve  
" De rester insensible à la voix du malheur !  
" Assoyez-vous, monsieur, et que Dieu vous conserve !  
" Qu'il vous donne la paix et calme ma douleur !"

L'étranger vint s'asseoir près du feu sans attendre.  
De sa robuste épaule un manteau noir pendait ;  
Son œil, couleur du ciel, était brillant et tendre ;  
Sa barbe en ondoyant sur son sein descendait.

— " Femme, votre douleur est-elle sans remède ?  
" Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?  
" Au temps, vous le savez, toute amertume cède ;  
" S'il n'emporte la peine il sait la tempérer.

— " Hélas ! " reprit la femme essayant une larme,  
" J'ai connu le bonheur et j'ai béni mon sort ;  
" Mais pour moi, maintenant, le jour n'a plus de charme ;  
" Je n'aime plus la vie et pourtant crains la mort !

" Par mon travail constant j'éloigne la misère ;  
" Et mon petit Ernest est si beau, si vermeil !  
" Pauvre ange, il ne sait pas tous les pleurs que sa mère  
" Verse pendant qu'il dort d'un paisible sommeil !

" Le cher petit n'a point souvenir de son père,  
" Car il ne laissait pas encore mes genoux

“ Quand cet homme adoré, sur la rive étrangère,  
“ Pour recueillir de l'or, s'en alla loin de nous.

“ Nous n'avions pas besoin de ces richesses vaines,  
“ Nous nous aimions tous deux et c'était le bonheur.  
“ Souvent la pauvreté voit des heures sereines,  
“ Et l'or ne guérit point les blessures du cœur !

“ Ah ! si je le voyais avant que de descendre  
“ Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis !  
“ Je prie en vain le ciel, il ne veut pas m'entendre,  
“ Et les jours ont pour moi plus d'ombres que les nuits ! ”

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie,  
Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu ;  
Il se jette soudain dans ses bras et s'écrie :  
“ Femme, console-toi, ton époux est venu ! ”

# LAISSEZ-MOI CHANTER

## I

O vous qui m'avez dit : " Ne laisse ni ton chaume,  
Ni tes bois, ni tes prés en fleurs :  
La gloire te sourit, mais ce n'est qu'un fantôme  
Paré de brillantes couleurs :  
Aux branches de l'ormeau suspends ta faible lyre,  
Car nul ne voudra t'écouter :  
Laisse chanter l'oiseau dans son heureux délire,  
L'homme n'est pas fait pour chanter."

Non, vous ne savez pas que ce feu qui me ronge  
Est sorti d'un foyer divin !  
Que cette rêverie où mon âme se plonge  
N'est pas un travail toujours vain !

Non, vous ne savez pas qu'une amère souffrance  
Pèse sur mon cœur, sans pitié !  
Que je ne veux du ciel que la douce espérance,  
Et du monde que l'amitié !

Arrêtez dans son cours le frais ruisseau qui coule  
En murmurant dans la forêt !  
Empêchez les ébats du pétrel sur la houle  
Ou du grillon sur le guéret !  
Et mes cris de douleur et mes chants d'allégresse  
Ne monteront plus vers les cieux !  
Et ce luth frémissant sous ma main qui le presse  
Demourera silencieux !

## II

Rivage où je soupiro  
Courbant mon front souffrant,  
Brise dont je respire  
Le dictame enivrant,  
Feuille qui tourbillonne  
Dans la pourpre du soir,  
Etoile qui rayonne  
Comme un riche ostensor,

Vous publiez sans cesse,  
Du Dieu qui vous a faits,  
La suprême sagesse  
Et les divins bienfaits !  
Quand sa voix vous appelle  
Vous venez aussitôt  
Et son nom que j'épelle  
Vous le chantez bien haut !

Seigneur, dans la nature  
Tout soupire pour toi !  
Ton humble créature  
Béni ta sainte loi !  
Seul l'homme, dans la fange  
Dont ta main l'a pétri,  
Traîne sa face d'ange  
Et son cœur tout flétri !

Avec le pré qui fume  
Déchiré par le soc,  
Et le flocon d'écume  
Qui va blanchir le roc,  
Et le nuage sombre  
Que fendent les éclairs,  
Les atômes sans nombre  
Qui flottent dans les airs ;

Avec le vent qui pleure  
En berçant le roseau,

Avec l'arbre qu'effleure  
Le gai petit oiseau,  
Avec le flot de moire  
Qui murmure et s'en va,  
Je veux dire ta gloire,  
Eternel Jéhova !

Votre froideur m'étonne,  
O Mortels aveuglés ! . . . . .  
Soufflez, brises d'automne,  
Sur nos plaines soufflez !  
Si l'homme, dans ses fêtes,  
Chante ses voluptés,  
Sa gloire et ses conquêtes . . . . .  
Pour Dieu, brises, chantez !

## III

Dis sa colère, ô foudre,  
En réduisant en poudre  
Le chêne orgueilleux  
Porte sa gloire, ô nue,  
A la plage inconnue,

Au roc sourcilleux.  
Que ta voix sublime,  
Insondable abîme,  
Disse du Seigneur  
La magnificence !  
Chante en son honneur,  
Chante sa puissance,  
Grande voix des mers !  
Que les flots amers  
Aux échos sauvages  
Des lointains rivages  
Content son amour !  
Que l'airain sonore  
Dans les tours que dore  
Le rayon d'aurore  
Chante et vibre encore !  
Que dans son séjour  
De mousse et de feuille,  
Dès le point du jour  
L'oiseau se recueille,  
Jette, radieux,  
Ses notes limpides,  
Ses trilles rapides,  
Ses cris glorieux !  
Que le vent qui passe  
Trafnant dans l'espace  
La feuille des bois ;  
Que l'insecte qui rase,  
De son aile de gaze,  
La coupe que je bois ;  
Qu'une voix solennelle,

Eclatante, éternelle  
Retentisse en tout lieu !  
Qu'ici-bas tout s'unisse,  
Tout proclame et bénisse  
Le nom sacré de Dieu !

## L'HEURE DES ENFANTS

---

*(Traduction)*

---

Lorsque les feux du jour commencent à s'éteindre,  
Que de son aile noire, au loin, la nuit vient ceindre  
Les lacs aux flots d'azur et les bois et les champs,  
Le tumulte se tait, le travail se repose,  
L'oiseau vole à son nid, le zéphire, à la rose . . . .  
C'est aussi l'heure des enfants !

Dans la chambre, là-haut, j'entends un bruit étrange  
Et plus d'un pied mignon qui soudain se dérange  
Et froisse, en trottinant les dessins du tapis ;  
J'entends le son plus sourd d'une porte qu'on pousse,

Et des petites voix, l'une humble, l'autre douce,  
Qui bruissent comme des épis.

De l'étude où je suis, ma lampe qui scintille  
Me laisse apercevoir une forme gentille  
Qui descend l'escalier au fond du corridor ;  
C'est ma chère Allégra, ma petite rieuse ;  
Alice est avec elle, et fait la sérieuse,  
Et puis Editho aux cheveux d'or !

Elles se parlent bas d'un ton plein de mystère . . . .  
L'une à l'autre, aussitôt, fait signe de se taire . . . .  
La joie éclate bien dans leurs regards coquins !  
C'est, sans doute, un complot qu'en secret l'on machine . . .  
Il me vient des soupçons ! . . . . Ou veut, je le devine,  
Me surprendre sur mes bouquins !

Et la troupe enfantine avec ardeur s'élançe  
Par trois portes où j'ai négligé la défense,  
Et franchit vaillamment mes superbes remparts !  
Le succès l'encourage ! Elle monte à son aise  
Sur les bras, le dossier de mon antique chaise ! . . . .  
Je suis cerné de toutes parts !

Pour se tenir sur moi l'une à l'autre s'appuie :  
Leurs baisers sur mon front tombent comme une pluie :  
Elles m'ont fortement enchaîné dans leurs bras !  
Je suis, comme autrefois, cet évêque célèbre

Captif aux bords du Rhin, dans une tour funèbre,  
Qu'on appela la tour des Rats.

Mais croyez-vous vraiment, adorables canailles,  
Parce que vous voilà dans mes vieilles murailles,  
Que de vos grands yeux bleus, moi, je vais avoir peur ?  
Je vous retiens ici, mes charmantes guerrières !  
Vous ne sortirez plus ! Vous êtes prisonnières,  
Et prisonnières dans mon cœur !

Inutile pour vous de faire les rétives ;  
Vous êtes bien à moi, vous êtes mes captives !  
Ma victoire m'inspire une juste fierté !  
Jusqu'à ce que mon cœur que la tristesse mine  
S'en retourne en poussière et soit une raine  
Vous n'aurez plus la liberté !

## CHANT DU MATIN

---

Les vapeurs du matin, légères et limpides,  
Ondulent mollement le long des Laurentides,  
Comme des nuages d'encens.

Au murmure des flots qui caressent la plage,  
Les oiseaux matineux, cachés dans le feuillage,  
Mêlent de suaves accents.

La nature, au réveil, chante un hymne de joie ;  
L'ombre de la nuit, comme une tente qu'on ploie,  
Se replie à l'horizon d'or ;  
Glissant comme une feuille au souffle de l'automne,  
Sur le flot qui module un refrain monotone,  
Une barque prend son essor.

Vogue, vogue, faible nacelle !  
Devant toi la mer étincelle  
Des premiers feux du jour nouveau !  
Berce, berce ta voile blanche  
Qui se relève et qui se penche,  
Comme pour se mirer dans l'eau !

Tandis que je reste au rivage,  
Au pied du vieux chêne sauvage  
Où je viens rêver si souvent !  
Où quand le monde me rejette,  
L'écho fidèle, au moins, répète  
Mes notes qu'emporte le vent.

Et que m'importe la louange  
Des hommes dont l'amitié change  
Comme le feuillage des bois !  
S'il faut chanter ma lyre est prête ;  
Vers mon Dieu, si je suis poète,  
J'élèverai ma faible voix.

C'est lui qui fait naître l'aurore !  
C'est lui que la nature adore  
Dans son sublime chant d'amour !  
Il nous sourit, et l'humble hommage  
Que lui présente le jeune âge  
Est toujours payé de retour.

C'est lui qui recueille nos larmes !  
C'est lui qui dispense les charmes  
Dont se revêtent les saisons !  
C'est lui qui dit aux fleurs de naître,  
Au brillant soleil de paraître  
Pour venir dorer nos moissons !

C'est lui qui donne aux nuits leurs voiles,  
A l'espace ses flots d'étoiles,  
Et des bornes à l'océan :  
Qui verse les molles ondées  
Dans nos campagnes fécondées  
Par les sueurs du paysan !

Il parle, et le monde s'agite,  
Le soleil se lève plus vite,  
Et tout adore sa splendeur !  
Il parle, et tout l'univers tremble,  
Et les astres volent ensemble,  
En se racontant sa grandeur !

Dans ma misère il me visite,  
Quand tour à tour chacun m'évite  
Et me laisse seul dans l'ennui.  
Quand m'échappe une plainte amère,  
Il me dit : " Pauvre enfant, espère,  
" Je serai toujours ton appui. "

Quand l'amertume nous inonde,  
Qu'il n'est plus d'amis en ce monde,  
Seul il ne se retire pas.  
Quand nous chancelons dans la voie,  
Du haut du ciel il nous envoie  
Un ange qui soutient nos pas.

## IRONIE ET PRIÈRE

---

Il est nuit . . . . Il fait froid . . . . Sur l'angle des toitures  
Le vent siffle de plus en plus,  
Et, sous l'acier poli des rapides voitures,  
La neige rend des sons aigus.  
Le poêle, plein de feu, résonne comme un cuivre,  
La lune, de ses réseaux d'or,  
Fait scintiller au loin le grand linceul de givre . . . .  
La ville ne dort pas encor !

Hâtez-vous, jeunes gens, car l'heure qui s'envole  
Ne passera plus devant vous !  
Allez danser au bal, si le bal vous console  
Mieux qu'une prière à genoux.

Allez ! soyez hardis ! une vierge ingénue  
 Vous laissera sa blanche main ;  
 Le voile tombera de son épaule nue :  
 Allez ! . . . On peut mourir demain !

Allez à vos festins, à vos pompeuses fêtes,  
 Vous dont la paupière est sans pleurs !  
 Pour semer sur vos pas, pour couronner vos têtes  
 L'automne a réservé des fleurs !  
 Et la vie est si courte, il faut que l'on jouisse  
 Des biens qu'apporte chaque jour !  
 Il faut, avant que tout passe et s'évanouisse,  
 S'enivrer de joie et d'amour !

Allez ! n'arrêtez point au seuil de la chaumière  
 Où gémit un frère indigent.  
 Entrez dans les salons où des flots de lumière  
 Ruissellent des lustres d'argent.  
 Ecoutez les propos, les refrains d'allégresse,  
 Les orchestres mélodieux ;  
 C'est plus doux que les cris d'une sombre détresse,  
 C'est moins triste et moins odieux !

Et qu'importe, après tout, qu'un misérable envie  
 Et vos plaisirs et vos honneurs ?  
 Qu'importe un malheureux dont la pénible vie  
 N'a ni doux rêves, ni bonheurs ?  
 Détournez vos regards et gardez votre joie ;  
 Trouvez quelques plaisirs nouveaux :

Chantez, riez, dansez, en beaux habits de soie,  
Sur le couvercle des tombeaux !

Vous n'avez jamais vu, tout près de votre porte,  
La pâle faim venir s'asseoir ;  
Et les ris et les jeux que l'aube vous apporte  
Ne s'en vont point avec le soir.  
Jamais, pendant l'hiver, dans l'âtre plein de cendre,  
Le feu n'a cessé d'ondoyer ;  
Jamais, pour votre lit, Dieu ne vous a fait prendre  
La pierre de votre foyer !

Riches, connaissez-vous, dites-moi, la famille  
Qui tombe dans la pauvreté ?  
Avez-vous, en entrant, vu fuir la jeune fille  
Honteuse de sa nudité ?  
Avez-vous vu l'enfant à la bouche livide  
Qui ne mange point au réveil ?  
Oh ! vous ne savez pas, non, comme il est avide  
Du pain qu'il voit dans son sommeil ! . . . .

Donnez donc à l'enfant l'obole qu'il réclame,  
Pour qu'il ne meure pas de faim !  
Donnez un peu de bois à tout foyer sans flamme,  
A l'orpheline un peu de pain !  
Relevez sans aigreur une femme qui tombe,  
Et le bon Dieu vous bénira ;  
Et puis si les heureux évitent votre tombe,  
Le pauvre la visitera.

## LE PRINTEMPS

---

Les fleurs naissent partout, la terre est étoilée  
Comme l'azur du ciel,  
Et déjà l'on entend, sous la cime voilée,  
Un concert éternel.  
Le gazon reverdit sous les pieds qui le foulent,  
Et les champs labourés  
Paraissent, jusqu'au loin, comme des flots qui roulent  
Vers des bords empourprés.  
Le chant du laboureur qui revient de l'ouvrage  
Au coucher du soleil,  
Le murmure du vent, les soupirs du feuillage,  
Le bruit du flot vermeil  
Qui déchire aux cailloux son éclatante écume,  
Le nuage argenté

Et le grillon mutin sur le sillon qui fume,  
 Tout est plein de gaité !

Une molle vapeur, comme un rideau de soie  
 S'élève, le matin,  
 Du fond de la vallée où la rose déploie  
 Sa robe de satin,  
 Et l'on voit, à travers ces nappes diaphanes,  
 Flotter, comme dans l'eau,  
 Les profils indécis des flexibles lianes  
 Et du pâle bouleau.  
 Ainsi de l'avenir l'anxieuse jeunesse  
 Croit parfois entrevoir  
 Les contours incertains, la forme enchanteresse,  
 Quand l'amour ou l'espoir,  
 Comme un rayon de feu, comme une douce haleine,  
 Pénètrent le rideau  
 Tombé devant les yeux de la sagesse humaine  
 Depuis notre berceau.

Mille arbustes nouveaux, mille nouvelles plantes  
 Surgissent du sol nu.  
 Le printemps leur a fait des promesses brillantes,  
 Mais, l'automne venu,  
 En vain l'on cherchera la trace d'un grand nombre.  
 Ainsi pour les humains !  
 Quand le soir de la vie étend au loin son ombre  
 Sur les tristes chemins,  
 Ceux qui restent debout retournent en arrière  
 Des regards superflus :

La route est recouverte, hélas ! de la poussière  
De ceux qui ne sont plus !  
Un besoin de soleil ou des feux implacables,  
L'onde ou les aquilons  
Ont fait périr beaucoup de ces fleurs adorables  
Dont les jours semblaient longs.

Il est doux maintenant de reprendre les courses  
Sur les coteaux lointains,  
De s'asseoir et prier au bord des fraîches sources,  
Sous le dôme des pins.  
Il est doux d'écouter les grives et les merles,  
Revenus au buisson,  
Egrener, tour à tour, comme un collier de perles,  
Leur vibrante chanson.  
Le soleil qui descend derrière les nuages  
Jette un ruban de feu,  
Une auréole d'or au front des monts sauvages  
Et du grand fleuve bleu.  
Ces gerbes de rayons, ces ardentes traînées  
Qui descendent des cieux  
Sont comme un souvenir de leurs jeunes années  
Pour ceux qui se font vieux.

Et la gaieté renaît dans l'obscur chaumière  
Que l'hiver désolait.  
A travers les carreaux maintenant la lumière  
Laisse entrer un reflet.  
Qu'importe qu'au foyer toute flamme soit morte,  
Le soleil est bien chaud.

Pour ranimer son fils, la mère ouvre la porte  
A ce rayon d'en haut.  
Et tous les cœurs brisés, dans la pauvre famille  
Qui trouvait le ciel dur  
Quand la brise emportait la fleur de la charmille  
Et le dernier fruit mûr,  
Bien joyeux aujourd'hui que revient l'espérance,  
Montent vers le Seigneur :  
On n'a plus souvenir des jours de la souffrance  
Au retour du bonheur !

## ADORATION

---

Je t'adore, ô mon Dieu ! Du fond de ma misère  
J'ose élever vers toi qu'on appelle sévère,  
Mes mains pleines d'iniquités.  
Mon front s'inclinera devant ta face sainte.  
Je reprendrai, Seigneur, dans l'amour et la crainte,  
Les sentiers droits que j'ai quittés.

Je t'adore, ô mon Dieu, quand les brises tiédies  
Font chanter des forêts les cimes reverdies  
Et que les nids font leurs concerts ;  
Quand l'hiver se revêt de son linceul de givre,  
Que l'aiglon gémit comme un cornet de cuivre  
Sur les chemins partout déserts !

Quand le soleil levant, d'une brillante gerbe  
 Inonde ma fenêtre, et que le lis superbe  
     S'ouvre pour l'autel du saint-lieu ;  
 Quand l'airain, vers la nuit, de vallée en vallée,  
 Pour louer ton saint nom, sonne à toute volée,  
     Je t'adore encore. Ô mon Dieu !

Car c'est par toi, Seigneur, que le soleil se lève,  
 Que les veines des bois sentent courir la sève,  
     Que les fleurs étoient les champs !  
 Tu sais creuser un lit à la sombre rivière,  
 Tu jettes dans l'espace, ainsi qu'une poussière,  
     Des flots d'astres étincelants !

Tu fais briller l'éclair, tu fais gronder la foudre,  
 Tu commandes aux vents et tu réduits en poudre  
     Tout ce qu'élève un sot orgueil !  
 Ta clémence est sans borne et ta gloire, infinie !  
 Ton pouvoir est loué, ta sagesse est bénie  
     Dans le berceau, dans le cercueil !

Qui suis-je devant toi pour t'offrir ma prière ?  
 Un atôme perdu dans les flots de lumière  
     Que tu verses sur l'univers !  
 Je ne suis qu'une feuille au hasard emportée,  
 Et qu'une goutte d'eau par l'orage jetée  
     Dans le gouffre profond des mers !

Qui suis-je moi, Seigneur, pour t'appeler mon père ?  
Pour entendre ta voix me dire : Enfant, espère ;  
    Mon auge veillera sur toi !  
Qui suis-je pour paraître en ta sainte présence ?  
J'ai fait souvent le mal sans craindre ta puissance,  
    Quand j'aurais dû sécher d'effroi.

Que de jours j'ai passés oublieux de ta gloire !  
De tes bienfaits, Seigneur, j'ai perdu la mémoire :  
    J'ai senti chanceler ma foi.  
J'ai douté de ta grâce et ri de ta promesse.  
Je te voyais si grand que, dans ma petitesse,  
    J'ai dit : Dieu pense-t-il à moi ?

Et pourtant, sur mon front, je le sais bien, un signe  
Me dit que de ton ciel je puis devenir digne  
    Et que mes yeux devront te voir.  
Un rayon merveilleux, une éternelle flamme,  
Pour s'élaner vers toi, s'échappent de mon âme  
    Comme le feu de l'encensoir.

Non, l'homme tout entier n'est pas pétri de boue !  
Une étincelle ardente en son âme se joue  
    Comme une étoile en un ciel noir.  
C'est le foyer brûlant qui fait luire le phare,  
C'est l'éclat, le parfum dont l'humble fleur se pare,  
    C'est la foi, l'amour ou l'espoir !

Quand le chêne orgueilleux tombe dans la tempête,  
L'humble roseau, souvent, relève encor la tête :

Je me relèverai, Seigneur.

Le remorde a déjà brisé mon cœur de marbre,  
Comme le ver caché qui fait périr un arbre  
Dont il vient de mordre le cœur.

Je t'adore, ô mon Dieu ! Que le fier incrédule,  
Sur son luth profané, chaque jour ne module

Que des refrains blasphémateurs,

Je ne rougirai point de mes saintes livrées :

Ta grâce émoussera les flèches acérées

De quelques sots persécuteurs.

Je chanterai ton nom dans mon humble harmonie.  
Que m'importe le monde et sa froide ironie ?

Le monde vend son amitié.

Je chanterai ta gloire et tes bienfaits, mon Maître,

Je louerai ta bonté de m'avoir donné l'être,

Et j'implorerai ta pitié !

## A MES PETITES SŒURS

---

Plus loin que le nuage  
A la frange d'azur  
Dont l'inconstante image  
Roule au fond du lac pur ;

Plus loin que ce beau voile  
Aux replis radieux  
Où scintille l'étoile,  
Cette perle des cieux,

Le chœur brillant des anges,  
Adorant le Seigneur,

Célèbre ses louanges  
Et chante en son honneur ;

Lui porte la prière  
Du matin et du soir,  
Les pleurs de la misère  
Et les chants de l'espoir !

Dans ce chœur qui proclame  
Du Très-Haut les douceurs,  
Deux esprits tout de flamme  
Furent ici vos sœurs.

Elles étaient gentilles  
Comme le fruit naissant  
Que le long des charmes  
Vous cueillez en passant.

Deux anges de leurs ailes  
Protégeaient leur berceau,  
Comme deux fleurs nouvelles  
Couvrent un nid d'oiseau.

Mais un jour ils leur dirent :  
" Laissez ce triste lieu."  
Et toutes deux sourirent  
Et volèrent à Dieu.

Et notre pauvre mère  
Prit le deuil et gémit.  
Sa peine fut amère  
Mais sa foi se soumit.

Elle pria sans cesse,  
Sans cesse avec amour.  
Dieu calma sa tristesse . . .  
Et vous vîtes le jour.

## UN SOIR SUR L'EAU

—

Voici la brise  
Qui ride et brise  
Le flot dormant !  
Ouvrons la voile  
De blanche toile  
Et sous l'étoile  
Voguons gaiement !

Tout fait silence !  
Le mât balance,  
La barque fuit !  
Point de nuage  
Qui nous présage

De sombre orage  
Pour cette nuit.

Sur la ravine  
Notre œil devine  
Le grand pin noir  
Comme un fantôme,  
Et, dans le chaume,  
On voit le dôme  
Du vieux manoir.

Tout près se penche  
L'écorce blanche  
D'un vieux bouleau ;  
Tout près murmure,  
Sous la verdure,  
La vague pure  
D'un clair ruisseau.

Vois-tu descendre  
Cette filandre  
D'or et de feu  
Qui te caresse  
Et qui se tresse  
Avec souplesse  
Comme un cheveu ?

Serait-ce un ange  
Dont l'œil t'échange

Un doux regard,  
Ou bien la lune  
Qui sur la dune  
Pour toi, ma brune,  
Reluit si tard ?

Tous deux ensemble  
Le temps nous semble  
Rapide et doux :  
C'est un mystère  
Que je veux taire  
Car sur la terre  
On est jaloux.

Fraîche soirée,  
Vague moirée,  
Ombre et lueur,  
Ciel qui scintille,  
Œil noir qui brille,  
O brune fille,  
Que de bonheur !

Le vent qui joue  
Vient sur ta joue  
Prendre un baiser ;  
Mon cœur s'agite  
Et s'en irrite,  
Je veux, petite,  
Pour l'apaiser . . . . .

Mais plus de brise  
Et l'onde grise  
Dort à son tour !  
Pliions la voile  
De blanche toile  
Et sous l'étoile  
Parlons d'amour.

## LE SOMMEIL DE L'ENFANT

---

L'étoile au ciel s'allume ;  
Il fait sombre dehors ;  
L'étoile au ciel s'allume,  
Sur ton bon lit de plume,  
Dors, petit enfant, dors !

Dors bien jusqu'à l'aurore :  
Tous les petits oiseaux  
S'en vont dormir encore  
Là-bas dans les roseaux.

Entends-tu la fontaine,  
Quand tu verses des pleurs,

Entends-tu la fontaine  
Qui chante dans la plaine  
Pour endormir les fleurs ?

Ah ! nous autres coupables  
La douce paix nous fuit !  
Des spectres implacables  
Nous poursuivent la nuit !

Ton sommeil est tranquille,  
Ton réveil sans effroi ;  
Ton sommeil est tranquille,  
Quand la lampe d'argile  
S'éteint à la paroi.

Et ton esprit s'envole  
Avec les papillons  
Dans une course folle  
A travers les sillons.

Un enfant qui repose  
Dans son berceau d'osier,  
Un enfant qui repose  
Est un bouton de rose  
Au milieu d'un rosier.

L'ange qui te ressemble  
Vient près de ton berceau,  
Et dans un rêve, ensemble,  
Vous jouez au cerceau.

Et ta mère se lève  
Pour mieux voir ton sommeil ;  
Et ta mère se lève  
Pour deviner ton rêve,  
Ton rêve si vermeil !

Et son baiser effleure  
Ta lèvre avec amour ;  
On dirait qu'elle pleure  
Et sourit tour à tour.

Si ton front se dérange  
Sur ton doux oreiller,  
Si ton front se dérange,  
Elle dit à ton ange :  
" Ne va pas l'éveiller ! . . . . .

" Mais rafraichis sa joue  
Chaude de mon baiser :  
Ouvre ton aile et joue  
Longtemps pour l'amuser."

L'étoile au ciel s'allume ;  
Il fait sombre dehors ;  
L'étoile au ciel s'allume,  
Sur ton bon lit de plume,  
Dors, petit enfant, dors !

1837

I

LA PAIX

La France n'avait pas perdu le grand prestige  
    Qui s'attachait à son drapeau ;  
La France n'avait pas, dans un jour de vertige,  
    Vendu, comme on vend un troupeau,  
Notre jeune pays à la riche Angleterre.  
    Nous vivions dans une humble paix ;  
Et, sur ces bords nouveaux, notre destin prospère  
    Ne devait s'altérer jamais !

Nous ne demandons rien, si ce n'est la justice  
    Que l'on doit même aux plus petits ;

**Nos cœurs** étaient bien droits et jamais l'artifice  
 N'avait eu place en nos esprits.  
**Fidèles**, en ces temps, aux conseils de nos pères  
 Qui savaient bien vivre de peu,  
**Nous promonions** le soc dans le sein de nos terres  
 En élevant nos cœurs vers Dieu.

**Et, quand** venait le temps de la moisson féconde,  
 Le temps de couper le blé mûr ;  
**Quand les épis** bruyants se berçaient comme l'onde  
 Sous les reflets d'un ciel d'azur,  
**Chacun courait** au champ, dans l'heureuse famille,  
 Et le refrain de nos chansons  
**Semblait**, comme l'épi, tomber sous la faucille  
 Des fillettes et des garçons.

**Et l'on dansait** alors autour des blondes gerbes,  
 Sous l'œil de la lune, au vallon ;  
**Et bien des pieds** gentils foulaient les molles herbes  
 Aux gais accords du violon.  
**Et les fronts**, couronnés ainsi qu'au temps antique  
 De bluets et de boutons d'or,  
**Sous le fardeau** pesant d'aucun joug despotique  
 Ne s'étaient inclinés encor !

O jours heureux ! jours d'amour et de gloire  
 Où mon pays déroulait, sous les cieux,  
 Ses étendards que suivait la victoire,  
 Jours de grandeur, pour vous pleurer mes yeux

Auront, hélas ! d'intarissables larmes !  
Jour du combat où les nobles aïeux,  
Trahis, mouraient en embrassant leurs armes,  
Jour du combat, que tu fus glorieux !

## II

## LA GUERRE

Mais le drapeau sacré qui protégeait nos rives,  
Le drapeau blanc fleurdelisé  
Fut souillé, fut trahi par les lâches convives  
D'un roi que l'âge avait usé  
Bien moins que la débauche. Et nous fûmes, ô crime !  
Et nous fûmes vendus, un jour,  
Nous peuples de héros, nous nation sublime,  
Pour un impur baiser d'amour !

Le maître vint s'asseoir avec sa morgue sombre  
A nos foyers hospitaliers  
Et les enfants tremblaient quand ils voyaient son ombre  
Se dessiner sur les paliers.  
Il voulut effacer, par des lois tyranniques,  
Notre belle langue, à jamais !

Il voulut balayer, tentatives iniques !  
De nos bords le grand nom français !

Une voix retentit pareille au glas funèbre  
Qui sonne à l'heure de minuit.  
Jamais, sur notre rive, une voix plus célèbre  
Ne fit soudain autant de bruit.  
Son accent inspiré, semblable à la bourrasque  
Qui souève les océans,  
Fait au loin bouillonner les esprits. Il démasque  
Sous nos pieds les gouffres béants !

Et le peuple s'émeut. De vaillantes phalanges  
Surgissent dans les prés en fleurs ;  
Les femmes, au foyer dont elles sont les anges,  
Vont s'agenouiller tout en pleurs ;  
Le drapeau d'Albion tombe dans la poussière,  
Mais haut, dans la pourpre des cieux,  
De la révolte sainte on peut voir la bannière  
Ouvrir ses plis audacieux !

Et l'altière Albion, rugissant de colère,  
Appelle à ces nouveaux combats,  
Nombreux comme les flots de la grande rivière,  
Ses vieux et fidèles soldats.  
Ils viennent de partout, et leur troupe alignée  
Comme un cercle de fer s'étend.  
Ils vont avec bonheur broyer cette poignée  
D'aventuriers qui les attend.

Mais, ciel ! où fuyez-vous si vite et sans armure ?  
Soldats, qui vous a dépouillés ?  
Vos cacons se sont tus devant l'humble murmure  
De nos vieux mousquets tout rouillés !  
Comme tombe, l'automne, un bouquet de feuillage  
Au souffle des vents alisés,  
Votre arrogance tombe en face du courage  
De nos guerriers improvisés !

O champs de St. Denis ! ô vallons de St. Charles,  
Quelle gloire dans votre deuil !  
Tressaillez de plaisir, vous dont l'histoire parle  
Avec amour, avec orgueil !  
Un jour, vous avez vu la puissante Angleterre  
Faiblir devant vos bataillons,  
S'arrêter de stupeur, sous l'effroi qui l'atterre  
Replier ses fiers pavillons !

### III

#### L'ÉCHAFAUD

Bien sombre est l'horizon, et des plaintes funèbres  
S'élèvent des forêts au milieu des ténèbres,

S'élèvent des flots noirs et des rocs escarpés !  
 L'oiseau ne chante pas sur son nid de feuillage,  
 Le vent ne berce plus le roseau du rivage.  
 L'on entend seulement les sons entrecoupés  
 De la cloche d'airain qui pleure dans l'espace ;  
 On entend les sanglots de la foule qui passe  
 Au pied des murs noircis d'une haute prison . . .  
 Bien sombre est l'horizon !

Quels sont ces spectres noirs qui vont et qui reviennent  
 Pareils à des démons que les sorciers retiennent,  
 Au milieu de la nuit, sur un impur autel ?  
 Quelle est, collée au mur, cette charpente sombre  
 Qui semble un long squelette ouvrant ses bras dans l'ombre  
 Pour étreindre quelqu'un dans un baiser mortel ?  
 Qui monte à pas lents ces lugubres échelles ?  
 O mon pays aimé, tu trembles, tu chancelles !  
 As-tu vu s'écrouler tes suprêmes espoirs ? . . . . .  
 Quels sont ces spectres noirs ? . . . . .

Victimes, avancez ! Bourreaux, faites vos tâches !  
 Voyons donc au grand jour quelles immondes tâches  
 Souillent le front de ces forçats.  
 Victimes, avancez ! . . . . . Ah ! voilez cette scène !  
 Héros de mon pays, quel ! c'est vous que l'on traîne  
 Sur le gibet des scélérats ?

Que n'êtes-vous tombés, au jour de bataille,  
 Au champ de Saint-Eustache, au champ de Saint-Denis !

Que n'êtes-vous tombés, broyés par la mitraille,  
Avec vos compagnons bénis !

Mais, pour calmer un peu cette haine enragée  
Qu'en son âme implacable il gardait contre nous,  
Colborne voulait boire une chaude gorgée  
D'un sang dont il était jaloux.

Il fallait, pour autel, une ignoble potence,  
Il fallait, pour témoin, un ignoble troupeau,  
Pour victime il fallait la divine innocence  
A ce grand prêtre fait bourreau !

Défenseurs malheureux de notre cause sainte,  
Votre nom à jamais sera glorifié !  
Maudits soient les tyrans ! Justes, mourez sans crainte,  
Le gibet est sanctifié !

## SI TU POUVAIS PARLER

---

Si tu pouvais parler dans tes fiévreuses courses,  
O fleuve merveilleux ! ô fleuve vagabond !  
Tu nous dirais pourquoi, loin de tes humbles sources,  
Tu vas enfin te perdre à l'océan profond,  
Comme ces blonds enfants qui laissent leur village  
Avec un cœur naïf et des vœux superflus,  
Comme ces blonds enfants à l'âme au peu volage  
Qui vont dans les cités d'où l'on ne revient plus !

Tu nous dirais pourquoi, sous une tiède haleine,  
L'on voit frémir ton sein ;  
Pourquoi souvent aussi, comme une morne plaine,  
Tu t'aplanis soudain,

Et pourquoi, tour à tour, ta voix est humble ou fière ;  
 Pourquoi tu dors parfois,  
 Entre tes bords fleuris, dans ta couche de pierre,  
 Comme un lac sous les bois ;  
 Et pourquoi tu brandis ton panache d'écume,  
 Torrent impétueux,  
 Comme un coursier secoue une aigrette de plume  
 Sur son front fastueux !

Si tu pouvais parler, tu nous dirais peut-être  
 Que ces vagues rumeurs, ces soupirs, ces sanglots  
 Qu'on entend tour à tour et s'éteindre et renaître,  
 Sont la voix des noyés que tourmentent tes flots ;  
 Tu nous dirais combien de longues chevelures,  
 Aux baisers de l'amour promises autrefois,  
 Se traînent maintenant sur tes glaises impures,  
 Ou se collent sans bruit à tes glauques parois.

Oh ! que d'infortunés, jeunes, vieux, hommes, femmes,  
 Par le trépas surpris,  
 Sur les cailloux glissants, au caprice des lames,  
 Traînent leurs corps meurtris !  
 Oh ! que de fiancés dans leurs habits de fête,  
 Au jour de leur bonheur,  
 Pour orchestres ont eu la foudre et la tempête,  
 Et la vague en fureur  
 Pour couche nuptiale ! Et comme, sur les berges,  
 Les reptiles rampants  
 Souillent, de leurs baisers, le sein bléni des vierges  
 Et le front des enfants !

Si tu pouvais parler, tu me dirais, ô fleuve,  
Les joyeuses chansons des filles du hameau  
Qui s'en vont, chaque soir, dans leur parure neuve,  
Qui chaque soir s'en vont, dans un léger bateau,  
Promener leur amour sur tes discrètes vagues,  
Au souffle du zéphire, au bruit des avirons,  
Pendant que dans le ciel tout plein de rumeurs vagues  
La lune verse au loin ses suaves rayons.

Si tu pouvais parler, tu nous dirais encore  
Combien de mortels, lassés du poids du jour,  
Sont allés demander à ton onde sonore  
Un repos incertain. Ames sans pur amour,  
Esprits vains et sans foi, cœurs malades ou lâches  
Qui ne purent porter leur fardeau jusqu'au bout,  
Trouvèrent plus aisé d'abandonner leurs tâches  
Que de lutter toujours et de mourir debout !

Quand tes flots d'émeraude, au pied de nos collines,  
Se reposent sans bruit,  
Au milieu des roseaux les nymphes, les ondines,  
Dansent toute la nuit,  
Du haut du ciel serein des millions d'étoiles  
Te regardent dormir,  
Et, le long de leurs mâts, en vain les blanches voiles  
S'efforcent de frémir ;  
Un sentiment d'amour s'empare de nos âmes ;  
L'univers est plus beau ;  
On voudrait s'élancer sur des ailes de flammes  
Vers un monde nouveau.

Et le barde rêveur reprend encor sa lyre  
Pour tromper ses ennuis et chanter ton repos.  
Il voudrait, l'insensé, que son âme en délire  
Pût être calme un jour comme le sont tes flots.  
A-t-il donc oublié que ce calme limpide  
N'est qu'un masque profond qui cache ta fureur,  
Et que dans les replis de ce manteau perfide  
S'agite incessamment tout un monde d'horreur ?

## LES MONDES

---

Il est bon d'élever quelquefois sa pensée  
De ce monde visible aux mondes inconnus,  
De signaler à tous la conduite insensée  
Des hommes que l'orgueil a longtemps reteus  
A l'ombre de la mort. Il est bon de se dire  
Que l'astre vagabond où nous sommes jetés  
Est un vaste tombeau qu'il ne faut pas maudire,  
Parce qu'il s'ouvrira pour les ressuscités.

Il est bon, quand la nuit est paisible et l'espace,  
Rempli jusques à Dieu de soleils éclatants,  
D'admirer l'univers dont la grandeur surpasse  
Ce que diront jamais les calculs des savants !

Notre pensée alors s'unit, dans le mystère,  
Aux pensers des humains qui peuplent tous ces lieux,  
Et le rayon d'amour qui monte de la terre  
S'accroît de monde en monde en se rendant aux cieux.

Qui peut jamais, devant le spectacle indicible  
Que nous offre, le soir, votre ciel étoilé,  
Qui peut jamais, mon Dieu, demeurer insensible  
Et ne pas deviner votre Verbe voilé ?  
Qui ne sent pas, courbé sous ses douleurs profondes,  
L'invincible besoin de prendre son essor,  
Pour vous chercher partout dans ces étranges mondes  
Que vous avez semés comme des sables d'or ?

O mondes étonnants que nul penser n'embrasse,  
Poussière de soleils qui jouez devant Dieu,  
Quel œil, dans l'infini, peut suivre votre trace ?  
Quel esprit peut sonder vos entrailles de feu ?  
Avez-vous, comme ici, d'immenses nappes d'ouïdes  
Où des mondes lointains baignent leur front vermeil ?  
Avez-vous des champs nus et des plaines fécondes ?  
Des sables, des épis que dore le soleil ?

O mondes, avez-vous des bois pleins de mystères,  
De chants d'oiseaux, de bruits et de douces senteurs ?  
Avez-vous des coteaux, des monts, des pics austères,  
Des souffles embaumés et des vents destructeurs ?  
Sur vos flots avez-vous les reflets d'une lune  
Comme des fils d'argent qui traversent la nuit ?

Comme une frange blanche avez-vous, sur la dune,  
L'écume d'une mer qui s'avance et s'enfuit ?

Et chaque monde a-t-il son destin ? Et la vie  
Diffère-t-elle partout dans cette immensité ?  
Chaque globe qui roule en la plaine infinie,  
Comme un roi de sa cour, est-il donc escorté  
D'astres pareils entre eux mais différents des autres ?  
O séjours inconnus, avez-vous tour à tour,  
Guerre et paix, joie et pleurs ? Avez-vous des apôtres  
Qui vont proclamant Dieu, la science et l'amour ?

Ou comme cette terre où, nous autres, nous sommes  
Naissant, mourant toujours depuis des milliers d'ans,  
Astres mystérieux, avez-vous donc des hommes  
Créés d'une parole à l'aurore des temps ?  
Et, comme nous encor, quelque péché funeste  
Les a-t-il dépouillés de leur glorieux sort ?  
Et, comme nous aussi, l'holocauste céleste  
Les a-t-il rachetés de l'éternelle mort ?

## LE POÈTE PAUVRE

---

Prends ce morceau de pain, mais tu seras esclave ;  
    Tu m'appartiens dès aujourd'hui !  
Les larmes couleront de ta paupière cave  
    Et partout te suivra l'ennui.  
Prends ce morceau de pain, ô poète au front blême,  
    Prends ! et dis adieu pour toujours  
A cette liberté qui fut ton bien suprême !  
    Renonce à tes douces amours,  
Au ruisseau qui gazouille à travers les vallées,  
    Au blé qui dore le guéret,  
Aux nids qui dans le ciel jettent leurs voix perlées,  
    Aux ombrages de la forêt.

Comment! hésites-tu? Vainement tu me braves,  
Le temps des rêves est passé.  
Quand on est indigent a-t-on peur des entraves?  
Seul, ici-bas, l'or entassé  
Peut conduire au bonheur. Les talents, la science  
Sont des biens qu'on ne compte pas.  
Le riche les supporte avec impatience,  
S'il ne les brise sous ses pas.  
Courbe ton front marqué du cachet du génie  
Devant l'orgueil du parvenu;  
Souffre sans murmurer la honte ou l'avarie,  
Passe avec le flot inconnu . . . .

Prends ce morceau de pain, ô poète, te dis-je,  
Pour assouvir ta pâle faim.  
Ah! ton œil se dilate et déjà le vertige  
Fait frémir ta débile main!  
Souviens-toi de ton père! Il est vieux et sans force  
Pour travailler jusques au soir.  
Tu tenterais en vain, sous ta rigide écorce,  
De me cacher ton désespoir.  
Prends ce morceau de pain, et pour ta jeune femme  
Dont le chaste sein est tari,  
Et pour tes blonds enfants qui te déchirent l'âme  
De leur prière et de leur cri!

Eh bien! pour les sauver tous ces êtres que j'aime,  
Oui, j'ai dépouillé ma fierté.  
Je ne m'appartiens plus, je ne suis plus moi-même  
Et j'ai vendu ma liberté!

Le maître parle ; allous ! inclinons donc la tête  
Et laissons là les rêves d'or.  
Devant un plus puissant je ne suis qu'une bête  
Et mon esprit n'a plus d'essor.  
Le ciel est tout d'azur, les vallons, pleins d'arômes,  
Les oiseaux chantent dans les airs,  
Les insectes luisants babillent dans les chaumes,  
Les ruisseaux roulent des flots clairs ;

Poète, prends le joug, car ces flots d'harmonie,  
Pauvre enfant, ne sont plus pour toi.  
Ferme ! ferme l'oreille à cette voix bénie  
Qui met la nature en émoi.  
Ici-bas tout s'achète. Il n'est de jouissance  
Que pour le riche, en vérité.  
Hommes, choses, tout est soumis à sa puissance,  
Tout vient servir sa volonté !  
Pour lui s'ouvre la fleur dont le parfum enivre ;  
Pour lui mûrissent les sillons ;  
Pour lui, durant l'hiver, et la neige et le givre  
Emoussent leurs froids aiguillons.

O règne du métal, règne de la matière  
Dont se moquera l'avenir,  
Alors que nos neveux sortiront de l'ornière  
Où nous aimons à nous tenir,  
Triomphe de l'argent, âge du servilisme,  
Siècle de l'or, je te maudis !  
Tu portes sur ton front le sceau de l'égoïsme ;  
Tes yeux pervers sont alourdis ;

Comme ces lourds oiseaux qui sortent des décombres  
Lorsque le soir est de retour,  
Tu promènes ton vol dans les épaisses ombres  
Plutôt que dans l'éclat du jour !

O mes rêves aimés, mes croyances chéries,  
O mes ivresses d'autrefois,  
Comme les papillons des riantes prairies  
Vous avez à mes pauvres doigts  
Laisé la poudre d'or de vos brillantes ailes,  
Et vous vous êtes envolés,  
Envolés pour toujours aux rives éternelles !  
Parfois mes regards désolés  
Cherchent encore, au ciel, la trace lumineuse  
Qui devait rester après vous ;  
Mais je ne vois plus rien, rien qu'une nuit affreuse  
Que je vais attendre à genoux !

## TABLE DES MATIÈRES

---

Evangéline .....	5
La chaîne d'or.....	109
Le Roi Robert de Sicile.....	129
Histoire d'un ange.....	141
Le bien pour le mal.....	153
L'Hiver.....	167
Réminiscence .....	175
Dulcia linquimus arva.....	179
Le retour aux champs.....	183
La fenaison.....	187
Hymne national.....	195
Le retour.....	203
Laissez-moi chanter.....	207
L'Heure des enfants.....	213
Chant du matin.....	217
Ironie et prière.....	221
Le printemps.....	225
Adoration.....	229
A mes petites sœurs.....	233
Un soir sur l'eau.....	237
Le sommeil de l'enfant.....	241
1837 .....	245
Si tu pouvais parler.....	253
Les mondes.....	257
Le poète pauvre.....	261

BIBLIOTHÈQUE  
GÉNÉRALE  
DE LA VILLE DE  
MONTREAL